Année 2009

L'ANIMAL DANS LE ROMAN CELINIEN : ETUDE DE BEBERT, LE CHAT DE CELINE

THESE

Pour le

DOCTORAT VETERINAIRE

Présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

le.....

par

Vincent BIVEN

Né (e) le 19 novembre 1982 à Fontenay-sous-Bois(Val de Marne)

JURY

Président : Pr.GAULARD Professeur à la Faculté de Médecine de CRETEIL

Membres

Directeur : Mr MAIHLAC Jean-Marie Maître de conférences de Pathologie chirurgicale à l'ENVA Assesseur : Mme ENRIQUEZ Brigitte

Professeur de Pharmacie et Toxicologie à l'ENVA

LISTE DES MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. le Professeur MIALOT Jean-Paul Directeurs honoraires : MM. les Professeurs MORAILLON Robert, PARODI André-Laurent, PILET Charles, TOMA Bernard Professeurs honoraires: MM. BUSSIERAS Jean, CERF Olivier, LE BARS Henri, MILHAUD Guy, ROZIER Jacques, CLERC Bernard

DEPARTEMENT DES SCIENCES BIOLOGIQUES ET PHARMACEUTIQUES (DSBP)

Chef du département : Mmc COMBRISSON Hélène, Professeur - Adjoint : Mmc LE PODER Sophie, Maître de conférences PANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES - UNITE D'HISTOLOGIE , ANATOMIE PATHOLOGIQUE

- UNITE D'ANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES Mme CREVIER-DENOIX Nathalie, Professeur M. DEGUEURCE Christophe, Professeur* Mme ROBERT Céline, Maître de conférences M. CHATEAU Henry, Maître de conférences

- UNITE DE PATHOLOGIE GENERALE, MICROBIOLOGIE, IMMUNOLOGIE

Mme QUINTIN-COLONNA Françoise, Professeur* M. BOULOUIS Henri-Jean, Professeur M. FREYBURGER Ludovic, Maître de conférences

- UNITE DE PHYSIOLOGIE ET THERAPEUTIOUE

M. BRUGERE Henri, Professeur Mme COMBRISSON Hélène, Professeur* M. TIRET Laurent, Maître de conférences Mme STORCK-PILOT Fanny, Maître de conférences

- UNITE DE PHARMACIE ET TOXICOLOGIE

Mme ENRIQUEZ Brigitte, Professeur M. TISSIER Renaud, Maître de conférences M. PERROT Sébastien. Maître de conférences

- DISCIPLINE : ETHOLOGIE M. DEPUTTE Bertrand, Professeur

M. CRESPEAU François, Professeur M. FONTAINE Jean-Jacques, Professeur * Mme BERNEX Florence, Maître de conférences Mme CORDONNIER-LEFORT Nathalie, Maître de conférences

- UNITE DE VIROLOGIE M. ELOIT Marc. Professeur

Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences

DISCIPLINE: PHYSIQUE ET CHIMIE BIOLOGIQUES ET MEDICALES
M. MOUTHON Gilbert, Professeur

- UNITE DE GENETIQUE MEDICALE ET MOLECULAIRE

M. PANTHIER Jean-Jacques, Professeur Mme ABITBOL Marie, Maître de conférences*

- UNITE DE BIOCHIMIE M. MICHAUX Jean-Michel, Maître de conférences M. BELLIER Sylvain, Maître de conférences*

- DISCIPLINE : ANGLAIS Mme CONAN Muriel, Professeur certifié

DEPARTEMENT D'ELEVAGE ET DE PATHOLOGIE DES EQUIDES ET DES CARNIVORES (DEPEC)
Chef du département : M. POLACK Bruno, Maître de conférences - Adjoint : M. BLOT Stéphane, Maître de conférences
MEDECINE

- UNITE DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE

- UNITE DE MEDECINE M. POUCHELON Jean-Louis, Professeur Mme CHETBOUL Valérie, Professeur M. BLOT Stéphane, Maître de conférences M. ROSENBERG Charles, Maître de conférences Mme MAUREY Christelle, Maître de conférences

- UNITE DE CLINIQUE EQUINE

M. DENOIX Jean-Marie, Professeur M. AUDIGIE Fabrice. Maître de conférences* Mme GIRAUDET Aude, Praticien hospitalier

Mme MESPOULHES-RIVIERE Céline, Maître de conférences

contractuel

Mme PRADIER Sophie, Maître de conférences contractuel

- UNITE DE REPRODUCTION ANIMALE

Mme CHASTANT-MAILLARD Sylvie, Maître de conférences* (rattachée au DPASP)

M. NUDELMANN Nicolas, Maître de conférences M. FONTBONNE Alain, Maître de conférences

M. REMY Dominique, Maître de conférences (rattaché au DPASP)

M. DESBOIS Christophe, Maître de conférences

Mme CONSTANT Fabienne, Maître de conférences (rattachée au

Mme DEGUILLAUME Laure, Maître de conférences contractuel (rattachée au DPASP)

- DISCIPLINE : URGENCE SOINS INTENSIES

Mme Françoise ROUX, Maître de conférences contractuel

M. FAYOLLE Pascal, Professeur 8 M. MAILHAC Jean-Marie, Maître de conférences

M. MOISSONNIER Pierre, Professeur
Mme VIATEAU-DUVAL Véronique, Maître de conférences

Mme RAVARY-PLUMIOEN Bérangère, Maître de conférences (rattachée au DPASP)

M. ZILBERSTEIN Luca, Maître de conférences contractuel

M. HIDALGO Antoine, Maître de conférences contractuel

- UNITE D'IMAGERIE MEDICALE

Mme BEGON Dominique, Professeur Mme STAMBOULI Fouzia, Maître de conférences contractuel

DISCIPLINE: OPHTALMOLOGIE Mme CHAHORY Sabine. Maître de conférences contractuel

- UNITE DE PARASITOLOGIE ET MALADIES PARASITAIRES

M. CHERMETTE René, Professeur *
M. POLACK Bruno, Maître de conférences

M. GUILLOT Jacques, Professeur

Mme MARIGNAC Geneviève Maître de conférences contractuel

Mme HALOS Lénaïg, Maître de conférences M. HUBERT Blaise, Praticien hospitalier

- DISCIPLINE : NUTRITION-ALIMENTATION

M. PARAGON Bernard, Professeur M. GRANDJEAN Dominique, Professeur

DEPARTEMENT DES PRODUCTIONS ANIMALES ET DE LA SANTE PUBLIQUE (DPASP)

Chef du département : M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences - Adjoint : Mme DUFOUR Barbara, Maître de conférences

- UNITE DES MALADIES CONTAGIEUSES M. BENET Jean-Jacques, Professeur*

Mme HADDAD/ HOANG-XUAN Nadia, Maître de conférences

Mme DUFOUR Barbara, Maître de conférences

- UNITE D'HYGIENE ET INDUSTRIE DES ALIMENTS D'ORIGINE ANIMALE

M. BOLNOT François, Maître de conférences * M. CARLIER Vincent, Professeur

Mme COLMIN Catherine, Maître de conférences M. AUGUSTIN Jean-Christophe, Maître de conférences

- DISCIPLINE : BIOSTATISTIQUES M. SANAA Moez, Maître de conférences

- UNITE DE ZOOTECHNIE, ECONOMIE RURALE

M. COURREAU Jean-François, Professeur

M. BOSSE Philippe, Professeur

Mme GRIMARD-BALLIF Bénédicte, Professeur

Mme LEROY Isabelle, Maître de conférences M. ARNE Pascal, Maître de conférences

M. PONTER Andrew, Maître de conférences*

- UNITE DE PATHOLOGIE MEDICALE DU BETAIL ET DES

ANIMAUX DE BASSE-COUR
M. MILLEMANN Yves, Maître de conférences*

Mme BRUGERE-PICOUX Jeanne, Professeur (rattachée au DSBP)

M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences M. ADJOU Karim, Maître de conférences

Mme CALAGUE, Professeur d'Education Physique * Responsable de l'Unité

REMERCIEMENTS

A monsieur Gaulart, Professeur à la faculté de Médecine de Créteil,
Pour nous avoir fait l'honneur de présider notre jury de thèse.
Sincères remerciements.
A monsieur Mailhac, Maître de conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort,
Pour nous avoir confié ce travail et nous y avoir accompagné avec enthousiasme investissement et disponibilité.
Toute notre gratitude.
A madame Enriquez, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort,

Pour avoir accepté de faire partie du jury et pour votre aide lors de sa

constitution.

Toute notre reconnaissance.

A mes parents,

Pour avoir toujours cru en moi et m'avoir permis d'être là où j'en suis, pour votre amour, pour les valeurs que vous m'avez transmises, pour avoir respecté mes choix,

Tout mon amour

A Chloé et Yoan,

Pour m'avoir toujours protégé, accompagné et soutenu, pour m'avoir montré l'exemple,

Toute mon affection.

A Nicole et Thierry,

Pour tout

Merci.

A Christine,

Toute ma gratitude.

A toute la famille Benassi, Caleffi, Grassi, Mercadanti et Vicenzi

Pour avoir fait de notre famille ce qu'elle est.

A Remi,

Pour avoir été un ami solide, sur lequel je peux compter chaque jour, pour ton humour et ton poker si particulier.

A Romain,

Pour m'avoir accompagné tout au long de ces années d'école, pour avoir toujours été là pour moi.

A Anne,

Pour ta motivation perpétuelle, pour nos soirées cinéma, et pour tout le reste

A Marie,

Pour avoir été une amie fidèle pendant toutes ces années.

A Aude,

Pour nos moments de décompression et pour tout le reste

A Floriane,

Pour l'aide qu'elle m'a apportée, et pour avoir fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui.

A tous mes amis,

Pour avoir été toujours à mes cotés.

A tous ceux que j'ai rencontrés durant ma scolarité,

Pour votre accueil, pour votre gentillesse, pour m'avoir accompagné durant ces années.

A Woody Allen,

Pour toute son oeuvre

Aux animaux, Aux malades, Aux prisonniers

TABLE DES MATIERES

INDEX DES ILLUSTRATIONS	3
INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE : BEBERT, HEROS DE ROMAN	9
A - Résumé de la vie de Bébert :	11
B - Les origines de Bébert : étude du nom :	22
C - Analyse du caractère de Bébert dans l'œuvre :	27
1 - Bébert est curieux :	27
2 - Bébert est agile :	31
3 - Bébert est débrouillard :	34
4 - Bébert est fidèle :	36
5 - Bébert est prudent :	39
6 - Bébert est affectueux/reconnaissant :	41
7 - Bébert est reconnaissant :	43
8 - Bébert est intègre :	44
9 - Bébert est averti :	44
10 - Bébert est clairvoyant :	49
11 - Bébert est résigné :	49
12 - Bébert est propre :	52
13 - Bébert est gourmand :	54
14 - Bébert est capricieux :	55
15 - Bébert est autoritaire voire despotique :	58
16 - Bébert est libre/indépendant :	60
17 - Bébert est contradictoire :	63
DEUXIEME PARTIE: DU COTE DE CELINE, DU COTE DE LILI	: LES
RELATIONS AVEC BEBERT	69
A - Bébert, le miroir de Céline :	71
1 - La propreté :	73
2 - La fidélité ou les responsabilités de Céline :	74
3 - La résignation :	94
4 - Le pessimisme : le côté râleur du chat et la martyrisation de Céline :	97
5 - La reconnaissance ou Céline redevable de Rébert, de ses malheurs :	102

7 - La curiosité de Bébert :
8 - La gourmandise de Bébert :
9 - L'autoritarisme de Bébert :
B - Lili et Bébert : un couple indissociable :
1 - Une fidélité réciproque : la solidarité :
2 - La grâce et la magie du couple Bébert/Lili :
3 - Le rejet des hommes par le silence :
4 - Le rejet de la loi hitlérienne :
5 - La magie des ondes :
C - Le triangle célinien :
TROISIEME PARTIE : LES ROLES DE BEBERT
A - Les rôles accessoires et la légitimité de la volonté chroniqueur de Céline : 15
1 - Bébert est une distraction :
2 - Bébert le guide, l'éclaireur :
3 - Bébert et la volonté de chroniqueur de Céline :
B - Bébert dénonce les coulisses du théâtre :
DISCUSSION/CONCLUSION
BIBLIOGRAPHIE

INDEX DES ILLUSTRATIONS

Tableau n°1 : Comparaison des caractères de Bébert, Céline l'auteur et le narrateur.	72
Figure 1 : Le triangle Célinien	146

INTRODUCTION

Louis Ferdinand Auguste Destouches (1894 – 1961), connu sous le nom Louis-Ferdinand Céline (prénom de sa grand-mère), généralement abrégé en Céline, est un médecin et écrivain français. Il publia de nombreux écrits : des romans, des pamphlets, des ballets, des pièces de théâtre, des billets dans des journaux et une correspondance conséquente.

Ce sont ses romans que nous étudierons dans ce travail, ils sont au nombre de 11 :

- Voyage au bout de la nuit, Denoël & Steele, Paris, 1932
- Mort à crédit, Denoël & Steele, Paris, 1936
- Guignol's band, Denoël, Paris, 1944
- Casse-pipe, F.Chambriand, Paris, 1949
- Féerie pour une autre fois, Gallimard, Paris, 1952
- Normance: Féerie pour une autre fois II, Gallimard, Paris, 1954
- Entretiens avec le professeur Y, Gallimard, Paris, 1955
- D'un château l'autre, Gallimard, Paris, 1957
- Nord, Gallimard, Paris, 1960
- Le Pont de Londres: Guignol's band II, Gallimard, Paris, 1964
- Rigodon, Gallimard, Paris, 1969

Bien que controversé en raison de certains de ses pamphlets, il n'en demeure pas moins un des plus grands écrivains de la littérature française du XX^{ème} siècle. Il fut le créateur d'un style d'écriture nouveau ayant pour vocation de coucher sur la feuille de papier le langage oral, car Céline, en référence à Socrate, pensait que le langage écrit n'avait que peu d'intérêt, voire était simplement mauvais. De cette manière, il espérait réussir à faire transparaître l'émotion du langage parlé à travers l'écrit.

A ce titre, il est considéré comme l'un des plus grands prosateurs de son temps et inspire encore de nombreux écrivains contemporains. De plus, il reste l'auteur français le plus traduit et diffusé dans le monde parmi ceux du XX^{ème} siècle après Marcel Proust.

Pour ces raisons, j'ai choisi d'étudier le roman célinien et surtout l'animal dans ses œuvres.

L'animal n'a pas de place majeure dans ses premiers romans, on trouve seulement quelques chevaux montés sur les champs de bataille ou de rares images de bétail. Cependant, dans ses derniers romans (à l'exception de *Guignol's band II*), Céline introduit dans son œuvre de plus en plus de figures animales, et Bébert, chat de gouttière de race Européenne, est leur représentant. Il nous parle de ses nombreux animaux (il adopta plusieurs chats, quelques chiens, oiseaux durant son existence), mais il nous parle surtout de Bébert. Il posséda plusieurs chats, mais celui-ci est le seul à revenir de manière récurrente dans la totalité de ses cinq dernières œuvres.

Ces œuvres sont, d'une part, les deux *Féerie pour une autre fois* (le second fut nommé *Normance* suite à la faible vente du premier roman) qu'il est difficile de dissocier et, d'autre part, ce qu'on l'appelle la trilogie allemande (romans qui décrivent la fuite de Céline de la France à la fin de la guerre, sa traversée de l'Allemagne pour rejoindre le Danemark) : *D'un château l'autre*, *Nord*, *Rigodon*.

Dans ces œuvres, le chat Bébert tient une place considérable. Ainsi, on comprend les raisons qui m'ont poussé à désirer l'étudier plus en détail, plus profondément.

En effet, les romans de Céline mettent en scène peu de personnages récurrents, l'auteur évidemment, accompagné de sa femme (Lucette Destouches, que Céline nomme parfois Arlette ou Lili) car ils sont tous deux le point central des œuvres. Sinon, seulement quelques connaissances ou amis de l'auteur traversent ses écrits comme ils ont traversé sa vie.

La présence du chat et surtout sa constance dans ses romans devient alors remarquable, et justifie que l'on s'y attarde. Tout comme F.Vitoux (écrivain, membre de l'Académie française) l'avait fait dans son livre : *Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline*.

Pourquoi Céline confère-t-il une telle place à son chat dans ses romans?

Certes, il est nécessaire d'étudier ce chat, son caractère, pour voir si on peut envisager de le considérer comme personnage des romans ou si l'occurrence de ses apparitions est anodine. Nous le mettrons aussi en parallèle avec ce qui semble relever du comportement propre à tout chat domestique d'un point de vue vétérinaire indépendamment des symboles se rattachant à ce chat particulier.

De plus, il serait utile d'étudier les relations que Bébert entretient avec ses maîtres, Céline et Lili (compagne de l'auteur, elle apparaît le plus souvent par ce diminutif), afin de voir si l'on peut dégager un quelconque rôle à Bébert, à sa régulière présence.

PREMIERE PARTIE : BEBERT, HEROS DE ROMAN

A - Résumé de la vie de Bébert :

Par la présentation succincte de la vie de Bébert, j'entends montrer en quoi l'autobiographie de ce chat si particulier pour Céline, influe directement dans son œuvre et essentiellement dans les cinq derniers romans de celui-ci.

Je ne présenterai pas de façon exhaustive cette biographie dans la mesure où elle est très détaillée dans le livre de F. Vitoux; je ne reprendrai ici que les éléments essentiels à la compréhension et à l'interprétation de la présence de Bébert dans l'œuvre de Céline et des relations que celui-ci et sa femme Lili entretenaient avec Bébert.

Bébert, né en 1935, fut donné par la S.P.A. à la Samaritaine. Dans ce grand magasin parisien, il attire le regard et la convoitise d'un jeune couple : Robert Le Viguan (Acteur ami de Ferdinand) et Tinou (figurante lors du tournage dans le dernier film de Le Viguan). Bébert est alors le symbole de cette union, et a été choisi pour la célébrer .

Les cinq premières années (1935-1940) de Bébert nous sont très mystérieuses. Peu de choses le concernant nous sont parvenues, si ce n'est qu'on le connaît sous un autre nom : Chidibaroui.

Les deux années suivantes (1940-1942) pendant l'occupation allemande, des problèmes de couple entre Robert et Tinou apparaissent. Ces problèmes se répercutent rapidement sur la vie de Bébert. En effet, il est délaissé lors de leurs disputes, et choyé lors des réconciliations.

Durant cette période, Bébert commence à apprécier la liberté et s'adonne à de longues promenades dans Montmartre. Ses balades, essentiellement nocturnes, lui permettent de croiser le chemin des amis de ses maîtres (Céline et Lucette entre autres), observant « le ventre de Bébert comme baromètre » du couple Robert et Tinou.

(F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.18)

Puis finalement, à la fin de 1942, Le Viguan et Tinou se séparent définitivement abandonnant alors Bébert à la rue. Pourtant, Le Viguan tente de le faire adopter par plusieurs de ses amis, mais il reprend toujours vite sa liberté.

Ainsi, comme par hasard, le chemin de Bébert croise celui de Lucette (compagne de Céline). Bébert flâne tous les soirs dans Paris, et se retrouve parfois, puis plus régulièrement, devant la porte de Lucette. Fortement émue par la vie de Bébert, elle le nourrit à la sauvette. Peu à peu, l'affection remplace la compassion. De cette manière, commence la relation entre Bébert et Lucette. Elle désire l'adopter définitivement. Mais Céline s'oppose radicalement à cette idée. On comprend aisément qu'à cette époque, Céline est déjà submergé par les problèmes. Effectivement, la guerre a basculé et Céline en pressent l'issue. Il anticipe déjà les menaces et règlements de compte. « On ne lui pardonnera pas son antisémitisme » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.20). Il doit déjà envisager sa fuite vers le Danemark. Mais Lucette insiste et finalement convainc Céline. « Au-delà de sa compassion et de son amour profond pour les animaux, on peut le soupçonner de rechercher délibérément les difficultés, les situations impossibles » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.20).

Ainsi quelques jours plus tard, l'animal est adopté en bonne et due forme. Bébert devient alors le chat de Céline. « Malheur à qui porterait la main sur lui ou risquerait à son adresse une réflexion désobligeante! » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.20). Lors de son adoption Céline fait castrer Bébert.

<u>Janvier 1943- Juin 1944 :</u>

Bébert trouve finalement sa place au 4 de la rue Girardon. Il y passe des journées paisibles. Lucette s'occupe de lui, il a droit à tous les soins domestiques et ne manque apparemment de rien. Lucette donne ses leçons de danse, Céline écrit. Le temps de la balade arrive le soir venu. Bébert suit alors ses maîtres, même ne les lâche plus, sans doute a-t-il trop peur de les perdre. Il aime être rassuré, Céline et Lucette doivent constamment lui parler. Mais avec le printemps 1944, les menaces envers Céline se multiplient. Le débarquement allié est imminent et les attentats s'intensifient. L'écrivain doit alors renoncer à ses excursions nocturnes. Bébert l'accepte difficilement, il proteste, peste, miaule, en vain. Il est plus prudent

qu'il reste confiné dans l'immeuble avec ses maîtres. Cela ne va pas durer car, avec le mois de juin, Céline comprend qu'il doit se décider. Il va donc s'enfuir, rejoindre le Danemark où il avait mis de l'argent de côté avant la guerre. C'est parti! Il doit tout d'abord obtenir des papiers, visas afin de franchir la frontière danoise et donc se rendre en Allemagne.

Céline aurait-il eu quelques hésitations avant d'emmener Bébert ? Il reçoit à cette époque un mot de Paul Léautaud « Vous allez sans doute être liquidé à la Libération, lui dit en substance le solitaire de Fontenay-aux-Roses, et vous l'aurez bien cherché, je ne verserai pas une larme, mais pourrez mourir en paix, sachez que je suis prêt à recueillir Bébert qui seul m'importe » (la lettre de Paul Léautaud a disparu dans l'incendie du pavillon de Céline, à Meudon, le 23 mai 1968).

Céline n'abandonnera pas Bébert, il s'y refuse. Il l'a adopté conscient des soucis que cela représenterait, et il n'a pas l'habitude de renoncer. Ce qu'il commence, il ne l'abandonne pas : il termine.

« je touche à beaucoup de choses mais les choses que je touche, je les finis ».

(3'00 Voyons un peu, 1958 – Entretien audiovisuel avec André Parinaud réalisé par Alexandre Tarta)

Il lui fait passer une visite médicale à l'hôtel Crillon. Un colonel-vétérinaire de l'armée allemande lui délivre un véritable passeport de bonne santé, avec photo. Donc le 17 juin 1944 (quelques jours après le débarquement), après avoir confectionné un moyen de transport pour Bébert - Lucette aménage une vielle gibecière y perçant de nombreux trous-Céline, Lucette et Bébert prennent le train pour Baden-Baden (la première étape). Dans cette gibecière, « Bébert s'installe docile, résigné. Inerte. Lourd. Il balance au flanc de ses maîtres. Il commence son odyssée » (F. Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.22)

Bébert est déjà âgé de neuf ans, un vieux chat. Il ne retrouvera la France que sept ans plus tard, pour y mourir, mais ne se promènera plus jamais à Montmartre.

Juin-Juillet 1944:

Avec le commencement de ce voyage naît Bébert, personnage de roman. Son épopée, et bien entendu celle de ses maîtres nous seront contées ou plutôt transcrites par Céline, l'auteur (*D'un château l'autre* paru en 1957, *Nord* paru en 1960, *Rigodon* paru en 1969). Leur lecture nous apporte beaucoup d'éléments nous permettant de suivre la vie de Bébert du départ à son arrivée au Danemark. Cependant, il faut les étudier avec précaution, et être prudent car Céline mêle les chronologies. Il pervertit, déforme, improvise. Il nous restitue « une réalité plus vraie que l'actualité prosaïque » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.23). Ainsi F.Vitoux ne s'est fié qu'aux informations qu'il jugeait les plus fiables, les informations les plus probantes.

Arrivés à Baden-Baden, ils s'installent dans une belle chambre d'hôtel. La vie y est simple pour Bébert, il retrouve la liberté qui lui faisait défaut sur Paris ces derniers temps. Il se promène, le plus souvent en laisse, et pour la première fois se familiarise avec la nature. Malgré les explosions qu'il peut entendre, il ne s'en étonne pas, sans doute avait-il déjà l'habitude de les entendre à Paris. Pour Bébert « c'est une découverte tranquille » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.23) comme une reconnaissance. Il observe les oiseaux, découvre l'herbe, les arbres.

Il retrouvera même ici à Baden-Baden son premier maître Le Viguan avec qui ils partageront une partie de leur voyage du moins jusqu'en novembre 1944 à Sigmaringen. Mais Bébert ne lui accorde aucune attention. Cette indifférence plutôt blessante qu'il porte à l'égard de l'acteur humilie celui-ci. Il tentera même de revendiquer encore Bébert comme son chat. En vain, ni Céline, Lucette ou Bébert ne veulent se désolidariser les uns des autres.

Août-Octobre 1944:

A soixante kilomètres au Nord-Ouest de Berlin, dans un village du Brandebourg : Kränslin, Céline, Lucette, Bébert et Le Viguan s'installent. Ils trouvent refuge auprès d'un service évacué du ministère Allemand de la santé. En attendant que l'on statue sur leur sort, ils résident dans un vaste domaine agricole. Ici les conditions de vie commencent à se dégrader. Même Bébert est mis à profit et participe à l'« effort de guerre », on lui demande de

chasser les rats. Il découvrira à l'occasion d'une de ses chasses tout un lot de provisions, dont il ne profitera malheureusement pas. Son existence sera même remise en cause par Landrat et les lois du Reich (ordonnant l'élimination de tout animal non de race ou non reproducteur). Mais toutes ces facéties sont loin de troubler la vie de Bébert.

Il éveille, par contre, l'admiration de tous par son caractère et par sa taille, « quant au chat, c'était une bête magnifique, que je ne fis qu'apercevoir. Il était presque aussi gros qu'un agneau et semblait, ma foi, très satisfait de se promener dans cet équipage » dira plus tard un témoin (G.T. Schillemans sous le titre *Philippe Pétain*, le prisonnier de Sigmaringen, Editions M.P, 1965).

Avec la fin du séjour à Kränzlin les conditions de vie se détériorent une nouvelle fois. La guerre se rapproche. Berlin est bombardé, en flamme, et l'Allemagne exsangue. Est venu le temps des restrictions générales : Bébert jeûne.

Novembre 1944:

Céline confie Bébert à Le Viguan avec suffisamment de provisions pour les entretenir tous deux. Il part avec Lucette en reconnaissance, faire une tentative pour regagner le Danemark. Mais les difficultés paraissant insurmontables, ils reviennent à Kränzlin. Ils y retrouvent alors Le Viguan et Bébert à la gare. Bébert leur paraît maigre, comme affamé, miaulant de détresse. Alors que Le Viguan semble prospère. Il reconnaîtra qu'il a gardé toutes les provisions pour lui.

Céline apprend l'installation du gouvernement de Vichy replié par l'arrivée des troupes alliées. Devant l'impossibilité de pouvoir rejoindre Copenhague pour le moment, il pense rejoindre la colonie française émigrée en tant que médecin à Sigmaringen. Ce sera le premier voyage en train de Bébert, il rejoint sa gibecière, docile. Sigmaringen est atteint minovembre.

Novembre 1994 – Février 1945 :

Arrivés à Sigmaringen, Céline et Lucette se brouillent avec Le Viguan et se séparent. Bébert ne le reverra plus. Avec ses maîtres, il s'installe à l'hôtel Löwen (petit hôtel destiné normalement à un petit nombre de touristes d'été, qui pouvait accueillir une cinquantaine de personnes, mais en contenait dix fois plus).

Face aux obstacles rencontrés pour l'obtention d'un visa pour le Danemark, Céline désespère. Il pense peut-être pouvoir rejoindre la Suisse distante d'une quarantaine de kilomètres. A cette fin, Céline et Lucette s'entraînent à la marche, la nuit, dans la neige. Bébert est contraint de les suivre. Difficilement, il marche, s'obstine, peine. Une fois même, après l'une de ces excursions, il reviendra à moitié gelé. Les poils lui tomberont des pattes.

Heureusement pour Bébert, il est d'autres balades plus agréables, plus tranquilles : les vagabondages le long d'un gros ruisseau grisâtre à Sigmaringen (le Danube). Bébert retrouve là son indépendance d'une certaine manière : il retrouve un peu sa liberté, se tient à l'écart de Céline, de Lucette. Il profite de la nature, court, pourchasse les oiseaux.

Pourtant Bébert ne quitte que rarement Lucette. Il l'accompagne partout dans le château, dans les grandes salles glaciales où elle donne ses exercices de danse. Il s'échappe, saute hors de sa gibecière. Il explore les lieux, les découvre, en prend possession. Bébert fait preuve de curiosité, voire d'intrépidité parfois. Il entraîne sa maîtresse, le château n'aura bientôt plus de mystères pour eux. « Ce sont eux les occupants occultes du château. Les seuls peut-être à le connaître vraiment. » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.31).

La nourriture se fait rare et médiocre à Sigmaringen. Lucette et Céline réservent à Bébert leurs rations de Leberwurst (ersatz de saucisson). Eux ne se contentent que de Stammgerich (purée de choux rouges et de rutabagas) que le chat, lui, refuse dédaigneusement.

Mars 1945:

Enfin Céline obtient le fameux permis spécial pour gagner le Danemark. Il hésite à laisser Bébert à Sigmaringen. Un épicier de la ville, l'ayant pris en affection, serait tout disposé à l'accueillir, ce qui serait plus raisonnable : les bombardiers alliés épargnent la ville tandis que le voyage en train s'annonce périlleux au milieu du Reich en déroute. Bébert sera plus en sécurité avec lui. La veille de leur départ, en ce début de mars, Lucette et Céline confient donc Bébert au commerçant de l'autre bout de la ville. Ils partiront vers quatre heures du matin.

Mais dans la nuit, Bébert, ayant peut-être pressenti la menace ou recherchant la compagnie de ses maîtres, s'échappe. L'épicier l'avait pourtant enfermé dans son magasin. Mais il brise un carreau, retraverse la ville, et rejoint ses maîtres. Il attend devant leur porte, des éclats de verre encore plantés dans le pelage. Ses maîtres le rechargent dans sa gibecière. Il n'est plus question de l'abandonner.

Le voyage dure près de trois semaines. Céline exagère peu quand il écrit, quelques années plus tard, à un ami : « Lucette l'avait mis (Bébert) dans une gibecière. Elle l'a porté ainsi sans boire, sans manger, sans pisser ni le reste pendant dix-huit jours et dix-huit nuits. Il n'a pas remué ni fait un seul miaou. Il se rendait compte de la tragédie. Nous avons changé vingt-sept fois de trains. Tout perdu et brûlé en route, sauf le chat. Nous avons fait des 37 kilomètres à pied, d'une armée à l'autre, sous des feux pires qu'en 17 ».

(lettre au docteur Camus, Ecrits de Paris, octobre 1961)

Pourtant il nous montre Bébert, dans *Rigodon*, acceptant de la mie de pain qu'il dévore au creux de la main de Lucette, entre deux cahots. Il n'empêche que le voyage est éprouvant, pour Céline et Lucette autant que pour Bébert confiné dans sa gibecière.

Ils atteignent finalement Copenhague le 27 mars.

Avril-Décembre 1945:

Ces neuf premiers mois de sa vie danoise nous sont mal connus. Il séjourne avec ses maîtres dans un appartement assez confortable au troisième étage d'un immeuble bourgeois de Copenhague prêté par une amie du couple absente à ce moment. Bébert y mène une vie calme et paisible de vieux chat sédentaire. Il y est vraisemblablement mieux nourri qu'en Allemagne.

Décembre 1945- Mai 1948 :

Le 17 décembre, vingt-quatre heures après l'annonce de la présence de Céline au Danemark en première page d'un quotidien de Copenhague, et alors que la Légation française réclame son extradition, Céline et Lucette sont écroués à la prison de la capitale. Bébert sera confié par les autorités à une clinique vétérinaire où il sera recueilli, dans sa gibecière évidemment, contre un dépôt de 50 couronnes. Il entrera deux jours plus tard (20 décembre 1945) en pension chez une amie de ses maîtres.

Un mois plus tard, il retrouve Lucette qui a été enfin libérée après plusieurs jours de détention injustifiée et deux semaines à l'infirmerie. Lucette est très affaiblie, voire pitoyable. Elle ignore ce qu'il est advenu de Céline, elle craint le pire.

Bébert s'étonne simplement de l'absence de son maître. Il est lui-même affaibli, touché par la maladie : une masse est apparue sur son ventre, qui semble grossir et ne part pas. Les mois passent. Bébert et Lucette logent désormais dans un tout petit appartement au centre de Copenhague. Céline, lui, est toujours enfermé à la prison. Les autorités danoises hésitent sur son sort, elles hésiteront et le garderont dix-huit mois.

Toutefois au bout de quelques semaines, Céline est autorisé à recevoir des visites. Lucette se rend alors à la prison, Bébert enfoui dans un sac. Elle attend des heures et le chat ne bouge pas. Peut-être a-t-il la sensation de devoir rester discret, les animaux n'étant pas autorisés. Le couple converse en anglais pour conserver une once d'intimité (l'anglais était la seule langue qui n'est pas réellement maîtrisée par le personnel pénitencier).

Lucette garde le sac sur ses genoux, Bébert se redresse et sort à peine sa tête du sac. Il esquisse un miaulement de joie à la vue de Céline. Son maître le caresse, Bébert ronronne. Satisfait, il retourne dans le fond de son sac et reste maintenant immobile. Lucette repart sans aucune inquiétude.

A l'image de la santé de celle de son maître, la santé de Bébert se dégrade rapidement. Il souffre toujours du ventre, sa masse le gêne de plus en plus. Lucette finit par le conduire chez le vétérinaire. Le diagnostic est sans appel : Bébert souffre d'une tumeur mammaire qui est opérée aussitôt.

Peu de temps après, Lucette, souffrante, doit être hospitalisée. Céline aussi est malade, il a attrapé la pellagre (maladie due à une carence en vitamine B3 et tryptophane entraînant des dermatites, diarrhées et démence).

Admis le 26 février 1947 au Righospital de Copenhague, il est le seul qui peut prendre soin du chat. Il va ainsi le cacher dans sa chambre plusieurs semaines durant. Enfoui dans le fond d'une armoire, personne ne soupçonnera jamais sa présence. Il vit de peu : sa nourriture est prélevée sur celle de son maître, ses déjections sont faites dans un journal que Céline froisse et jette discrètement pour éviter d'éveiller les soupçons. Dès qu'il le faut, il se dérobe au moindre bruit (pas ou éclats de voix au loin), et retourne dans son armoire. Bébert pressent-il le danger ? Sait-il qu'il n'a aucun droit d'être là ? Toujours est-il qu'il restera avec Ferdinand dans cette chambre d'hôpital le temps que Lucette se rétablisse.

Enfin rétablie, Lucette récupère Bébert. Céline est libéré sur parole le 27 juin 1947. il rejoint sa femme et son chat et ils demeureront à Copenhague pendant près d'un an, jusqu'au 19 mai 1948.

Mai 1948 – Juin 1951 :

Ils logent dans la propriété de vacances d'un ami Thorvald Mikkelsen à Klarskovgaard, près du port de Korsör, à une centaine de kilomètres de Copenhague au bord de la Baltique. Ils demeurent dans un bâtiment modeste, somme toute inconfortable, sans eau courante. Céline est alors forcé d'aller tous les jours chercher l'eau malgré ses diverses

infirmités. Mais Bébert, lui, a enfin retrouvé la campagne : Il fugue des heures durant vers la forêt (leur maison étant en lisière).

Une fois, paraît-il, Lucette avait attaché Bébert à une grosse bêche de jardinier. Cela ne l'avait pas empêché d'attraper un rat! Cette anecdote témoigne de la force autant que de la malice du chat, et pourtant s'accorde mal avec le témoignage d'un ami danois du couple, Ole Vinding, qui notait après l'une de ses visites : « je dois ajouter ici que Bébert, tel que je l'ai connu, était plutôt édenté et vautré sur une paillasse, la dernière fois que je l'ai vu, ce qui, compte tenu de son grand âge, n'avait rien d'étonnant.»

(Cité par Helga Pedersen, *Le Danemark a-t-il sauvé Céline?* Plon 1975, p.145)

Bien que l'on conçoive aisément Bébert passant de longues heures à dormir, on l'imagine mal édenté et sénile. De toute évidence, Bébert acquit au près de Ferdinand et Lucette une « majesté patriarcale ». (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.41)

Il sait encore faire preuve de robustesse, économisant ses mouvements. Il peut condescendre à rester de longues minutes dans les bras de son maître. Une photo nous le montre justement, en 1950, alangui et rêveur sur les genoux de Céline, la tête posée sur son avant-bras.

Début juillet, Lucette subit à Copenhague une douloureuse intervention chirurgicale.

Le couple adopte trois chats errants durant ce séjour à Copenhague. Bébert lui ne les connaît guère. Il n'est pas de tempérament jaloux, et il traite ces nouveaux arrivants avec l'indifférence la plus totale, sans doute trop imbu de ses privilèges. « il semble revenu de tout » (F.Vitoux Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.20). il conserve pourtant envers eux une autorité distante :

« Quand les autres chats le dérangent avec leurs galipettes et leurs criailleries, il lui suffit d'un grognement pour que la piétaille rentre dans le rang » (Témoignage de Pierre Bonnier, Cahier de l'Herne 3), remarque un ami français venu au Danemark leur rendre

visite. Bébert ne porte pas plus d'attention aux oiseaux ou hérissons qui viennent régulièrement pour se nourrir.

Le 25 avril 1951, entre en vigueur l'ordonnance d'amnistie rendue par le tribunal militaire de Paris. Désormais, Céline peut revenir en France sans inquiétude.

Juillet 1951- début 1952 :

Le 1^{er} juillet, Céline et Lucette s'envolent pour la France, avec eux bien sûr Bébert mais aussi Bessy (chienne qu'il avait adoptée au Danemark et qui partageait sa vie) et deux autres chats. Ils arrivent à Menton, dans l'appartement que possède la mère de Lucette. Ils y séjourneront quelques semaines. Puis ils regagnent Paris, Meudon plus précisément dans un pavillon dont le couple vient de faire difficilement l'acquisition (son arrivée à Meudon s'était accompagnée de nombreuses protestations ainsi que de démarches auprès du maire pour obtenir l'expulsion de l'indésirable).

Bébert si fervent de liberté profite peu du jardin. L'automne puis l'hiver arrive, avec lui le froid. Bébert, trop affaibli, ne chasse plus, n'explore plus. A présent, il passe ses journées dans le bureau de Céline au sous-sol. Il ne se soucie pas des autres animaux ou des piétinements qu'il peut entendre provenant de l'étage supérieur où Lucette a repris ses cours de danse. Malgré l'abandon progressif de ces forces, il parvient encore à sauter lourdement sur une chaise, un lit comme dans son plus jeune âge où cela constituait un jeu pour lui.

Il a aussi perdu l'appétit, la maladie le frappe a nouveau, plus grave cette fois : le cancer se généralise. Bébert meurt d'épuisement au début de l'année 1952 mais conservera dans son agonie toute la grâce qui le caractérisait. Céline et Lucette l'enterrent derrière la maison dans le jardin. Contrairement aux autres animaux auxquels ils consacreront une sépulture en plantant un arbre à l'emplacement de leur tombeau, pour Bébert ils n'ont rien voulu mettre, si ce n'est un simple bâton planté dans le sol et vite emporté par le temps.

B - Les origines de Bébert : étude du nom :

Il semble nécessaire de revenir sur le nom de cet animal qui, étant si particulier ne peut nous laisser indifférent.

Ce nom trouve son origine dans le roman le *Voyage au bout de la nuit* où le personnage de « Bébert » est incarné par un jeune garçon.

Ce personnage a inspiré à Céline le nom de ce chat. On se doute alors de la corrélation qui s'établit entre les deux (et de la symbolique que l'on peut en déduire) Appeler le chat « Bébert » témoigne de l'affection que portait Céline à ce personnage, et de la « tendresse nostalgique que Céline portait à l'enfant » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline p.123).

Ainsi l'attribution de ce nom permet à Céline de transmettre les vertus et les qualités de cet enfant à son chat, par le simple fait d'en usurper l'identité. Par conséquent on remarque que l'attribution de ce nom n'est pas ordinaire. Elle devient remarquable et mérite que l'on y porte une attention particulière.

On se doit de comprendre qui était le premier Bébert, en quoi il a inspiré l'auteur. Surtout pourquoi Céline a désiré transmettre les qualités de ce personnage à ce qui sera par la suite Bébert le chat. Il est important de connaître l'identité de ce personnage, car elle est l'héritage du nom que Céline a transmis.

Bébert est le neveu de la concierge de Bardamu à Rancy. Il apparaît peu dans le Voyage au bout de la nuit. Il reste à l'écart et l'auteur nous en livre une image estompée et floue, sans cesse rattachée à la mort, comme indissociable. Ce jeune garçon est une silhouette silencieuse, immobile, presque une ombre autour de l'effervescence qui l'entoure. Autour de lui, on s'agite, on parle beaucoup à se noyer dans les mots pour se distraire ; on gémit, tout simplement pour oublier. La loge résonne de leurs bavardages futiles et de leurs sanglots qui soulagent. Lui en retrait, patiente silencieux sans esquisser la moindre plainte, même le plus petit gémissement. Seulement il attend la mort que ne parviennent pas à éloigner les soins de

Bardamu malgré tous ses efforts, toute sa bonne volonté. Car on ne guérit pas d'une fièvre typhoïde maligne.

Ainsi, assez paradoxalement d'ailleurs, Bébert commence à prendre un rôle important dans ce premier roman. L'enfant évoque chez l'auteur une tendresse profonde sans arrière-pensée aucune. Il devient l'une des rares figures idéales de l'univers célinien, la première même.

Par son effacement, sa discrétion, il a évité de se compromettre dans l'abondance des mots. De fait, le lecteur en gardera l'image d'un jeune garçon que la vie n'a pas eu le temps de corrompre et dont l'innocence est restée intacte. Un jeune homme que le temps n'a pas dégradé, quelqu'un de vertueux qui ne mérite pas le sort qui lui est dévolu, la souffrance qui le touche.

Il nous est présenté comme étranger à la mort qui lui est pourtant si proche, si inéluctable par sa fatalité, et néanmoins si éloigné de ses fantasmes et de ses remords : Voilà, « Bébert passait, irrésistiblement emmené, souriant » (Voyage au bout de la nuit p.277)

En effet Céline le décrit comme raisonnable et pensif : « il m'adressait des sourires raisonnables quand je venais le voir. Il dépassa ainsi très aimablement les 39 et puis les 40 et demeura là pendant des jours et puis des semaines, pensifs. » (Voyage au bout de la nuit p.277)

On en garde « l'image de quelqu'un de silencieux, résigné à ce pire qui est toujours sûr, dédaigneux des inutiles et bruyantes distractions, pour affronter sans masque la mort à venir. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline p.125)

De cette attitude exemplaire de Bébert naît la tendresse profonde qu'éprouve Ferdinand. Cette attitude est au cœur de la problématique célinienne. Le sentiment de mort habite tous ses romans. Comme Vitoux le signale si bien, la problématique célinienne se résume : « Quel comportement adopter devant la mort qui représente le cas limite de la misère, l'obligation de cette misère ? Faut-il l'ignorer ou la côtoyer, la refuser ou la

combattre ? ce dilemme inspire les uniques préoccupations de ses héros. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline p.125)

Céline nous en livre un début de réponse dans *Rigodon* où il évoque que rien ne compte que la rigolade et le cimetière.

Par rigolade, l'auteur pense aux distractions qui permettent d'échapper à l'idée de la mort. Le cimetière est l'image obsessionnelle de la mort qui se rapproche. On retrouve là une symbolique maintenant reprise dans la littérature depuis son évocation dans *Les Pensées* de Pascal : l'image de l'homme qui court se bandant les yeux par maintes distractions diverses pour éviter de voir et de penser au gouffre (la mort) vers lequel il se dirige.

De toute évidence la quasi-totalité des personnages célinien a choisi la dérision. Chacun à sa façon, chacun avec ses paroles, que ce soit par la haine, la jalousie ou le délire, fuit les détours les plus blessants de la vie. Le sentiment de mort s'affirme insoutenable, telle une vérité oppressante que peu ont ou auront la force d'aborder.

On le ressent, on le comprend lorsque Céline nous dit dans le *Voyage au bout de la nuit* :

« Et où aller dehors, je vous le demande, dès qu'on a plus en soi la somme suffisante de délire ? La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer moi. » (Voyage au bout de la nuit, p.200)

A travers cet aphorisme, Céline nous apprend plusieurs choses sur lesquelles on se doit de s'étendre un peu plus. Tout d'abord, on observe le lien profond qui lie selon Céline la mort et la vérité : L'un découle irrémédiablement de l'autre. Car si selon l'auteur la vérité c'est la mort, réciproquement la mort est alors capable d'introduire la vérité. L'accession à la vérité passe par l'agonie, la mort en étant l'état paroxystique. Ainsi la mort mène par la souffrance, qu'elle impose, sur le chemin de la vérité. Car la mort dissipe les mensonges, elle seule à la capacité d'effacer le « délire » si présent dans le comportement humain pour y échapper. De même, on note que la misère ou plutôt l'état de misère nous paraît insuffisant pour dissiper les

mensonges, malgré le mécanisme identique qui pourrait le caractériser. Seule la mort est capable d'introduire cette vérité. L'auteur nous avoue lui-même son incapacité à l'accession à la vérité, pas par la mort en tout cas.

De cette façon, comme nous le livre F. Vitoux :

« On comprend tout à fait l'ambition du romancier qui consiste alors à surprendre au plus près cette palpitation de la douleur, ce pressentiment de la mort qui révèlent enfin les êtres. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline p.126)

Evoquer la mort devient essentiel, voire indispensable, pour mettre en exergue les sentiments les plus forts qui vous brisent mais vous éclairent pour « *Retrouver cette émotion que masquaient les mensonges.* » (F. Vitoux, *Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline* p.127)

Céline nous le confesse dans son *Hommage à Zola* (Médan 1932) :

« il faudrait être doué d'une manière bien bizarre pour parler d'autre chose que de mort en des temps où sur terre, sur les eaux, dans les airs, au présent, dans l'avenir, il n'est question de cela »

Dans cette démarche pour dévoiler les mensonges - faire tomber les masques - et atteindre la vérité, c'est la mort qui en est l'aboutissement. Bien que la mort représente l'issue de cet itinéraire, Il faut aussi mentionner les vertus de la misère, qui, par un mécanisme similaire, tend à l'accession de la vérité. La misère, se rapprochant d'une « petite mort » par la souffrance qu'elle est capable de générer, amène cette rencontre avec les émotions.

Céline nous le confie dans le Voyage au bout de la nuit :

« C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir » (Voyage au bout de la nuit, p.236)

On voit alors le rôle majeur des thèmes de la misère et de la mort dans l'œuvre célinienne, on pourrait en faire une démonstration plus poussée, et l'étudier en détail, mais je

n'en rappelle ici que les éléments essentiels. Il est nécessaire de les mentionner pour comprendre en quoi le fait d'appeler son chat Bébert comme le personnage du *voyage au bout de la nuit* est démonstratif de la volonté de Céline d'élever ce chat du rang de simple animal au rang de personnage à part entière.

Le petit garçon du voyage, était à l'évidence un personnage de composition. On ne lui connaît à ce jour aucun modèle particulier. Céline à dû inventer ce personnage pour en créer la mort comme la mort idéale, une référence, un but que l'on vise sans l'atteindre.

Mais voici Bébert, le second, Bébert le chat. Par la transmission de ce nom, il s'en trouve chargé du fardeau que portait Bébert le jeune garçon, il devient alors un modèle pour Céline par son attitude devant la mort. Il devient un exemple surtout dans la mesure où il inspire, à l'auteur et par conséquent au lecteur, des sentiments forts, quelque chose comme « ce plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir »

On voit donc bien comment l'écrivain cette fois, en choisissant le nom de Bébert, retrouve cet idéal dans ce chat qu'il vient d'adopter, idéal qu'il avait commencé à esquisser dans le voyage avec ce personnage de composition. Dès ses origines, Céline destinait à son chat un rôle important dans sa vie, mais aussi et surtout dans son œuvre, il a créé Bébert de la même manière qu'il a créé ce jeune garçon ; en lui transmettant son nom, il lui transmet son rôle.

Il convient alors maintenant d'étudier plus profondément et en détail ce personnage de Bébert dans les romans de Céline.

C - Analyse du caractère de Bébert dans l'œuvre :

Etudions désormais Bébert en tant que personnage des romans, pour cela il faut l'extraire de la logorrhée célinienne afin de voir si en effet, on peut retrouver des traits de caractères, une cohérence, un rôle qui pourrait justifier l'étude de ce chat, si présent dans ces derniers romans.

A ce titre, il suffit d'extraire les allusions à Bébert dans les romans et de les étudier de manière exhaustive. Cependant, je ne citerai pas la totalité de ces allusions, car évidemment on retrouve certaines redondances classiques lors de l'étude isolée d'un personnage dans une œuvre aussi conséquente. Cette redondance n'est pas pour autant anodine, et sera toujours mentionnée, car elle prouve à juste titre la véracité des traits de caractères spécifiques.

Séparons maintenant et classons ces traits de caractères selon leur importance et leur degré d'occurrence, ainsi que leur attachement spécifique ou non à l'espèce féline :

1 - Bébert est curieux :

D'un point de vue vétérinaire, la curiosité est une chose innée chez le chat. Dès sa naissance, un chat s'intéresse activement à tout ce qui l'entoure et observe avec plaisir ce qui passe autour de lui. Bien que faisant preuve toujours de prudence et précaution, contrairement au chien, il n'hésite pas à explorer les nouveaux lieux, découvrir les nouvelles choses. La curiosité du chat naît du désir d'apprendre, il a envie de voir les choses de lui-même. La curiosité est naturelle chez le chat et pourtant l'auteur insiste sur cette qualité, il est fasciné par ce trait chez Bébert.

Ce chat est curieux. Sa nature, son instinct félin le poussent à découvrir ce qu'il ne connaît pas, à explorer l'inconnu. Une curiosité qui parfois se rapproche plus de la témérité.

« On s'assoit sur nos lits-cages, on pense... y a penser.. Bébert part à la découverte... la façon des chats, dès qu'ils sont quelque part, il faut, même en très grand danger, qu'ils

reconnaissent les lieux et les environs... leur espace vital... pour ça qu'il est si délicat de les emmener à la campagne... leur instinct, ils fuguent, et vont finir à la marmite...là, l' « espace vital » au « Zenith », c'était la longueur du couloir... tout de suite Bébert est au bout... Lili l'appelle...il revient pas... elle va voir... une tenture...j'y vais aussi, on est à regarder tous les trois, Lili, moi, Bébert... rien! le vide... » (Nord p.343)

On observe ici la curiosité de Bébert. Elle est très explicitée. Tandis que Céline et Lili pensent, à juste titre selon l'auteur, Bébert lui part à la découverte : satisfaire sa curiosité, son besoin de connaissance des lieux. Il rapproche ce comportement à celui de tous les chats. Il n'attribue donc pas cette caractéristique uniquement à Bébert. Par-là il ne singularise pas Bébert, il ne le rend pas exceptionnel. Il a la curiosité d'un chat.

Cependant, cette curiosité a de particulier qu'elle doit être satisfaite à tout prix, malgré les dangers et les conséquences que cela peut avoir. Céline insiste sur sa responsabilité vis-àvis de cette curiosité maladive, il doit la contrôler en un sens. Il doit la canaliser pour le bien de son chat, pour lui éviter des ennuis. Il ne peut lutter contre l'instinct animal mais il peut le prévoir.

Ici cette curiosité ne représente aucun risque, Bébert visite, le peu qu'il y a à visiter. Cela n'empêche pas Bébert de découvrir, et de partager. Il appelle Lili par son silence, en ne lui répondant pas, il la force à aller voir. Céline la rejoint, et ils découvrent tous les trois ce que Bébert a trouvé : le vide.

Bébert, curieux, aime découvrir, et il est très persévérant dans cette découverte : rien ne doit lui échapper, il doit tout connaître, tout comprendre.

« Nous en avions un sur notre toit (une sorte de géant phono)... il arrêtait pas jour et nuit... Bébert restait des heures dessous,... il voulait comprendre... » (Féerie pour une autre fois, p.58)

On aperçoit ici la curiosité de Bébert devant une chose qui le dépasse : le géant phono qui jouait interminablement. Bébert, simple chat, lui ne peut comprendre cela. Mais on note ici que malgré cette inaptitude inhérente à sa condition, il n'abandonne pas et reste des heures

dessous. Céline le résume simplement : « *il voulait comprendre...* », il attribue ici à Bébert une volonté propre, volonté qui naît de sa curiosité.

La curiosité devient alors cet instinct irréfrénable.

«Ils sont dans la cohue... dans les jambes... on ne peut pas les voir mais sûr ma femme les fera apparaître si elle les appelle... ils peuvent pas parler mais à elle ils obéissent, enfin un peu... mais Lili elle ? je regarde sous le wagon... elle est de l'autre coté de la voie, elle est pas blessée... « Bébert !... Bébert. !... » il s'est sauvé !... et tous les attroupés autour rampant sous le train l'appellent aussi « Bébert !... Bébert. !... » ils s'amusent... le foutu greffe avait profité de l'occasion, ça faisait bien huit jours qu'il avait pas pris d'exercice, on avait pas pu le sortir depuis avant le canal... lui qu'était bagotteur comme pas...naturaliste je dirais [une pousse qu'il connaissait pas l'arrêtait net], renifleur, appréciateur d'herbes et de plantes... lui pourtant qu'était le greffe de ville et même d'un grand magasin, du rayon des chats... une fois parti dans les talus, salut pour le rattraper, sauf Lili... personne autre... » (Rigodon p.897)

Encore une fois, la curiosité de Bébert est mise en avant. Ce besoin de découverte, cet instinct contre lequel on ne peut rien, réfreiné pendant huit jours, prend le dessus. Une fois libre Bébert part à la découverte, se perd ou plutôt perd ses maîtres qui n'ont de cesse que de le retrouver. Céline souligne une fois de plus ce trait de caractère : il qualifie Bébert de « bagotteur ». Il marche, court péniblement pour découvrir, satisfaire sa soif de connaissance. Il le qualifie de naturaliste. Bébert porte un intérêt sans limite aux choses de la nature. Sa curiosité le pousse à tout repérer, tout comprendre. Rien ne doit lui échapper : « une pousse qu'il connaissait pas l'arrêtait net ».

Pourtant Céline s'étonne de cela. Il oppose les origines de Bébert, citadines, à cette curiosité naturaliste. Mais après tout, ce ne sont pas ses origines citadines qui empêcheront Bébert de lutter contre son instinct.

De cette curiosité naît un rôle, accessoire, qui est attribué à Bébert, celui d'éclaireur :

« Ottave décide… Bébert passe d'un bond, lui! le premier!… il s'élance!… un saut sur la table! Norbert bronche pas… figé, assis… Bébert fait le tour des couverts… et puis il s'installe … d'abord sur une chaise… et puis sur le fauteuil… il se fait une puce. » (Féerie pour une autre fois II p.440)

De même dans cette citation, on note la curiosité de Bébert mise en avant par Céline. Bébert ouvre la marche, il passe le premier et découvre les lieux. Il observe puis une fois sa curiosité satisfaite, il se pose sur un fauteuil, sans doute confortable, pour se remettre à ses occupations.

« Lili me dit : « le mieux tu vois c'est de laisser allez Bébert !... » comme ça un trou Bébert irait, c'était sûr, lui était pire que les mômes, question de disparaître.. il fonçait...et puis il trouvait, il miaulait... « lâche-le !... » Lili le pose à terre...comment les mômes ont pu passés ?... je me demande... Bébert entre facile, il va... Lili l'appelle.. il miaule...un miaulement tranquille... Lili me demande pas, elle va aussi, pas le temps de faire ouf...» (Rigodon p.864-5)

La curiosité de Bébert est mise en avant. Elle est utile, et Lili le sait. Elle en profite. Ce caractère, qui pourrait paraître anodin voire dangereux parfois, devient nécessaire. Bébert explore à la place de ses maîtres. On discerne aussi ici que cette curiosité n'est pas égoïste dans le sens où Bébert partage. Il communique. Alors on voit que Bébert ouvre le chemin, découvre et une fois sa curiosité satisfaite, ses découvertes effectuées, il partage. Lili le sait, elle le suit sans même en faire part à Céline. Il a une confiance aveugle en Bébert : « elle va aussi, pas le temps de faire ouf... ».

Finalement cette curiosité apporte à Bébert une connaissance irréprochable :

« que Bébert était comme chez lui dans l'immense Château du haut des tourelles aux caves... » (D'un château l'autre p.114)

Ici, on remarque que Bébert s'est approprié les lieux, il a déjà visité l'immense château dans sa totalité des « *tourelles aux caves* ». On s'aperçoit alors que la curiosité de Bébert l'a amené à tout visiter, tout découvrir pour tout connaître.

Bébert se caractérise par une curiosité insolente. Pourtant cela n'est pas singulier à Bébert, Céline le mentionne. Elle est valable pour tous les chats et trouve son origine dans l'instinct de cet animal. Cet instinct le pousse à tout découvrir, à prendre possession des lieux, de son « *espace vital* ». Malgré les risques que cela comporte, les dangers auxquels il pourrait être confrontés, Bébert doit satisfaire cette curiosité.

Néanmoins, celle-ci n'est pas que négative. Céline le sait. Il l'utilise parfois à ses propres fins, Bébert est nécessaire pour découvrir des lieux inexplorés, difficilement explorables. Bébert devient l'éclaireur, celui à qui rien n'échappe.

Toutefois cette curiosité est utile par l'intermédiaire d'une autre qualité que Bébert possède : son agilité.

2 - Bébert est agile :

Effectivement, en tant que vétérinaire, on doit rappeler que l'agilité dont le chat fait preuve découle directement de son anatomie. Ses mouvements sont fluides et rapides. Il a un excellent sens de l'équilibre et une souplesse innée. Ces capacités, particulières à cette espèce, le rendent capable de sauter, de se faufiler dans des endroits paraissant inaccessibles. Cette agilité est naturelle chez les félins et donc pour Bébert, malgré son embonpoint.

« Au moment juste Bébert bondit! Lili l'avait dans les bras... il se sauve!... il me saute par-dessus!...

Bébert! Bébert!

Il est loin... il est au fond... il joue... la nature du chat est ainsi...il s'ennuyait, il se sauve pour jouer...

Ottave veux-tu? rattrape-le!

Ottave y va.. mais Bébert se laisse pas ressaisir... Ottave revient...

Moi, qui disais que t'étais agile!

Oui mais dis toi que tu pisses le sang!

Je pisse le sang!... un fait!... c'est vrai!...je m'apercevais pas!... mon pantalon était ouvert...j'étais sur le dos... » (Féerie pour une autre fois II p.437)

On remarque que l'agilité de Bébert est présentée ici par comparaison à celle d'un personnage Ottave. Bien que l'on ait aucun élément permettant de jauger l'agilité d'Ottave, on note tout de même que Bébert est suffisamment agile pour échapper à Ottave.

« Ottave décide... Bébert passe d'un bond, lui! le premier!... il s'élance!... un saut sur la table! Norbert bronche pas... figé, assis... Bébert fait le tour des couverts... et puis il s'installe ... d'abord sur une chaise... et puis sur le fauteuil... il se fait une puce. » (Féerie pour une autre fois II p.440)

De même, ici l'agilité de Bébert n'est que suggérée. Elle n'est pas mentionnée directement mais elle est implicite. On observe que les termes employés par Céline, le style, la rendent quasiment palpable. Elle est directement opposée à celle de Norbert, immobile.

«Bébert lui passe par où il veut... fissures... trous de rats, rideaux... certaines fissures un peu plus larges, Lili passe... elle va au couloir, à l'autre... elle m'appelle... je veux pas y aller... » (Nord p.343)

Par contre, on s'aperçoit ici que l'agilité de Bébert est au premier plan, et est très explicitée par l'auteur. Rien ne peut arrêter Bébert, son agilité lui permet de toujours pouvoir satisfaire sa curiosité. Il « passe par où il veut ». Les exemples cités par la suite ne font que renforcer cette impression. Ils sont même exagérés, en particulier « les trous de rats ». Il est assurément invraisemblable de penser que Bébert a la finesse d'un rat étant donné les proportions qu'on lui connaît, il se rapproche plus de l'agneau que du rat. Cette agilité est alors idéalisée et cristallisée par l'auteur. Il sacrifie la véracité des faits pour donner à Bébert une qualité qu'il ne possède pas totalement. Il est important de le noter.

De surcroît on s'aperçoit que Céline compare aussi l'agilité qu'il confère à Bébert à celle de Lili qui sont comparables puis à la sienne. On voit qu'il rapproche Lili de Bébert par leur agilité, et s'oppose lui-même au couple Lili/Bébert. Il est incapable de faire preuve d'une telle agilité.

Ensuite Céline nous présente cette agilité comme nécessaire à ce chat, elle lui devient utile.

« et ces mômes ?... ils étaient de l'autre côté de la lourde...pourquoi ?... ils s'étaient fait renfermer!... ils étaient tous pris dans la glaise, dans un alvéole, et avec Bébert... on l'entendait miauler Bébert... sûrement lui pourrait échapper... ça devient rien du tout un chat quand ça décide qu'il doit être mince... encore plus mince... » (Rigodon p.870)

Encore une fois, l'agilité de Bébert est exagérée. Ici l'auteur accorde même à Bébert une volonté quant à ce caractère. Il peut « décider d'être mince... encore plus mince ». Céline insiste en le répétant.

A travers cette agilité nécessaire, on retrouve le rôle d'éclaireur de Bébert.

« Lili me dit : « le mieux tu vois c'est de laisser allez Bébert !... » comme ça un trou Bébert irait, c'était sûr, lui était pire que les mômes, question de disparaître.. il fonçait...et puis il trouvait, il miaulait... « lâche-le !... » Lili le pose à terre...comment les mômes ont pu passés ?... je me demande... Bébert entre facile, il va... Lili l'appelle.. il miaule...un miaulement tranquille... Lili me demande pas, elle va aussi, pas le temps de faire ouf... à genoux elle y va, elle peut se risquer, elle est acrobate... moi, je pourrais pas... ah si !... je peux » (Rigodon p.864-5)

Ici encore on remarque l'agilité de Bébert. Elle est au service de ses maîtres car celleci lui permet d'accéder à des endroits insoupçonnés. Sa curiosité lui donne la force d'aller découvrir et son agilité les capacités. Céline et Lili le savent, ils l'utilisent. Bébert devient l'éclaireur.

Cette agilité paraît évidente au lecteur car présenté comme tel. : « *Bébert entre facile, il va...* »

Au final cette agilité est idéalisée par l'auteur :

« je peux pas m'occuper de tout le monde !... et Bébert ? je crois que je l'entends... il pousse des soupirs... déjà il était plus tout jeune... il a encore vécu sept ans, Bébert, je l'ai ramené ici, à Meudon... il est mort ici, après bien d'autres incidents, cachots, bivouacs, cendres, toute l'Europe.. il est mort agile et gracieux, impeccable, il sautait encore par la

fenêtre le matin même... nous sommes à rire, les uns les autres, vieillards nés!... je décide... « laissons-le...montons chez nous!... » dans notre réduit de tour! demain on verrait!.. demain... l'aube... » (Nord p.670-1)

On s'aperçoit ici que Céline accorde une importance considérable à ce trait de caractère. L'agilité de Bébert le suit même dans la mort. L'auteur accentue ce détail. Détail qui de plus paraît peu réaliste, vu la condition de Bébert lors de sa mort, on imagine plus facilement un animal abattu par la maladie, l'anorexie, à l'agonie.

Cela révèle l'importance que l'auteur apporte à cette agilité qu'il met en avant. Il veut se souvenir de Bébert ainsi et aimerait que le lecteur aussi garde cette image de lui.

Bébert même dans la mort est gracieux et impeccable comparé aux autres êtres humains qui

En conclusion, on se rend compte que l'agilité de Bébert est inhérente au personnage. Celle-ci l'accompagne partout, et même jusque dans la mort. Elle est volontairement amplifiée par l'auteur, qui accorde à son chat une grâce bien supérieure à celle de sa compagne Lili, pourtant danseuse. Cette agilité le caractérise, lui donne de l'importance. Grâce à elle, il devint l'éclaireur du couple Céline/Lili. Elle lui permet de satisfaire pleinement sa téméraire curiosité. Elle lui donne l'occasion de toujours visiter, observer ce qu'il désire. Elle le rend libre.

3 - Bébert est débrouillard :

ne sont que des « vieillards nés ».

La débrouillardise du chat, telle qu'elle nous est présentée ici, est un caractère assez particulier chez le chat d'un point de vue vétérinaire. On comprend aisément qu'elle découle de qualités naturelles irréfutables comme la curiosité et l'agilité. Pourtant accorder à un chat un instinct de débrouillardise se rapproche de l'anthropomorphisation. Un chat est instinctivement curieux, agile, prudent et l'on conçoit que la combinaison de ces caractères apparaisse comme de la débrouillardise. Mais il est difficile d'affirmer qu'un chat est malin, on dirait plutôt qu'il sait faire preuve de malice. De plus il y a une importante composante individuelle dans ce trait, un chat sauvage ou ayant vécu à l'extérieur une majeure partie de sa

vie saura plus aisément se débrouiller qu'un chat élevé en appartement qui n'a jamais connu le monde extérieur.

On observe alors que Bébert, lui, est un chat des rues et que même s'il fut adopté chaton par le couple Le Viguan et Tinou, il fut rapidement livré à lui même et a appris, jeune, la débrouillardise dans les rues de Montmartre.

Ce trait nous paraît en accord à ce que l'on connaît du comportement félin, même si on peut douter parfois de la débrouillardise que Céline accorde à son chat car elle reflète un aspect presque humain.

« On s'assoit sur nos lits-cages, on pense... y a penser.. Bébert part à la découverte... la façon des chats, dès qu'ils sont quelque part, il faut, même en très grand danger, qu'ils reconnaissent les lieux et les environs... leur espace vital... pour ça qu'il est si délicat de les emmener à la campagne... leur instinct, ils fuguent, et vont finir à la marmite...là, l' « espace vital » au « Zenith », c'était la longueur du couloir... tout de suite Bébert est au bout... Lili l'appelle...il revient pas... elle va voir... une tenture...j'y vais aussi, on est à regarder tous les trois, Lili, moi, Bébert... rien! le vide... oh, un vide de bien sept étages, un entonnoir de très forte bombe, vaste assez pour plusieurs immeubles... le « Zenith » peut dire qu'il l'a frisé poil... comme la loterie les bombardements!... engloutissez?.. on parle plus de vous!... si c'est votre veine, ce sont les autres qui plongent! vous pouvez jouer dès aujourd'hui, puisque vous partez en vacances, à qui plongera? lui ? elle ? moi ?... au « Zenith », tout considéré nous l'avions belle... [...] Bébert lui passe par où il veut... fissures... trous de rats, rideaux... certaines fissures un peu plus larges, Lili passe... elle va au couloir, à l'autre... elle m'appelle... je veux pas y aller... » (Nord p.343)

Mais à l'opposé de cette vigilance dont Bébert est capable de faire preuve, on constate ici que Bébert sait aussi se débrouiller. Il est bien aidé par sa curiosité spontanée et son agilité naturelle. Il sait trouver seul le chemin, voir si quelque chose représente un intérêt pour Céline ou Lili et les prévenir le cas échéant. On observe tout de même des capacités assez extraordinaires pour un simple animal de compagnie. Il est élevé au rang de personnage capable de faire progresser l'aventure.

« Elle me montre... que je donne le bras à La Vigue, Lili, l'autre côté... Bébert?... Bébert nous suivra, il a l'habitude, c'est mieux que de rester dans son sac...y a personne dans cette avenue, s'il voit venir, il me sautera dessus, un bond...il a voyagé!... la preuve, il est venu ici jusqu'à Meudon, il est enterré dans le jardin là... » (Rigodon p.785)

De même ici, l'auteur nous présente une certaine aisance de l'animal en ce qui concerne ses capacités d'adaptation. Bien entendu, cette débrouillardise n'irait pas sans les autres caractères présentés précédemment, elle en résulte de manière plutôt logique. Même s'il faut conserver en mémoire que Bébert reste un simple chat, et donc que toutes les qualités qu'il possède ou que Céline lui attribue dans ses romans, sont loin d'être insignifiantes.

Outre ces deux qualités que l'on a étudiées : l'agilité et la curiosité ainsi que la débrouillardise qui en découle, Bébert présente une fidélité extraordinaire.

4 - Bébert est fidèle :

La fidélité comprend la dévotion dans l'affect mais aussi la constance dans ses relations. La fidélité d'un animal domestique à son maître est une chose habituelle pour un vétérinaire. Il existe toujours un lien particulier qui lie l'animal à son propriétaire, et ce même s'il peut revêtir de nombreuses formes selon les individus. On reconnaît pourtant plus facilement cette qualité à l'espèce canine, le naturel indépendant du chat pousse à contrarier cette fidélité qui ne peut alors que s'exprimer partiellement.

Il est intéressant de voir alors comme l'auteur exagère ce trait de caractère pour le rendre presque parfait et inconditionnel, la fidélité de Bébert paraît alors, à nos yeux, surprenante et relativement rare chez un chat. On trouve d'ailleurs des éléments sur Bébert mettant en valeur son indépendance et son instinct fugueur, naturels chez le chat, qui remettent en cause cette fidélité constante. Pourtant Céline ne semble pas les retenir et présente son chat ainsi :

« Lili sait bien ce que je veux regarder... elle pose notre musette sur le banc... Bébert sort, s'étire... je le connais, il se sauvera pas... il restera là tout près, dans l'herbe... » (Rigodon p.922)

On voit ici, la fidélité de Bébert. Céline a besoin de sa musette pour retrouver ses papiers qu'il y avait préalablement cachés, il doit pour cela en faire sortir Bébert. Mais Céline n'a aucune crainte, il a une parfaite confiance en ce chat. Il ne doute pas de son attachement à son égard. Il connaît son chat, et est conscient de la fidélité infaillible qui le caractérise. De toute manière « *il restera là tout près* »

On trouve une autre allusion à cette fidélité, si fervente qu'elle rassure ses maîtres :

« Bébert nous suivra, je suis tranquille... sa musette sera vide.. mais la briffe ?... pas qu'on ait faim, mais il faut ! deux boules de pain et margarine...les tickets !... Hilda ? ja ! ja ! elle est d'accord... gi !... elle monte nous chercher ce qu'il nous faut... et tout en musette... Bébert nous suivra...nous voilà parés ! » (Rigodon p.786)

On observe, là, cette fidélité sans réserve. Bébert ne quittera pas ses maîtres, sa fidélité ne lui permettrait pas. Quoiqu'il puisse arriver, Céline n'en doute pas le moins du monde : il est tranquille.

On trouve dans Nord une démonstration de cette fidélité, ici envers Lili, sa maîtresse :

«Lili ne parlait pas allemand sauf « Komm mit! » pour que Bébert la suive... il obéissait... il a traversé toute l'Allemagne par deux fois, Constance, Flensbourg, sous de ces rafales de mitrailles, bombes! entre cinq armées au pancrace, finish!... phosphore, trains blindés... pas perdu Lili, d'un pouce! lui qu'obéissait à personne... komm mit! c'est tout... le seul mot allemand qui lui plaisait, le seul que Lili a appris... » (Nord p.409)

On constate que Bébert et Lili ont appris à se comprendre. Ils ont leur langage à eux, réduit à un unique mot en allemand mais suffisant. A travers ce « *komm mit* » s'exprime toute la fidélité de Bébert. Malgré sa désobéissance constante, il obéit à Lili lorsqu'elle l'utilise. Ce

lien si fort entre le chat et sa maîtresse synthétisé en cette simple expression a permis à Bébert de traverser l'Allemagne en pleine guerre, au milieu des troupes, sans jamais se perdre.

On le remarque :

« Je peux dire que je l'ai bien aimée, avec ses folles escapades, je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde... pas plus que Bébert, pourtant le pire hargneux greffe déchireur, un tigre !... mais bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! j'ai vu à travers l'Allemagne... fidélité de fauve... » (D'un château l'autre p.115)

La fidélité de Bébert est évoquée très explicitement par l'auteur. Ici on note tout de même la réciprocité de cet attachement. Céline nous avoue l'amour profond qu'il avait pour ce chat, nous le démontre : « *je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde...* ». Céline se justifie, et ressent le besoin de nous le prouver.

Puis l'auteur souligne la fidélité de Bébert en l'opposant à son caractère hargneux, le comparant même à un tigre. Pourtant cela ne l'empêchait pas d'être « bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! ». Enfin il termine pour nous convaincre, il s'implique et nous livre ses impressions : pendant toute la traversée de l'Allemagne, Bébert est toujours resté fidèle, une « fidélité de fauve... ».

« Je voulais pas lui [Max de Bade] faire remarquer que si les oiseaux pépiaient tant et loin devant nous c'était à cause de Bébert qui ne nous quittait pas, fidèle, greffe!... il nous suivait dans les talons... » (Nord p.315)

Une fois encore, on constate la fidélité de Bébert : « fidèle, greffe ! ». On note que celle-ci s'exprime par une certaine indissociabilité de ce chat avec ses maîtres. Il ne les quitte pas, reste toujours au près d'eux. Il vit sa vie de chat, observe les oiseaux mais ne s'éloigne pas pour autant de ses maîtres.

De cette fidélité sans limite naît une constante association Céline/Lili/Bébert. Bébert fait alors partie intégrante de leur voyage, partage ce que Céline et Lili endurent et traversent.

« Elle me montre... que je donne le bras à La Vigue, Lili, l'autre côté... Bébert ?... Bébert nous suivra, il a l'habitude, c'est mieux que de rester dans son sac...y a personne dans cette avenue, s'il voit venir, il me sautera dessus, un bond...il a voyagé!... la preuve, il est venu ici jusqu'à Meudon, il est enterré dans le jardin là... » (Rigodon p.785)

On retrouve ici aussi cette association. Bébert suit ses maîtres. Qu'importe ce qui pourrait se passer, Bébert se réfugiera au près de Céline si le danger apparaît. Comme l'auteur le souligne : « il a l'habitude », cela implique une constance dans cette fidélité. Quoiqu'il arrive rien ne pourra l'affecter, elle est intouchable, comme sacrée. Céline nous le prouve, en dépit des obstacles à surmonter, Bébert est parvenu jusqu'à Meudon. Il ne les a jamais quittés.

Enfin, on note ici encore les précautions que Bébert est capable de prendre s'il est menacé : sauter dans les bras de Céline. Il sait faire preuve de vigilance quand la situation le demande voire l'exige. De la fidélité de Bébert naît la prudence dont il est capable de faire preuve.

5 - Bébert est prudent :

Pour un vétérinaire, la prudence dont l'espèce féline est capable de faire preuve est irréfutable. Malgré son instinct curieux et explorateur, le chat est toujours naturellement méfiant, et prend toutes les précautions nécessaires (possibilité de fuite, présence dans un endroit apaisant à proximité, déplacement furtif). Il présente face à l'inconnu (ou même face au danger) une attitude consistant à éviter de prendre des risques. Elle est alors retrouvée chez Bébert même si elle nous est présentée de façon plus humaine.

« ah, un autre animal aussi !... je vous oubliais !... l'aigle !... [...] il nous voyait... on le voyait... il s'envolait pas !... il remuait un petit peu, selon nous, en même temps que nous, de loin... il pivotait sur son poteau... lentement... je crois qu'il regardait surtout Bébert... Bébert le savait... lui, le greffe terrible indépendant, le désobéissant fini, s'il nous collait aux talons !... il se voyait déjà agrippé !... » (D'un château l'autre p.128)

On s'aperçoit ici aussi que lorsque Bébert ressent un danger, cette fois-ci l'aigle représente cette menace, il s'en remet une fois de plus à ses maîtres. En dépit de son indépendance, de sa désobéissance, il va trouver refuge au près de ses maîtres.

Il réussit à comprendre que la situation est au-delà de ses capacités, et sait s'en remettre à ses maîtres en qui il a une confiance aveugle.

« J'étais fier... Bébert son extraordinaire, c'était la promenade, la balade, sa façon de nous suivre...mais pas pendant le jour, seulement le soir, et à condition qu'on lui cause... « Ca va, Bébert ? »... « Brrt !... » Ah, il en voulait !... Place Blanche, la Trinité, une fois les Boulevards...mais depuis au moins trois... quatre mois on sortait plus le soir... depuis les attentats... on sortait plus après 6 heures... [Ah déplaisant ! Monsieur ! ces miaulements ! et dur !] Si ça déplaisait à Bébert ! Il miaulait dur !... plein le couloir... il s'en foutait des raisons... Il était vadrouilleur de nuit... mais jamais tout seul solitaire !... avec nous... avec nous seulement... et en paroles tous les dix mètres... vingt mètres... « brrt brrt » ... une fois presque jusque à l'Etoile... Il avait peur que des motos... Si y en avait une dans la rue, même loin, il me jaillissait dessus à pleines griffes, il me sautait comme après un arbre... Des vraies excursions souvent, les Quais, jusque chez Mahé, c'est rare pour un chat les Quais... Ils aiment pas la Seine... » (Féerie pour une autre fois p.19-20)

On note ici la fidélité de Bébert. Effectivement, il ne veut pas se promener seul malgré l'intérêt qu'il porte à ses escapades. Il a besoin d'être accompagné par ses maîtres pour pouvoir profiter des plaisirs qui lui sont offerts. On s'aperçoit alors de l'attachement que Bébert a pour ses maîtres, un attachement sans faille. De plus, on remarque qu'il nécessite d'être en contact permanent avec Céline et Lili. Il ressent le besoin de toujours resté connecté avec ses maîtres. Pour cela, on doit toujours lui parler, mais ce dialogue n'est pas à sens unique. Bébert répond à sa façon évidemment, l'important est établi entre lui et ses maîtres. La communication est nécessaire à ce chat pour bénéficier pleinement de ses sorties.

On observe un attachement réciproque profond, un dévouement de ses maîtres qui daignent lui faire la conversation pour qu'il puisse jouir de sa balade, et une fidélité totale de Bébert. D'ailleurs on constate aussi que Bébert lorsqu'il est dépassé par ce qu'il entoure, ici

ce sont les motos qui l'effraient, se réfugie dans les bras de Céline. Bébert a confiance, il sait que Céline le protégera.

Ainsi, on observe que Céline nous présente Bébert comme un animal sachant prendre les précautions nécessaires à sa survie. Il sait être suffisamment vigilant pour éviter les ennuis auxquels il pourrait être confronté. Bébert est alors comme protégé des dangers qui l'entourent, sa prudence innée lui permet non pas d'y faire face mais de savoir y échapper quand cela devient indispensable. De cette prudence découle la responsabilité que confie implicitement Bébert à Céline, il doit toujours être en mesure de le protéger.

On remarque alors qu'à travers cette prudence résonne une caractéristique importante concernant Bébert : sa fidélité. En effet, celle-ci est constamment explicitée, démontrée et mise en valeur par l'auteur. Il nous l'avoue lui-même en être fier.

Rien ni personne ne pourrait la détourner, la pervertir. Cette fidélité est intouchable. Elle est le ciment qui lie le couple Céline/Lili à Bébert. Elle leur permettra de toujours rester ensemble, de braver les obstacles nombreux qui leur feront face. Elle leur ouvrira le chemin, leur donnera la force de continuer ensemble. Bébert n'étant qu'un chat, il sait qu'il ne peut contrôler ce qui lui arrive. Il délègue alors ces responsabilités à ses maîtres, il leur fait confiance, pourquoi ne devrait-il pas ? Ils ne l'ont jamais trahi.

6 - Bébert est affectueux/reconnaissant :

Le caractère affectueux des chats est naturel dans cette espèce, comme souvent chez les animaux domestiques, ils montrent leur affection régulièrement et font preuve d'une grande tendresse. Il est intéressant de constater que le chat est capable ici de présenter une attitude très câline, il recherche régulièrement chaleur et confort pour se coucher, il aime les caresses et adopte à son tour un comportement affectueux envers ses maîtres qui peut avoir différentes formes, le ronronnement est une réponse à une émotion intense (le plus souvent agréable), il peut frotter sa truffe, ses lèvres, son cou et ses flancs afin de déposer ses phéromones, comme façon de nous identifier mais aussi d'avoir un contact agréable. Il existe concernant ce trait une très grande variabilité individuelle, tous les chats ne montrent pas leur

affection de la même manière et avec la même constance et intensité (certains sauvages ne le font jamais, d'autres au contraire le font très expressivement comme le siamois par exemple qui est un animal très dévoué et qui s'exprime beaucoup par le miaulement). Ainsi, considérant Bébert comme un chat des rues mais aussi comme un chat domestique ayant été adopté par des maîtres affectueux par moment, puis par Lili qui lui montra toujours une tendresse incontestable, on voit que l'affection dont il fait preuve est naturelle et ressort d'un comportement félin habituel.

« Je peux dire que je l'ai bien aimée, avec ses folles escapades, je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde... pas plus que Bébert, pourtant le pire hargneux greffe déchireur, un tigre !... mais bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! j'ai vu à travers l'Allemagne... fidélité de fauve... » (D'un château l'autre p.115)

On trouve ici une marque d'affection, un attachement qui ne s'explique pas totalement par la fidélité qu'il voue à ses maîtres. Il pourrait très bien leur être fidèle sans leur montrer son amour. Pourtant celui-ci par moments sait l'exprimer, et Céline nous avoue que cela était réciproque : lui aussi l'a bien aimée (bien qu'il évoque sa chienne Bessy ici, on observe qu'il reprend les mêmes remarques pour son chat Bébert : « pas plus que Bébert »

« « Tu crois que ça valait la peine ?... et Bébert ?... »

Il l'a mis dans sa musette, en bandoulière... Bébert fait miaou !... on le caresse... » (Rigodon p.734)

Là on trouve encore une fois un signe d'affection, ou plutôt une recherche d'affection de la part de Bébert qui miaule pour obtenir l'attention de ses maîtres, la tendresse de ses maîtres. Ceux-ci la lui offrent tout naturellement.

« Sitôt posée sa serviette, Bébert lui [Montadon] sautait sur les genoux « ronron et ronron » je t'adore! Bébert qu'est pourtant le malgracieux! le griffeur, le bouffeur fait chat!... il comprenait le « charme Montadon »... » (Féerie pour une autre fois p.54)

Bébert n'est pas seulement fidèle et affectueux qu'avec ses maîtres. On note qu'il peut montrer des signes d'affection pour d'autres personnages des romans. Ici Montadon a droit à

un traitement de faveur de la part de ce chat pourtant malgracieux, griffeur. On s'étonne que Céline présente ici son chat de façon si péjorative.

Toutefois, Bébert voit que Montadon est bon, il est tombé sous le « *charme Montadon* » et il se laisse alors aller dans des effluves d'affections. Cela permet de voir que Bébert est aussi un chat affectueux, qui sait exprimer ses « *sentiments* » envers ceux qui le « *méritent* ».

Bébert n'est pas seulement fidèle, il ne se contente pas de suivre à la trace Céline ou Lili, il leur montre son amour parfois. On s'aperçoit que ces démonstrations d'affect ne sont pas réservées à ses maîtres, Bébert peut tout à fait être tendre avec d'autres si et seulement si ceux-ci en sont dignes.

De l'affection peut naître la reconnaissance :

7 - Bébert est reconnaissant :

Bien que le chat domestique sache faire preuve de tendresse et d'affection envers ses maîtres, un vétérinaire pourra difficilement admettre qu'il puisse être reconnaissant. En effet, cela implique des processus psychiques complexes, un chat aurait bien du mal à éprouver de la gratitude. La reconnaissance reste une faculté humaine qu'on ne peut pas attribuer à un animal car il n'a pas conscience de lui-même. On comprend aisément qu'il soit difficile alors d'accorder à un chat une telle faculté.

Pourtant il est indéniable que certains comportements du chat ressemble à ce que l'on appelle de la reconnaissance, en effet, un chat se montre plus affectueux quand on le nourrit (surtout si un rituel est instauré lors de lui donner sa ration). Cependant, il ne faut pas omettre que ce comportement est justement stéréotypé et qu'il a été mise en place progressivement lors de l'instauration d'un rituel.

Ainsi on trouve alors dans les romans de Céline des preuves de reconnaissance de Bébert, qui découlent justement de l'anthropomorphisation de l'animal.

« lui Bébert a faim il sort sa tête de sa musette... la cuisinière lui offre des rillettes... mgnam! mgnam!... il attaque...il fait honneur... » (Rigodon p.902)

On note aussi que Bébert peut-être reconnaissant quand on lui offre quelque chose. Ici la cuisinière tente, en vain ; de nourrir Céline ou Lili qui plongés dans leurs soucis n'ont pas la force de manger. Seul Bébert, au-dessus de toutes ces considérations, l'honore. Lui n'a pas à penser, il n'a qu'à se nourrir, et il le fait avec honneur. Il sait être reconnaissant avec ceux qui le méritent.

8 - Bébert est intègre:

L'intégrité est le caractère incorruptible, la conduite et les actes sont irréprochables. On peut difficilement transposer cette notion à l'animal car l'animal, justement n'ayant pas conscience de soi, ne peut pas se remettre en question, remettre en cause ses actes. Il agit d'instinct et non par réflexion. Alors ce trait de caractère, typiquement humain, ne peut en aucun cas être rattaché à l'espèce féline en général.

Ainsi le retrouver dans la description de Bébert que Céline nous livre est une preuve d'anthropomorphisation qui a tendance à nous faire considérer le chat plus en personnage de roman qu'en simple animal témoin du récit. Il ne feint pas la tendresse, ne joue aucun rôle, il est vrai.

9 - Bébert est averti :

On trouve à de nombreuses reprises dans l'œuvre des allusions à la connaissance innée des choses dont le règne animal fait preuve, que ce soit le chat Bébert ou bien d'autres encore. Il est intéressant de constater que cette connaissance rend Bébert averti, il est avisé et agit alors avec réflexion, en fonction de ce qu'il sait grâce à cette connaissance.

Pourtant d'un point de vue vétérinaire, il est difficile de reconnaître cette « réflexion » à l'animal. On sait que les animaux ressentent et sentent les choses différemment de nous, leurs oreilles ne perçoivent pas les mêmes sons, ils ont un sens développé de l'olfaction, et ne

voient pas les choses telles que nous les voyons. Plus précisément le chat a une perception visuelle atténuée (il est myope et voit flou au-delà de 75 cm, mais il est capable de voir dans une obscurité quasi-totale), il a une perception auditive accrue (il est capable d'entendre des ultrasons supérieurs à 20 000 Hz), et grâce au réflexe de flehmen et à l'organe de Jacobson situé dans la gueule, peut identifier les odeurs et ainsi se repérer. La perception olfactive est très importante dans la vie comportementale du chat, il communique par l'intermédiaire de phéromones avec ses congénères mais serait aussi capable de percevoir les phéromones d'autres espèces.

Ainsi on peut attribuer à ces différences de cognition ce que l'auteur appelle la connaissance innée des choses, simplement par la perception divergente de l'animal, il perçoit des choses que l'humain perçoit pas. Ce caractère est alors rattaché indirectement à l'espèce féline, par son instinct animal elle possède cette connaissance et lui permet aux yeux de Céline d'être averti.

«Lili avait tout vu d'en face, de l'herbe l'autre coté... je lui fais signe : bouge pas ! si ! elle veut !... Bébert dans son sac, vite !.. hop !... il a l'habitude...mais là pardon !... pas le temps de faire ouf...nous rendre compte... nous encerclés, embarqués hop ! » (Rigodon p.792)

Cette fois-ci, on constate que Bébert fait à nouveau preuve de prudence ; il se cache dans son sac pour éviter le danger. Mais la rapidité avec laquelle il s'exécute nous frappe ici. Céline n'a pas besoin de le forcer à rentrer dans le sac, il le fait de lui même. Bébert est un chat averti, il a compris ce qu'il se passait et conscient du danger qui le guette, il retourne dans sa gibecière aussitôt. De plus on observe une constance dans cet acte. Bébert a l'habitude.

« mais pas si étonnant que Bébert en compréhension...en véritable langage « brtt bbrtt » ...en beauté non plus, en moustaches !... J'étais fier... Bébert son extraordinaire, c'était la promenade, la balade, sa façon de nous suivre...mais pas pendant le jour, seulement le soir, et à condition qu'on lui cause... « Ca va, Bébert ? »... « Brrt !... » Ah, il en voulait !... » (Féerie pour une autre fois p.19-20)

On voit dans cette citation que Céline fait tout d'abord référence à « l'étonnante compréhension de Bébert ».

La première chose qu'il veut que le lecteur sache sur Bébert est la compréhension hors du commun dont il est capable de faire preuve. elle suscite d'ailleurs une immense fierté de la part de Céline. Il attribue même à ce chat le qualificatif d' « *extraordinaire* ».

« Et Bébert! je l'oubliais!... Lili le lâche pas, elle!... c'est rare que Bébert se laisse porter... faut qu'il y ait du danger dans l'air!...

Y a quelque chose dans l'air?

Personne me répond... Lili porte Bébert, j'ai dit... Lili elle tremble pas...

Bébert est pas blessé?

Je demande...non!... il a rien... il attend... » (Féerie pour une autre fois II p.472-3)

Céline attribue ici à son chat la capacité de reconnaître et jauger les différents dangers qui peuvent advenir. On ne peut pas qu'attribuer à son instinct animal la compréhension hors du commun dont Bébert fait preuve. Il en est de même pour sa capacité d'adaptation face à ces dangers : quand il les pressent, il se réfugie dans les bras de ses maîtres et y retrouve la sérénité qu'il recherche.

« Bébert dans son sac... non! il ne veut pas...quand il ne veut pas, je connais mon greffe, c'est qu'il regarde... bien!... je regarde aussi... loin c'est... la pente... l'herbe en bordure...quelqu'un!...il a raison... assis dans l'herbe...non!... couché!... nous allons voir... je me doutais... tout de son long...La Vigue sur le dos, yeux fixes... alors? il ne nous reconnaît pas...

« C'est toi ?

-c'est vous ? tiens Bébert !... »

Je coupe court! » (*Rigodon* p.788)

On note une fois de plus que Bébert est capable de ressentir les choses. Une chose attire son attention, la détourne. Alors Céline, conscient du don que possède son animal, prête une attention particulière à ce qui a attiré le regard de Bébert. En effet celui n'avait pas tort,

Le Viguan se trouvait là allongé. Une fois de plus, l'auteur nous offre ici une démonstration parfaite de ce qu'il avance lorsqu'il nous parle de connaissance absolue des choses.

« je crois qu'il[l'aigle] regardait surtout Bébert... Bébert le savait... lui, le greffe terrible indépendant, le désobéissant fini, s'il nous collait aux talons!... il se voyait déjà agrippé!... ce qu'est beau dans le monde animal c'est qu'ils savent sans se dire, tout et tout!... et de très loin! à vitesse-lumière!... nous avec la tête pleine de mots, effrayant le mal qu'on se donne pour s'emberlifiquer en pire! plus rien savoir!... tout barafouiller, rien saisir!... si on se l'agite! la grosse nénette!... dégueule!...peut plus!... plus rien passe!... pas un milli d'onde!...tout nous frise!...file!... » (D'un château l'autre p.128)

On s'aperçoit que Bébert présente des traits qui s'opposeraient naturellement au comportement qu'il adopte : lui pourtant si désobéissant, si terriblement indépendant, ne lâche plus ses maîtres. De cette opposition on retient que Bébert s'adapte, il change son comportement en fonction de la situation à laquelle il est confronté. Là il remarque la présence d'un aigle, et tout de suite, il comprend le danger que cet aigle pourrait représenter : « il se voyait déjà agrippé! ». Alors tout de suite, sans hésitation aucune, il se réfugie une fois de plus auprès de ses maîtres, cette présence rassurante qu'il sait protectrice.

On retrouve ici, suite à l'épisode de l'aigle une remarque de Céline plus générale en ce qui concerne le monde animal, monde qui incontestablement inclut Bébert. Il leur attribue une connaissance innée et totale. Ils n'ont besoin d'aucune parole, d'aucun mot pour y accéder. L'auteur admire cette qualité dans le monde animal. Il la met en valeur par l'utilisation d'une forme exclamative, simplement il trouve ça beau.

« lui, il se fout du jour ou de la nuit!... tout de suite ils peuvent partir, qu'il pense... avec les greffes c'est pas nos paroles qui comptent c'est ce qu'ils sentent, eux... il doit se dire ça va pas durer... je crois pas non plus... » (Nord p.458)

De la même manière, on remarque que Céline rejette la parole par l'intermédiaire de l'animal. Bébert n'accorde aucune importance à ces paroles, il les ne comprend pas et s'en passe tout à fait. Il en a pas besoin, au contraire, lui ressent les choses. Il a cette faculté qui lui permet de tout savoir.

« les animaux pour ça ont l'avantage, ils savent tout de suite ce qu'est possible, pas... nous on hésite, vasouille, titube, l'ivresse nous va... nous vivons presque sept vies de chat, ça se voit, sept fois plus cons qu'eux... » (Rigodon p.738)

Céline reprend ici les qualités qu'il attribue au monde animal : la connaissance absolue des choses. Il la compare à celle que pourraient avoir les hommes, et on s'aperçoit que l'homme ne pourra jamais y accéder, il est trop incertain, indécis. Son indétermination le condamne à ne jamais pouvoir savoir. Pourtant l'homme s'en contente, comme l'auteur le rappelle « l'ivresse » lui correspond. Il le résume parodiquement : « nous vivons presque sept vies de chat, ça se voit, sept fois plus con qu'eux ».

« l'urgence d'abord!... que je ragrafe ce double fond... que Bébert s'y retrouve... il comprend tout de suite, il saute, s'installe, et ronron...c'est pas un greffe n'importe quoi, il comprend nos conditions, je suis sûr qu'il en sait plus qu'il dit et même sur ce qui va se passer...le silence animal, c'est quelqu'un ... » (Rigodon p.922)

On se rend compte dans cette citation que l'auteur idéalise cette connaissance innée qu'il attribue à Bébert (au monde animal en général). Bébert qui n'est qu'un simple chat, ne l'oublions pas, comprend tout à fait tout ce qui arrive à Céline et Lili. Pourtant leur situation est loin d'être des plus simples. Cependant rien ne peut entraver cette connaissance des choses. L'auteur va même plus loin en attribuant à son chat un pouvoir presque surnaturel. Bébert est capable de prévoir les choses. Céline l'ironise même en nous annotant que son chat en sait plus qu'il en dit, comme si son chat était capable de communiquer avec lui tout du moins suffisamment pour l'informer de la situation à venir.

Enfin, on s'aperçoit ici que Bébert est considéré comme un personnage à part entière : il est doué de compréhension. Céline lui confie même un esprit critique permettant de remettre en cause ses actions vis-à-vis d'actes futurs, cet esprit basé sur la connaissance infaillible dont il est capable de faire preuve quant aux choses qui peuvent se produire.

10 - Bébert est clairvoyant :

La clairvoyance est à rapprocher du trait précédent et découle de la connaissance innée des choses. Mais elle implique de faire preuve de perspicacité et d'une certaine lucidité, alors il est nécessaire d'être doué d'une intelligence pénétrante et subtile afin de saisir ce qui échappe à la plupart et de pouvoir établir des prévisions.

Le chat grâce à ses capacités cognitives a cette perception particulière de son environnement et agit en fonction. Mais il est difficile d'accorder de la clairvoyance à un animal car on ne peut pas lui reconnaître cette intelligence pénétrante et subtile. Alors par sa physiologie comportementale, l'animal fait preuve de ce que Céline prend comme de la clairvoyance. Ainsi, ce trait n'est pas familier à Bébert et pourrait être rattaché à l'animal en soi par extension.

Bébert n'est pas préoccupé par le futur, les conséquences des actes, il vit dans le présent, où il est ancré, et le futur ou l'hypothétique futur que Céline redoute tant n'a aucun effet sur la vie de l'animal. Bébert ne pense pas, il vit, le futur n'affecte aucunement ses actes présents.

11 - Bébert est résigné:

La résignation ne peut en aucun cas être rattaché au comportement félin habituel, elle est typiquement humaine car elle implique de faire preuve d'empathie, d'avoir la notion de doute et de remise en question. Alors que le chat domestique lui est incapable d'une telle démarche intellectuelle. Retrouver dans Bébert ce trait, qui est indépendant du caractère félin, est démonstratif de l'anthropomorphisation de l'animal par l'auteur, ce qui a tendance à nous conforter dans l'idée que Bébert est un personnage à part entière.

« que Bébert qui pensait à rien, c'était à nous d'être astucieux... animal pour animal il était plus heureux que nous... je dis plus rien, je remue pas... je voudrais bien que Lili dorme un peu... » (Nord p.430)

Céline nous montre ici les limites de Bébert : il ne pense à rien. Mais il n'est pourtant pas relégué au second plan pour autant, au contraire. Céline l'envie, il avoue qu'il est plus heureux qu'eux.

Céline nous présente alors Bébert comme résigné, conscient de son sort, des choses qui le dépassent, conscient qu'il ne peut lutter contre tout cela, mais aussi conscient que ce n'est pas à lui de tout résoudre. Au contraire, il sait qu'il pourra compter sur ses maîtres quoiqu'il arrive.

«Bébert qu'est pourtant pas un chat aimable s'occupait plus d'eux [les rats]... » (Nord p.563)

Ici aussi, on voit que Bébert démissionne de son rôle ordinaire de chat : il ne chasse même plus les rats. Il est totalement résigné.

« Ivan, as-tu un peu de viande ?... pas pour nous !... pour notre chat, là ? [...] Cet Ivan est providentiel, je trouve... il a droit encore à cent marks... je veux me ruiner pour Ivan !

[...]

Ivan revient, il remonte avec le petit bout de viande... je m'y connais... cette viande ne sent pas... mais elle est pâle... je veux pas vous faire un effet, mais enfin les choses... l'endroit... « on ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a déjà dans l'esprit »... Bébert renifle un peu ce bout de viande pâle... il mord dedans, il la refuse pas... pas de commentaires... une bonne chose, il a à manger!... » (Nord p.345)

Cette fois on s'aperçoit que Bébert ne fait pas le difficile en ces temps de disette. Ivan apporte la seule viande qu'il peut trouver à cet endroit.. Mais il va sans dire que la qualité de la viande est médiocre. Céline nous la décrit bien, il se retient même de toutes remarques superflues. Il nous avoue : « je veux pas vous faire un effet ». Ainsi on note que Bébert, résigné, accepte son sort. Il sait se satisfaire de ce qui lui est offert : « il refuse pas » et Céline nous fait comprendre que c'est « une bonne chose ». Dans un sens il est fier de la résignation dont Bébert est capable de faire preuve quand cela est nécessaire.

« nous sommes pas à réclamer, les autres qui se plaignent... nous trois et le chat ne réclamons rien... peut-être plus qu'eux l'habitude d'être malmenés, projetés, hue à dia... » (Rigodon p.763)

Cette citation est importante. Céline y présente les autres passagers du train, où les conditions sont déplorables, se plaignants, réclamants. Il les rabaisse au plan d'animaux dépendants de tout ce qui les entourent, animaux incapables de se débrouiller par eux-mêmes, toujours à se reposer sur les autres pour réussir. A l'opposé, on note que Céline, Lili et Bébert sont mis sur un plan d'égalité, eux ne réclament rien. Ils sont résignés, conscient que leurs plaintes n'amélioreraient pas leur sort. Ils préfèrent rester silencieux que de pervertir ces instants par des mots. Céline nous livre une explication, une raison : eux ont « *l'habitude* » peut-être, ils ont déjà connu ça. Le fait d'avoir déjà souffert, d'avoir payé de leur peau pour survivre, les rend plus vertueux à ses yeux, et ils méritent d'autant plus le respect du lecteur. Cette résignation dont ils font preuve est ici présentée comme une démonstration de vertu, et on s'aperçoit que Bébert est tout autant capable d'en faire preuve que Céline ou Lili.

« l'urgence d'abord !... que je ragrafe ce double fond... que Bébert s'y retrouve... il comprend tout de suite, il saute, s'installe, et ronron...c'est pas un greffe n'importe quoi, il comprend nos conditions, je suis sûr qu'il en sait plus qu'il dit et même sur ce qui va se passer...le silence animal, c'est quelqu'un ... » (Rigodon p.922)

Ici Bébert est résigné, il abandonne sa liberté pour retrouver sa prison : la gibecière. Il y va sans protestation. Il est conscient de ce qu'il attend, il sait d'après Céline. Il comprend que l'urgence de la situation lui demande de retourner le plus rapidement dans sa gibecière. Comme Céline nous l'avoue, son chat « comprend ses conditions », c'est-à-dire abdiquer, renoncer à sa liberté quand cela est nécessaire pour le bien commun.

Ici on trouve une qualité rare pour un animal. Bébert est mis au premier plan, parfois même supérieur aux Hommes qui l'accompagnent. En effet, Bébert est capable de faire preuve d'une résignation plutôt originale pour un animal, de renoncer à ce qui lui est cher (ses promenades, sa liberté, ...) pour le bien de tous.

12 - Bébert est propre :

Le comportement de toilettage est, avec le sommeil, une des plus grandes activités du chat. Présent dès le 15ème jour de la vie, il s'effectue chez le chat avec la langue mais également avec les pattes. Outre la fonction de nettoyage à proprement parlé, le comportement de toilettage a une fonction apaisante essentielle.

Il est alors naturel de retrouver ce comportement typiquement félin chez Bébert, et ce n'est pas la fascination que Céline porte à cette activité de son chat qui changerait la vision que l'on a. Il est juste intéressant de le relever, d'une part car ce trait contribue à inscrire Bébert dans le monde félin et d'autre part car cette propreté du chat captive Céline.

« Bébert toilette avant tout !... il nous laisse le rat !... il commence par le bout de sa queue... lèche !... lèche !... et puis une patte !... et puis l'autre...

Abrutis Volksturm qui ont alerté toute la flach!... je veux, Lili est aussi bien responsable avec sa « torch » grand allumée! Bébert maintenant qui les bluffe avec sa toilette si soigneuse... sur le nez sur l'oreille... sous les badigeons du ciel, phares et flach, rabaissé sur lui, sur son rat...

« Il va la passer sur l'oreille! »

Un qui annonce..

« S'il se la passe, il va pleuvoir!... »

Voilà la question!... ce qu'est important! tous les Volksturm sont d'avis... en fait, il se la passe!... et la repasse!... et même il se la retourne! une fois!... deux!... plus de doute! ça y est! » (Nord p.377)

On constate ici la propreté de Bébert. Bien entendu tous les chats le sont ou presque. Mais l'auteur nous le développe ici à l'extrême. Bébert est très consciencieux, il délaisse toute activité pour ne se concentrer que sur sa toilette.

Toute l'armée allemande ne fait plus attention qu'à la toilette de Bébert. Elle suscite l'admiration de tous. On s'aperçoit aussi que Bébert est totalement absorbé dans cet acte, rien ne pourrait l'en détourner. Il continue malgré l'effervescence qui se crée autour de lui.

L'auteur parodie même cet acte en lui accordant une dimension prévisionnelle, si Bébert se passe sa patte sur l'oreille, il pleuvra. Maintenant l'attention de tous se focalise sur ce chat.

« d'abord y a personne sauf nous... nous nous ne comptons pas... dans cette avenue jusqu'au beffroi, rien ... pas un chat... ah, si !... Bébert !... Lili l'as sorti de son sac...il a déjà fait sa toilette... ses oreilles, ses pattes une à une, soigneusement... Bébert est pas le greffe souillon, puisqu'il a un moment dehors, à l'air, au jour, il profite... c'est pas l'Hilda, casquette framboise, sa gueule ses cris, qui va le déranger !.. Bébert sa toilette finie, replie ses pattes, se remet sa queue bien en place, en boucle, et regarde loin, au loin... il ne nous regarde pas... digne, je dirais... la chef de gare, elle, est pas digne... elle s'en fout... » (Nord p.783)

Encore une fois, on observe ici la fascination de Céline pour la toilette de son chat. Céline lui-même accorde beaucoup d'importance à la propreté ce qui est relativement normal pour un médecin. Mais Céline est un médecin qui a fait de la prophylaxie sa spécialité. On l'avait ressenti dès sa thèse de médecine consacrée à Semmelweis (médecin qui consacra son travail à promouvoir l'hygiène dans la pratique de la médecine).

Comme précédemment, on s'aperçoit que Bébert est totalement absorbé dans sa toilette, il est très consciencieux et la fait avec beaucoup de minutie, ce qui fascine à l'évidence l'auteur : voir la propension avec laquelle son animal se lance dans cet acte. Il souligne la nécessité qu'a son chat de pratiquer sa toilette. Dès qu'il en a la possibilité, il en profite pour se plonger totalement dans la réalisation et l'accomplissement complet de cet acte.

Bien que naturel chez les chats, Céline nous présente ce caractère de manière extraordinaire. Il a une fascination pour Bébert dans la mesure où lui sera toujours propre et prendra toujours le temps – s'il en a la possibilité – de le rester.

13 - Bébert est gourmand :

La gourmandise est une particularité assez courante chez le chat domestique qui arrive souvent lors de la stérilisation de l'animal par perte de la sensation de satiété. Ainsi comme Bébert fut castré à son adoption par Céline, il n'est pas étonnant de retrouver cette particularité le concernant.

Par contre l'inconstance de ce comportement chez Bébert est notable, car souvent un animal n'est pas gourmand mais plutôt polyphage et donc présente ce trait de façon permanente (ou presque). Il est alors difficile de concevoir Bébert comme gourmand, même si cela n'aurait rien d'étonnant.

Bébert, comme peuvent l'être parfois les chats, est un animal plutôt gourmand. On l'aurait deviné ne serait-ce que par la description et les photos qu'on avait de lui : un animal bien en chair qui devait manger plus qu'il n'en avait besoin. Donc assez logiquement on retrouve quelques allusions à sa gourmandise dans l'œuvre de Céline.

« Un petit bruit !... Bébert qui grignote... il doit finir les ablettes de la petite bossue... elles étaient dans le gros bocal... il a dû tout renverser... » (Nord p.458)

De la même manière, on constate ici que Bébert fait preuve d'une gourmandise exagérée, au point d'en renverser tout le bocal, pourtant gros, contenant les ablettes.

« Bébert dans son sac... lui avait mangé, assez goulûment.... » (Nord p.901)

On retrouve là encore une fois une allusion à la gourmandise de Bébert.

« lui Bébert a faim il sort sa tête de sa musette... la cuisinière lui offre des rillettes... mgnam! mgnam!... il attaque...il fait honneur... » (Rigodon p.902)

Finalement, Bébert fait encore preuve de gourmandise. Cette fois, il le fait bien, il profite de l'occasion pour se mettre en valeur. La cuisinière offrant des plats aux trois personnages : Céline, Lili et Bébert, mais tourmentés par leurs soucis actuels, ses deux

maîtres n'ont pas la force et le courage de manger. Seul Bébert a l'occasion de satisfaire les attentes de la cuisinière : nourrir ses convives. Heureusement que Bébert est là, lui au moins fait honneur.

On le voit dans *D'un château l'autre* :

« Le Landrat c'est aussi pour Bébert! les os de volaille pour Bébert...je mendigote à fond chez le Landrat, je suis bien avec la cuisine... je montre Bébert à la cuisinière, elle est ravie... elle l'adore, je le sors de son sac... il fait la loi, à la cuisine... on s'en va plein d'os!... et pas que des os!... de la viande après!... on profite un peu avec Lili... » (D'un château l'autre p.186)

De toute évidence, Bébert est gourmand. Mais l'auteur va même plus loin en nous présentant son chat comme autoritaire, dominant les hommes qui le nourrissent : il s'impose. Céline nous avoue même qu'il profite de cet autorité despotique, prenant ses origines dans la gourmandise de Bébert, pour s'imposer lui-même.

14 - Bébert est capricieux :

Le caractère imprévisible et changeant d'un animal, en particulier les félins, peut les faire paraître comme capricieux. En effet, il arrive souvent que le chat perçoive des choses que l'on ne perçoit aucunement et qui ont un impact sur son comportement. On a un changement brusque de l'humeur et des actions de l'animal. Pourtant même s'il est concevable d'accorder ce trait à un animal, il est difficile de réellement l'attribuer au monde félin. On a plutôt cette conception de l'animal sans pour autant qu'elle soit une réalité à part entière. Il nous paraît capricieux car on ne le comprend pas et on n'anticipe pas ses réactions.

Il est alors relativement compréhensible d'observer que Céline confère cette particularité à son chat, elle peut se rattacher au comportement normal d'un félin.

« mais depuis au moins trois...quatre mois on sortait plus le soir... depuis les attentats... on sortait plus après 6 heures...[Ah déplaisant! Monsieur! ces miaulements! et

dur!] Si ça déplaisait à Bébert! Il miaulait dur!... plein le couloir...il s'en foutait des raisons...Il était vadrouilleur de nuit... » (Féerie pour une autre fois p.20)

Les conditions actuelles (les menaces à l'encontre de Céline à cette époque, menaces qui ont entraîné sa fuite du pays) ne permettent plus à Bébert de jouir de la liberté à laquelle il était accoutumé. Il est condamné à un enfermement forcé. On constate que cela lui déplaît fortement, il râle, et réclame à sortir. Lui n'a que faire des problèmes que Céline rencontre, il désire assouvir ses besoins. Il est capricieux, et il le montre : « il miaulait dur ». Ainsi, l'auteur nous fait un portrait plutôt atypique de son chat, il nous le présente comme un animal gâté qui réclame quand on ne lui offre pas ce dont il a envie. Il nous en livre ici une figure proche de celle d'une figure d'autorité : il donne des ordres à Céline.

« Bébert dans son sac... non! il ne veut pas...quand il ne veut pas, je connais mon greffe, c'est qu'il regarde... bien! » (Rigodon p.788)

On retrouve ce trait de caractère, qui, évoqué si souvent, mérite d'être pris en compte, et fait partie intégrante du personnage de Bébert. Il est capricieux, Céline le sait bien, il ne pourra pas lutter contre. Bébert fait preuve d'une certaine indépendance autoritaire lui permettant de faire ses caprices et obligeant son maître à s'y plier.

« que des morceaux de mie... ça doit être aussi de l'aviateur anglais... Lili offre dans le creux de sa main... Bébert accepte... [faut qu'il ait faim !...] maintenant je crois qu'on est parés on peut prendre le rail... » (Rigodon p.814-5)

Mais on s'aperçoit que malgré ces nombreux caprices, Bébert sait parfois être résigné (comme nous l'avons vu précédemment) et accepter la vieille mie de pain de l'aviateur. Pourtant l'auteur nous précisait dans une version antérieure du texte, qu'il faut qu'il ait faim pour ne pas tomber dans le caprice qui le caractérise parfois. Cette annotation fut toutefois retirée dans le texte original, mais il est intéressant de voir que Céline le pensait.

« Bien! ça s'explique... nous en avant! pas de temps à perdre... traverse... par traverse... voyageurs de plus en plus simples, touristes de plus en plus modestes... on finirait

à quatre pattes.. Bébert lui voulait être porté... il voulait aussi autre chose que de la vieille mie de pain, même anglaise d'avions...

« Bébert tu verras à Hanovre! » » (Rigodon p.815)

On retrouve peu après dans le texte une nouvelle allusion à cette vieille mie de pain. Cette fois Bébert est capricieux, il impose sa volonté : il souhaite être porté. L'auteur ajoute qu'il aimerait autre chose que cette mie de pain qui n'a rien de très appétissant. Il extrapole le caprice de son chat, le connaissant suffisamment pour savoir que la mie de pain ne le satisfait pas.

« - Tu veux que je remonte?

Elle m'offre !... Oh là là non! par exemple!... il se trouve bien là-haut, qu'il reste! Bébert gâté de greffe! s'il s'en fout de nous là » (Féerie pour une autre fois II p.330)

Dans cette citation, l'auteur nous offre un Bébert totalement capricieux, voire despotique par ses caprices. Il est au-dessus des considérations de ses maîtres. Il ne leur accorde aucune importance. Céline reporte ce caprice au fait qu'il a été trop gâté. Or nous le savons, il a mené une vie difficile avant d'être adopté par Arlette qui ensuite l'a sans doute un peu gâté pour compenser les sévices que la vie lui avait réservés.

Ainsi Céline nous offre un portrait de Bébert inhabituel. Il nous le présente encore comme capricieux et odieux.

« C'est ridicule! Pensez les cyclones qui passent! Ah! Minet! Minet! Le Bacchanal... il s'en cogne Minet! Liberté qu'il veut! et nous emmerder!... il entend peutêtre... Minet? Minet?... on sera sous les catacombes, au dernier soupir... « Minet! Minet!... » il répondra pas... au cœur des abîmes... » (Féerie pour une autre fois II p.240)

De la même façon, l'auteur ici nous fait du chat un portrait similaire. Il nous le présente comme imbu, dédaigneux des choses qui peuvent arriver à ses maîtres. Ils pourraient être au bord de la mort, à l'agonie, Bébert ne leur accorderait pas la moindre attention. Seule sa liberté, seul son besoin de découverte le motivent. L'auteur le tourne à l'extrême, au point même d'en n'être plus crédible, il attribue à son chat une volonté propre : volonté naissant du

désir d' « *emmerder* » ses maîtres. Alors on note que ce portrait assez particulier de Bébert doit être pris avec une certaine mesure. A l'évidence, Bébert est capricieux mais il est difficile de l'imaginer volontairement cruel, cela représentant une dimension trop humaine.

15 - Bébert est autoritaire voire despotique :

On ne peut pas rattacher l'autoritarisme à un comportement normal félin, un chat ne cherche pas constamment à imposer son autorité et supporte assez bien la contradiction. Ce qui n'est pas forcément valable concernant l'espère canine, où les relations sociales sont régies par une structure de dominance et où le mâle dominant doit et fait preuve d'autorité pour s'imposer.

Chez le chat, il n'existe pas de telles relations intra-espèces et inter-espèces, les règles sociales sont territoriales et s'expriment par un marquage de son territoire (griffures, urines, dépôt de phéromones). Un chat défendra alors son territoire et non sa position de dominant, donc il ne fait pas réellement preuve d'autorité.

Ce trait est indépendant du comportement félin, et le retrouver dans Bébert renforce l'anthropomorphisation de l'animal. Il dérive de sa gourmandise, sa propreté et de ses caprices.

« Bébert sa toilette finie, replie ses pattes, se remet sa queue bien en place, en boucle, et regarde loin, au loin... il ne nous regarde pas... digne, je dirais... la chef de gare, elle, est pas digne... elle s'en fout... » (Nord p.783)

On relève ici que Bébert fait preuve d'une autorité insolente. Une fois sa toilette terminée, il observe au loin, il règne sur la gare par sa prestance. Il prend le rôle que devrait avoir la chef de gare, elle, le souligne l'auteur, n'est pas digne contrairement à Bébert. L'auteur lui substitue son chat comme figure d'autorité.

« Le Landrat c'est aussi pour Bébert! les os de volaille pour Bébert...je mendigote à fond chez le Landrat, je suis bien avec la cuisine... je montre Bébert à la cuisinière, elle est

ravie... elle l'adore, je le sors de son sac... il fait la loi, à la cuisine... on s'en va plein d'os!... et pas que des os!... de la viande après!... on profite un peu avec Lili... » (D'un château l'autre p.186)

On retrouve l'allusion à la gourmandise de Bébert, allusion qui permet à l'auteur d'introduire une qualité nouvelle (si tant est que l'on la qualifie de qualité) l'autorité de Bébert. En effet, Bébert domine la situation, il fait la loi.

« Bien! ça s'explique... nous en avant! pas de temps à perdre... traverse... par traverse... voyageurs de plus en plus simples, touristes de plus en plus modestes... on finirait à quatre pattes.. Bébert lui voulait être porté... il voulait aussi autre chose que de la vieille mie de pain, même anglaise d'avions...

« Bébert tu verras à Hanovre! » » (Rigodon p.815)

Dans ce passage Bébert se moque bien des difficultés que traversent Céline et Arlette, il ne s'intéresse qu'à lui même. Comme l'auteur nous l'indique, il pourrait finir à quatre pattes, Bébert ne s'en soucierait pas le moins du monde. La seule chose qui le caractérise ici est qu'il voudrait être porté. Sa gourmandise le trahit, il aimerait manger quelque chose de plus agréable que de la vieille mie de pain. Ainsi à travers ses caprices, on note chez Bébert un soupçon d'autoritarisme. Il aimerait imposer ses propres conditions à ses maîtres. Céline le comprend dans un sens. Il souhaiterait lui offrir ce qu'il désire pour cela il le rassure, il lui promet un avenir plus serein.

« je fais à Lili « montre-leur Bébert! » elle le sort de sa musette.. ah, voici qui les intéresse... ils rient, leur façon, des plis plein le nez et encore plus de bave.. ils veulent le toucher Bébert!... faut pas!...non! mais Bébert veut jouer avec eux... il en miaule ... et le mômes pleurent... finissons-en! très beau en finir! » (Rigodon p.849)

Cet épisode est démonstratif du despotisme de Bébert. Bébert décide si on le touche ou non : lui qui d'habitude refuse le contact, ici l'autorise. Il aimerait jouer avec eux, il leur parle. Il impose sa volonté. Mais cette fois, elle ne sera pas réalisée, alors Céline coupe court à cette scénette.

« il salue Lili, il ôte sa casquette, il s'incline... moi il me tend la main... je le fais entrer dans la chambre, je le fais asseoir sur une chaise... Bébert a l'autre... on n'a que deux chaises... c'est le grand jeu de Bébert, sauter d'une chaise à l'autre!... Bébert regarde mal l'occupant...culot qu'il a, qu'il trouve! moi je les regarde, l'Oberarzt Traub et Bébert...qui c'est qui va parler le premier?... puisque c'est moi qui reçois, j'attaque... je le prie de m'excuser... de le recevoir si sommairement!... notre installation!... etc... etc... » (D'un château l'autre p.257)

On constate ici que Bébert, très joueur comme souvent, saute d'une chaise à l'autre. Puis rapidement, il s'installe sur l'une des deux chaises disponibles, l'autre étant réservée à l'invité Oberarzt Traub. Déjà, on note que Bébert s'impose dans cette situation, il revendique une chaise qui pourrait être pour son maître. Mais cela ne s'arrête pas là, Bébert se permet d'observer le nouvel arrivant, et même de manière plutôt négative – chose qui choque assez nettement l'auteur. Il nous avoue même que son chat fait preuve de culot, chose que Céline ne pourrait pas faire.

On s'aperçoit que Bébert est très autoritaire, il assujettit par un simple regard le nouvel occupant. Bébert gouverne, à la place de son maître qui gêné par cette situation s'excuse rapidement.

Finalement, on s'aperçoit avec assez d'étonnement que ce chat qui présentait pour le moment des traits plutôt flatteurs est montré ici comme une figure d'autorité. Il devient un despote. Il fait les choix et domine les situations.

16 - Bébert est libre/indépendant :

On trouve une particularité plutôt originale dans l'espèce féline pour un animal domestique au niveau comportemental : son indépendance. En effet contrairement au chien, le chat reste relativement indépendant par rapport à ses maîtres, et d'évidence on retrouve cela chez Bébert. Le comportement félin est tel que le chat malgré son attachement fort à ses maîtres conserve cette relative indépendance, on trouve une grande variabilité individuelle concernant ce trait : les chats sauvages ou vivants à l'extérieur sont très voire totalement indépendant alors qu'on trouve des chats ou même certaines races de chat dont l'indépendance

est réduite à son maximum comme chez le siamois par exemple. Bébert lui est un simple chat de gouttière, de race européenne, élevé en partie par des maîtres attentionnés et parfois laissé seul pour se débrouiller. On conçoit alors que ce chat en particulier possède une indépendance somme toute important.

« C'est ridicule! Pensez les cyclones qui passent! Ah! Minet! Le Bacchanal... il s'en cogne Minet! Liberté qu'il veut! et nous emmerder!... il entend peutêtre... Minet? Minet?... on sera sous les catacombes, au dernier soupir... « Minet! Minet!... » il répondra pas... au cœur des abîmes... » (Féerie pour une autre fois II p.240)

On retrouve dans ce caprice de Bébert une certaine indépendance. Il recherche la liberté et l'obtient.

Cette indépendance est un trait que Céline évoque assez régulièrement en nous parlant de son chat. Il nous l'avoue dans *Féerie pour une autre fois II* :

« et le voyou chat encore en fugue » (Féerie pour une autre fois II p.248)

Cette liberté recherchée par la fugue en fait un voyou. Il doit passer par la désobéissance pour atteindre son indépendance, et obtient par la même occasion le qualificatif de « *voyou* ».

Mais un peu plus tard l'auteur le désigne de manière plus sympathique :

« et question Bébert à propos ? il aurait pas été soufflé aspiré avec ? bel et bien ? le promeneur des toits » (Féerie pour une autre fois II p.305-6)

De voyou, toujours en fugue, assouvissant son besoin d'indépendance, il devient « le promeneur des toits ».

« Au moment juste Bébert bondit! Lili l'avait dans les bras... il se sauve!... il me saute par-dessus!...

Bébert! Bébert!

Il est loin... il est au fond... il joue... la nature du chat est ainsi...il s'ennuyait, il se sauve pour jouer... » (Féerie pour une autre fois II p.437)

Plus tard dans cette œuvre, Céline nous offre son explication au besoin d'indépendance de son chat. Il la qualifie de naturelle, son instinct le pousse à fuguer, à retrouver sa liberté. Dès qu'il s'ennuie, celui-ci se sauve pour jouir de sa liberté et en profiter pour jouer.

Pourtant Céline nous fait part de ses craintes vis-à-vis de cette indépendance caractéristique au chat contre laquelle il ne peut s'opposer :

«Bébert part à la découverte... la façon des chats, dès qu'ils sont quelque part, il faut, même en très grand danger, qu'ils reconnaissent les lieux et les environs... leur espace vital... pour ça qu'il est si délicat de les emmener à la campagne... leur instinct, ils fuguent, et vont finir à la marmite...» (Nord p.343)

On constate que cette liberté que Bébert s'octroie n'est pas sans risque. Bien au contraire, ne pouvant être refreinée, elle doit être non pas contrôlée mais supervisée par ses maîtres. L'auteur nous présente l'indépendance de Bébert comme nécessaire à son accomplissement de chat. Cette autonomie est innée chez cet animal.

On retrouve dans le début de Nord une allusion quant à cette liberté nécessaire de l'animal :

«Bébert l'intéresse... où peut-il être ? damné greffe! mais là tout de suite! derrière un arbre!... il s'en faisait pas... Lili le tenait à la laisse, un bond, il était parti...un autre bond à travers les ronces... il nous regarde... il avait quelque chose... un rat!... le rat était encore chaud... il l'avait eu à la nuque... Harras regarde, retourne le rat... » (Nord p.376-7)

Lors d'une promenade avec sa maîtresse, sortie sans autorisation dans une ville sous couvre-feu et surveillance militaire démesurée, Bébert s'échappe. Il retrouve sa liberté, et profite des plaisirs de la promenade seul, ce qui peut nous paraître étonnant dans la mesure où Bébert nous avait été précédemment présenté comme extrêmement fidèle pendant les

promenades. Toutefois, ici il a profité de l'occasion, sans doute trop belle, pour fuguer et aller vaquer à ses occupations : cette fois aller jouer à chasser les rats.

Ainsi Bébert est un animal libre, comme nous l'indique Céline dans Rigodon :

« Bébert suit lui, libre... il nous regarde... ça va! on vient!... » (Rigodon p.873)

On retrouve un autre épisode plus démonstratif du besoin de liberté de Bébert. Celui-ci qui confiné pendant huit jours avait dû se priver de son indépendance si chère à ses yeux, profite de la moindre occasion pour s'échapper :

« « Bébert !... Bébert. !... » il s'est sauvé !... et tous les attroupés autour rampant sous le train l'appellent aussi « Bébert !... Bébert. !... » ils s'amusent... le foutu greffe avait profité de l'occasion, ça faisait bien huit jours qu'il avait pas pris d'exercice, on avait pas pu le sortir depuis avant le canal... » (Rigodon p.897)

Finalement Bébert nous est aussi présenté comme un chat libre, qui aime son indépendance et la retrouvera dès qu'il en a l'occasion. L'auteur nous la présente comme naturelle chez les chats, cela fait partie de leur instinct.

17 - Bébert est contradictoire :

Nous avons vu que Bébert présentait de nombreux traits de caractères, très polymorphes mais toujours entier, pourtant on se rend compte que certains sont contradictoires. Effectivement, la fidélité totale de Bébert s'oppose naturellement à son indépendance, sa liberté, comme Céline aime à nous le rappeler dans *D'un château l'autre* :

« lui, le greffe terrible indépendant, le désobéissant fini, s'il nous collait aux talons !... il se voyait déjà agrippé » (D'un château l'autre p.128)

On remarque ici l'opposition directe : l'indépendance terrible de cet animal qui néanmoins ne quitte pas ses maîtres. L'auteur résume ici en quelques mots ce que l'on ressent à travers l'étude approfondie de Bébert : la contradiction permanente le concernant.

On retrouve cela aussi dans Féerie pour une autre fois II:

« - Et Bébert?

Où il est ce Miragrobis?...ah le Bébert! plus sournois roublard que Jules!... et perfide!... où est-il monté? monté où?...aux mansardes? on pas rescalader tout!.. miracle qu'on est déjà là, au « second »...enfin presque...

Lili l'appelle.

Bébert! Bébert!

C'est ridicule! Pensez les cyclones qui passent! Ah! Minet! Minet! Le Bacchanal... il s'en cogne Minet! Liberté qu'il veut! et nous emmerder!... il entend peut-être... Minet ?Minet?... on sera sous les catacombes, au dernier soupir... « Minet! Minet!... » il répondra pas... au cœur des abîmes... » (Féerie pour une autre fois II p.240)

Dans ce passage, le chat est présenté comme sournois, pire même, plus sournois et roublard que Jules, qui dans ce roman est celui sur qui sont concentrées les attaques de Céline, il est le responsable du bombardement pour l'auteur. On reconnaît volontiers que Céline exagère, un seul homme ne pourrait être responsable de tout, mais l'image est forte. Comparer son propre chat à ce personnage est démonstratif de la roublardise de Bébert. Il est parfois capable de se montrer hypocrite à l'extrême. Malgré sa fidélité envers ses maîtres, son indépendance naturelle, son instinct félin le rend de temps à autre perfide.

Céline insiste même sur cette ingratitude dont Bébert peut faire preuve : pour l'auteur il veut l' « *emmerder* ». Comme si cet instinct inné d'indépendance se transformait en une volonté maladive du chat à nuire à ses maîtres qui pourtant ont tout fait pour lui. Ainsi même dans les pires situations, même si le pire arrivait à Céline ou Lili, Bébert resterait silencieux à l'appel de ses maîtres. Dans leur misère, leur infortune, il n'y prêterait pas plus d'attention, seul importe sa liberté.

On retrouve cette caractéristique:

« Elle vient pas! elle veut pas! Zut! je taille tout seul! qu'elle le retrouve son Bébert! la crotte! surtout qu'il s'en fout un peu le greffe! et comme! qu'il est dans un trou.. ou là-haut sous une solive... qu'il se mouronne pas lui, pour nous!... c'est de la grandeur d'âmes d'imbéciles ineptes, oui! voilà! » (Féerie pour une autre fois II p.301)

Cette fois Lili est écartée par le chat, de sorte que son indépendance le rende ingrat. Une fois de plus Céline renforce grossièrement ce trait pour nous en dévoiler une image péjorative : il compare cela à la « grandeur d'âmes » -ce qui pourrait toutefois être positif – « d'imbéciles ineptes » mais qui suivit d'un tel qualificatif renforce l'absurdité de Bébert.

On retrouve de la même manière dans l'œuvre :

« Piram... Piram, voilà un brave!... il revient avec nous, Mme Toiselle, Lili, moi... entre nous... il roule, valdingue, avec nous!... pas le Bébert qu'est fidèle comme çà! ah non! en excursion, le Bébert, partout!... fugueur! retors!... Bébert, depuis le bombardement, c'est simple, il nous fuit! plus aucune confiance en ses maîtres! partout il est! en haut, aux toits, aux chambres de bonnes...et puis à la cave... et il refile!.. on l'entend miauler!...ailleurs! l'insaisissable!...nous on est esclaves du Bébert!... on peut le dire!... tandis que regardez Piram... la fidélité tendre même!... et pourtant rabroué comme! la Toinon planquée, faufilée, là sous les corps, il peut toujours tenter Piram! au museau oui!... renifler... gémir!... il tremble avec nous... il tremble de chagrin... » (Féerie pour une autre fois II p.265)

Cette fois, l'auteur compare son chat à Piram, le chien de Toinon, il a pour elle une fidélité totale (fidélité qui nous paraît plus naturelle pour un chien que l'on pourrait l'attendre d'un chat). Il lui est dévoué et passera tout le roman à rechercher la compagnie de sa maîtresse. Par contre Bébert, lui, n'a pas ces qualités, au contraire il est présenté comme opposé à ce Piram, véritable démonstration de ce que représente la fidélité. Bébert ne pourra pas y prétendre, son instinct fugueur l'en empêche. Il est trop curieux, son besoin de découverte supplante la fidélité infaillible de Piram.

Céline amplifie ce trait, Bébert devient l'insaisissable. Il ironise en se prétendant esclave de Bébert, esclave de son instinct. Céline va même jusqu'à imaginer que son chat le fuit, qu'il a perdu la confiance qu'il avait dans ses maîtres. On devine par là que Céline grossit volontairement, exagère les persécutions qu'il subit, comme à son habitude. Même son chat se retourne contre lui ; chat pourtant fidèle comme il nous le rappelle plus tard :

« Je peux dire que je l'ai bien aimée, avec ses folles escapades, je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde... pas plus que Bébert, pourtant le pire hargneux greffe déchireur, un tigre !... mais bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! j'ai vu à travers l'Allemagne... fidélité de fauve... » (D'un château l'autre p.115)

La fidélité de Bébert ne semble plus remise en cause. Au contraire, elle est le lien qui a permis à ce chat de traverser sans soucis toutes les péripéties que représentait ce voyage à travers l'Allemagne en déclin. Mais même dans cette citation où la fidélité est exposée comme solide, on retrouve la contradiction : Bébert est pourtant hargneux, et est comparé à un tigre. Jamais Bébert n'est univoque, tantôt il nous est montré comme le : « Satané cauchemar greffe ingrat » (Féerie pour une autre fois II p.306) ; tantôt il nous le décrit comme le chat très attaché, et très affectueux comme dans le début de Féerie pour une autre fois :

« Sitôt posée sa serviette, Bébert lui [Montadon] sautait sur les genoux « ronron et ronron » je t'adore! Bébert qu'est pourtant le malgracieux! le griffeur, le bouffeur fait chat!... il comprenait le « charme Montandon.... » » (Féerie pour une autre fois p.54)

Toutefois, il a beau être le malgracieux, le griffeur, il reste toujours le chat fidèle et attaché si cher à l'auteur.

On constate donc que chacune des allusions faites au chat - par bribes - est un prétexte pour l'auteur pour nous dévoiler le caractère de son chat, souvent contradictoire. Néanmoins, toutes ses contradictions ne sacrifient pas le personnage de Bébert. Il ne faut pas s'arrêter simplement sur le manque de cohérence de ses qualités ou défauts. On retrouve chez Bébert, de nombreux caractères pouvant être rattachés à l'espèce féline, pourtant Céline ne transpose pas uniquement cela. A travers plusieurs traits (comme la reconnaissance, l'intégrité, la clairvoyance, la résignation ou encore l'autoritarisme), Bébert n'est plus un chat, simple félin

aux comportements habituels, mais prend une dimension presque humaine au point qu'il en devient parfois contradictoire. Mais ces contradictions le rendent complexe, presque aussi difficile à cerner qu'un homme. Le personnage de Bébert dans l'œuvre fait preuve d'une grande richesse et le lecteur ne retient presque que cela.

Ainsi Céline réussit à nous livrer son chat en tant que personnage de roman, protagoniste qui bien que simple chat devient un véritable personnage clef dans l'œuvre. Alors il faut tenter de voir le rôle qu'il joue dans l'œuvre et aussi des relations qu'il entretient avec les deux autres principaux personnages des romans céliniens : Lili et Céline.

DEUXIEME PARTIE : DU COTE DE CELINE, DU COTE DE LILI : LES RELATIONS AVEC BEBERT

A - Bébert, le miroir de Céline :

A travers l'étude de Bébert, nous avons découvert un animal complexe, dont les traits de caractère ne peuvent être simplement rattachés à sa qualité animale. Pourtant, il serait réducteur de ne considérer que celle-ci, car on s'est aperçu que l'auteur lui donnait une entité plus profonde que celle d'un simple animal, il n'est pas limité à sa fonction de témoin. Sa description lui confère une authenticité qu'il convient d'étudier, d'essayer de comprendre, car elle n'est pas commune, surtout pour un auteur si méticuleux, si obsessionnel, inconditionnel du mot, du détail.

On comprend que ce chat prend un rôle capital pour Céline, et on retrouve dans Bébert les qualités de l'écrivain. Sans s'attarder outre mesure sur l'étude complète du personnage de Céline dans son œuvre, on observe tout de même naturellement de nombreuses similitudes entre celui-ci et son chat. Bébert est à l'image de son maître mais on note que contrairement à ce qu'on serait en droit d'attendre d'une relation animal/maître, l'animal dépasse son maître. Version idéalisée de son maître, il reflète ses qualités principales mais possède celles dont Céline manque cruellement. Il devient alors non seulement le miroir de l'auteur à travers ses romans, mais un miroir qui nous permet d'observer l'auteur tel qu'il aimerait être.

Tout d'abord, étudions quelque peu, les nombreuses similitudes qui les rapprochent :

Voir Tableau n°1 : comparaison des caractères de Bébert et Céline l'auteur et le personnage.

On voit que le chat et son maître se retrouvent sur de nombreux points. Ils possèdent un grand nombre de caractères communs, certains étant similaires en tout point, d'autres ayant des nuances remarquables. Nous voyons à travers le tableau issu du livre *Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline* un résumé quasiment exhaustif de ces caractères :

<u>Tableau n°1 :</u> Comparaison des caractères de Bébert, Céline l'auteur et le narrateur (F.Vitoux, *Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline*, p.94)

Bébert	Céline, le héros	Céline, le narrateur
Résigné	Résigné	Résigné
Affectueux et fidèle	Affectueux et fidèle	Affectueux et fidèle
Propre	Propre	Propre
Prudent	Prudent	Prudent
Râleur	Râleur	Râleur
Reconnaissant	Reconnaissant	Reconnaissant
Sincère	N'ose pas être sincère	Sincère
Autoritaire	N'ose pas être autoritaire	Autoritaire
Oublieux	Ne peut pas oublier	Ne peut pas oublier
Gourmand	Ne peut pas être gourmand	Ne peut pas être gourmand

Il convient alors de reprendre ces traits pour les expliciter, voir dans quelle mesure le chat rappelle l'auteur et aussi à quel point il se différencie.

1 - La propreté:

On remarque dans cette qualité qui pourtant semble anodine comment l'auteur se voit à travers Bébert. Il trouve dans ce chat cette qualité qu'il affectionne particulièrement. En effet, il est nécessaire de rappeler que Céline outre son activité d'écrivain est avant tout un médecin. On comprend alors pourquoi la propreté a pour lui une importance considérable, qui plus est quand on se souvient que la médecine que Céline prône est la médecine préventive (bien qu'il ne rejette aucunement la médecine curative). On voit déjà cette attention particulière vis à vis de la prophylaxie dès son sujet de thèse qu'il consacra à Semmelweis :

Semmelweis est un médecin qui étudia les causes de la fièvre puerpérale. En juillet 1846, Semmelweis fut nommé chef de clinique. Parmi ses nombreuses tâches, le problème le plus pressant qui se posait à lui était le taux de 13 % de mortalité maternelle et néonatale due à la fièvre puerpérale. Semmelweis émit plusieurs hypothèses, qui furent successivement réfutées par ses observations et/ou ses expériences : il considéra celle d'une épidémie, celle d'une atmosphère putride (ce qui semblait le plus sensé dans la conception médicale de l'époque), puis celle d'un régime alimentaire ou de soins différents. Il alla même jusqu'à penser que les actes médicaux réalisés étaient de mauvaise qualité, ou encore que la position lors de l'accouchement, influait sur le nombre de décès.

En 1847 la mort de son ami Jakob Kolletschka, professeur d'anatomie, lui ouvrit les yeux : Kolletschka décéda d'une infection après s'être blessé accidentellement au doigt avec un bistouri, au cours de la dissection d'un cadavre. Son autopsie révéla une pathologie identique à celle des femmes mortes de la fièvre puerpérale. Semmelweis vit immédiatement le rapport entre la contamination par les cadavres et la fièvre puerpérale, et il étudia de façon détaillée les statistiques de mortalité dans les deux cliniques obstétriques. Il en conclut que c'étaient lui et les étudiants qui, depuis la salle d'autopsie apportaient sur leurs mains les particules de contamination aux patientes qu'ils soignaient. À l'époque, la théorie des maladies microbiennes n'avait pas encore été formulée, Semmelweis conclut que c'était une substance

cadavérique inconnue qui provoquait la fièvre puerpérale. Il prescrivit alors, en mai 1847, l'emploi d'une solution antiseptique d'hypochlorite de calcium pour le lavage des mains entre le travail d'autopsie et l'examen des patientes ; le taux de mortalité chuta de 12 % à 2.4 %.

Ainsi, Céline le médecin porte une réelle admiration envers son chat Bébert en qui il retrouve ses qualités de propreté. On l'avait remarqué dans la première partie lors de l'étude approfondie du personnage Bébert : les descriptions que l'auteur nous livraient prouvaient l'admiration qu'il accordait à son chat lorsque celui-ci se lançait presque frénétiquement dans sa toilette. Dans ces moments, rien ne perturbait le chat, seul importait l'exécution de cette tache qui pour l'auteur était devenu noble. Ce rituel constant dans lequel s'absorbait Bébert fascinait littéralement Céline. Comme si à travers ce rituel l'auteur se retrouvait lui même pratiquant sa toilette rigoureuse avant la pratique de la médecine. Donc on comprend que sur ce point l'auteur et le chat sont tout à fait similaires, et on trouve déjà dans ce trait anodin en Bébert le reflet de l'auteur.

2 - La fidélité ou les responsabilités de Céline :

Il convient d'étudier à présent le trait de caractère le plus important, le plus fourni dans l'oeuvre de Céline; car de celui-ci découlent beaucoup d'autres, ou découlent à travers d'autres des nuances importantes que l'on ne pourrait comprendre sans l'avoir évoqué au préalable.

La fidélité est un point sur lequel se retrouvent aussi l'auteur et son chat. A des niveaux différents évidemment, il est normal que les conséquences, les implications de Céline soient différentes ne serait-ce que par définition. On comprend tout à fait que ce qui va découler de la fidélité de Céline prendra un rôle différent de ce qui découle de la fidélité de Bébert.

Pour le chat, sa fidélité entraînera prudence, tendresse et affection alors que pour l'auteur il en est autrement : de sa fidélité inaltérable naîtront alors ses responsabilités. Il convient de les étudier de manière approfondie car elles prennent un rôle central dans la vie de Céline et par la même occasion dans son oeuvre (en particulier dans les derniers romans où Bébert fait son apparition)

Il est tout d'abord important de comprendre l'origine de ses responsabilités. D'évidence elles naissent de la fidélité que l'auteur éprouve envers ses proches. On observe souvent quelques réflexions dans son oeuvre nous rappelant cette affection :

« Tu garderas mon Bébert, Lili ?... tu sais comme je l'aime... » (Rigodon p.801)

Ici, Céline nous rappelle à quel point il aime Bébert. Il le dit simplement sans détour aucun. Il n'utilise guère de facétie. La simplicité de la formule est intéressante, surtout pour un auteur comme Céline qui souvent détourne l'attention, dérive. Ici il n'en est rien, il résume son affection en quelques mots. Il n'a pas besoin d'en rajouter, cela ne servirait qu'à ternir ce sentiment si pur qu'il éprouve envers son chat.

On trouve dans l'oeuvre quelques marques d'affections, par ci par là, que ce soit envers ses animaux (Bébert le plus souvent) ou ses compagnes (Lili le plus souvent mais aussi ces précédentes compagnes dans les premières oeuvres). On s'aperçoit de cette façon des sentiments intimes de l'auteur. Il porte une profonde tendresse à ceux qui partagent sa vie. De cette affection naît sa fidélité à leurs égards.

Il lui arrive aussi de nous offrir des marques de cette affection plus détournées. Il s'inquiète pour eux. Comme ici, dans *Féerie pour une autre fois II*:

« C'est elle, c'est Lili... le mot tout de suite... la tendresse...

Et Bébert ? Et Bébert ?

Mon tour... je m'inquiète... faut qu'elle crie, que je l'entende...! la crevasse est assourdissante! » (Féerie pour une autre fois II p.328-9)

On observe dans cette citation les inquiétudes de Céline : Lili et Bébert indirectement (à travers Lili ici). L'auteur a besoin d'un lien avec sa compagne pour être rassuré. Il faut que Lili crie pour que Céline puisse l'entendre. Alors à travers cette observation, on voit que l'affection que Céline porte à Lili et Bébert est telle qu'elle engendre son inquiétude. On comprend alors un peu mieux le cheminement intellectuel de l'auteur : l'affection entraîne

naturellement quelques inquiétudes. Il paraît normal qu'ensuite, par volonté de réduire ses inquiétudes, l'auteur se donne la responsabilité de s'occuper de ceux qu'il chérit.

On retrouve ce cheminement assez bien explicité à propos de sa chienne Bessy dans D'un château l'autre :

« C'est un fait, je pense toujours à elle [Bessy sa chienne], même là dans la fièvre.. d'abord je peux me détacher de rien, ni d'un souvenir, ni d'une personne, à plus forte raison d'une chienne... je suis doué fidèle... fidèle, responsable... responsable de tout !... une vraie maladie... anti-jean-foutre... le monde vous régale !... les animaux sont innocents, mêmes les fugueurs comme Bessy... on les abat dans les meutes...

Je peux dire que je l'ai bien aimée, avec ses folles escapades, je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde... pas plus que Bébert, pourtant le pire hargneux greffe déchireur, un tigre !... mais bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! j'ai vu à travers l'Allemagne... fidélité de fauve... » (D'un château l'autre p.114-5-6)

On observe ici à travers l'évocation de Bessy, chienne qu'il avait adoptée au Danemark et qu'il avait ramenée à Meudon, le caractère de Céline. Il nous le dit lui-même, il est fidèle, fidélité sans faille qui n'est pas sans rappeler celle dont Bébert fait preuve. Mais contrairement à Bébert, cette fidélité lui octroie des responsabilités plus importantes : en effet, et comme il le remarque, il se pense « responsable de tout », et pour lui, il l'est. Il est responsable des gens qui l'entourent. Comme il le dit, c'est une « vraie maladie ! »

De surcroît, on s'aperçoit de l'affection que Céline porte à ses animaux, que ce soit envers Bessy, qu'il explicite très clairement, puis de Bébert qui n'est introduit dans ce passage que pour nous rappeler à quel point ce chat a compté pour lui. Cette affection est sans limite, elle est irrévocable. Dès leurs adoptions, il a pris soin d'eux, il les a aimés faisant preuve d'une intransigeante fidélité, ainsi il en était responsable. Quelques soient les circonstances : que Céline soit délirant par la fièvre, que Bébert soit « le pire hargneux greffe déchireur », il ne remettra jamais en cause cet affect.

Par la suite il nous offre une piste de compréhension : savoir pourquoi il est si attaché à tous ces animaux. Il en est responsable parce qu'ils étaient livrés à eux-mêmes (comme

Bébert dans Paris, ou Bessy au Danemark), il nous le dit : « les animaux sont innocents, mêmes les fugueurs comme Bessy... on les abat dans les meutes ». Cette innocence fascine l'auteur. Il est indéniable que Céline rejette l'humanité en tout point (ou presque), on retrouve ce thème dans la totalité de son oeuvre, de son premier roman Voyage au bout de la nuit jusqu'au dernier, à travers sa correspondance, et plus encore. Pourtant il prouve ici qu'il n'a pas perdu toute son humanité, il voit dans les animaux une innocence qui le touche au plus profond de lui même Il éprouve une tendresse reconnue pour ces animaux, et cette tendresse l'a encouragé à recueillir plusieurs de ces animaux, parfois contre son gré (comme pour Bébert). Ainsi avec le temps, cette tendresse devint de l'affection puis de la fidélité, on le remarque très nettement dans cette citation, bien qu'évoquées un peu dans le désordre, même si l'auteur tente de perdre son lecteur en déconstruisant un peu son cheminement, il nous laisse le deviner, le comprendre assez aisément. Sans en dire trop, cela n'est pas nécessaire, les raisons apparaissent d'elle même, il se sent responsable de ces animaux.

On retrouve un peu plus loin dans l'oeuvre, une autre raison qui rejoint assez nettement la précédente :

« La Vigue en bas dans sa cellule devait aussi drôlement réfléchir... que Bébert qui pensait à rien, c'était à nous d'être astucieux... animal pour animal il était plus heureux que nous... je dis plus rien, je remue pas... je voudrais bien que Lili dorme un peu... » (Nord p.430)

On trouve dans ce passage de *Nord*, une justification du devoir de Céline. En effet, il se sent responsable de son Bébert, car le chat n'est pas capable de prendre soin de lui même, il est dépassé par le monde qui l'entoure, il n'est pas concerné par tout ce qui se passe au niveau des Hommes : il est à l'extérieur de toutes leurs considérations. Le futur, il l'ignore, il n'agit pas en fonction de conséquences mais seulement dans l'instant. Contrairement aux Hommes, il vit dans le présent. Chose qui ne passe pas inaperçu pour Céline, et qui explique pourquoi il apprécie tant les animaux. Pourtant il est conscient que Bébert même s'il ne s'en rend pas compte, vit parmi les Hommes, au milieu de leur misère, de leur guerre, de leur fugue.

On s'aperçoit que Céline a une pointe d'envie à ce sujet, il nous parle du bonheur simple que Bébert a. Il n'a pas à penser, et pour ça il est heureux, il se contente de vivre simplement et ne fait jamais ses choix en fonction des conséquences que cela pourrait avoir.

Alors comme Bébert ne peut se préoccuper de toutes ces considérations par lui-même, cette lourde tache incombe à l'auteur : c'est à lui d' « *être astucieux* ». On retrouve ici le thème de l'innocence, de la naïveté animale qui bien qu'elle attise l'admiration de l'auteur pourrait leur être fort néfaste. Céline se sent le devoir alors de veiller à ce que cette innocence si vertueuse ne leur soit pas préjudiciable : il est responsable de ces animaux.

Par conséquent, on voit que l'auteur et le chat se retrouvent sur un point fondamental pour chacun d'eux : la fidélité. Simplement, on note que cette fidélité à des conséquences toutes autres chez Céline puisque de celle-ci découlent ses responsabilités.

On voit comment l'auteur en arrive à cette conclusion à travers quelques bribes qu'il daigne nous livrer dans la fin de son oeuvre. On commence à comprendre son affection pour les animaux, celle pour ses compagnes nous paraît plus naturelle. On voit comment de cette affection naissent appréhension, crainte et anxiété, souvent à raison. Pour les effacer ou simplement tenter de les contrôler, il se sent le devoir de prendre soin de ceux qu'il aime. Il se sent responsable.

Nous avons de nombreuses évocations sur la responsabilité de Céline dans son oeuvre, et il est intéressant de les étudier de plus près afin d'en comprendre son étendue, ses limites :

«Ah, elle m'aime Arlette, elle m'adore... je l'aime aussi, mais ma façon, je suis pas tellement si délicat.... J'aime Bébert, j'aime [moins] mes malades, tout ça un peu n'importe comment...tohu-bohu!... je m'interroge jamais beaucoup l'âme... j'ai été pris par les ennuis, la vie courante, le petit bonheur, le bien et le pire... Pour Lili j'ai eu de la veine » (Féerie pour une autre fois II p.182)

On trouve dans le début du roman *Féerie pour une autre fois II* une hiérarchisation dans l'affect de Céline. Celui-ci nous offre cette classification : en premier sa compagne Arlette, puis suit Bébert et enfin ses malades. Arlette est définie par l'amour qu'elle porte à

Céline. L'auteur l'introduit d'ailleurs par une forme exclamative « Ah », de sorte qu'il nous paraisse étonnant qu'elle puisse éprouver cela. Contrastant avec cette forme exclamative, il rappelle son nom après la phrase : « elle m'aime Arlette » et va même par la répétition ajouter en intensité en choisissant cette fois un synonyme plus fort : « elle m'adore ». Par la suite, Céline se livre sur ses ressentis, il part de l'affection immense que lui porte sa compagne pour en déduire la sienne. Pourtant, il la nuance, de façon à ce que l'affect d'Arlette soit pur par opposition au sien : « à ma facon ». Il se différencie de sa compagne. Il nous apparaît ainsi comme incapable d'éprouver ce qu'éprouve Arlette. Même si les sentiments paraissent identiques - il l'aime aussi-, ils se différencient l'un de l'autre par la personnalité Célinienne : « sa façon ». Il termine par nous expliciter en quoi ils se différencient : Céline n'est « pas tellement si délicat ». La forme est intéressante à analyser : il utilise la négation, par opposition à sa compagne, il ne peut faire preuve de délicatesse dans son amour. Il renforce cette délicatesse en l'introduisant par le qualificatif si, qui exprime ici la comparaison avec la délicatesse infinie dont Lili est capable de faire preuve. Enfin l'adverbe tellement vient tout de même nuancer cette opposition, il vient à la rescousse de Céline, il le sauve de l'ignominie que cette comparaison pourrait apporter. Il le dédouane d'une certaine façon.

On s'aperçoit alors des sentiments de Céline, surtout de la vision qu'il a de lui ou plutôt qu'il nous livre de lui dans ce roman. Il nous paraît comme handicapé, incapable de la pureté, de la perfection qui caractérise Arlette. La suite de la citation nous apporte la confirmation de ce qu'on commençait à ressentir dès les premiers mots.

Dans ses affects, une fois Lili évoquée, Bébert prend le second rôle. Cette fois, la formule est simple, sans équivoque. Il aime Bébert. Il n'y a plus de nuance, d'opposition, de doute. Concernant Bébert tout est simple. Il l'aime.

Enfin, ce sont ses malades qui terminent cette démonstration. On observe que lors d'une version antérieure, il avait ajouté le qualificatif moins au verbe, pour nuancer avec les deux précédents évoqués. Pourtant, cela n'a pas été conservé dans la version originale. En effet, il n'est pas nécessaire, et n'offrait que peu de nouvelles informations quant au caractère de Céline, son absence ne fait pas défaut, il est implicite. On le comprend naturellement.

Pour terminer cette hiérarchie qui paraît bien établie et ordonnée dans l'esprit de l'auteur, il bouscule tout cela : « tout ça un peu n'importe comment... tohu-bohu!». Il renverse tout ce qu'il avait tenté d'établir, il introduit le désordre dans son affect. Il le perverti. De cette façon, il perd le lecteur dans son propre tohu-bohu. Alors que l'on commençait à voir dans Céline une notion très ordonnée, classée de façon logique et qui ne pourrait être remis en cause. Il ne peut se contraindre à devenir si compréhensible, si ordinaire, il se doit de nous perdre, de troubler le lecteur, pas seulement par pur esprit de négation mais aussi parce que, sans doute, rien n'est aussi simple. Il ne peut résumer sa vie, ici ses affects à quelques classifications bien établies et immuables. Car même si rétrospectivement, il a tiré cette conclusion, il n'a pas vécu sa vie dans cette optique et avec cette optique là; tout ça est arrivé un peu par hasard, dans le désordre, naturellement. Il n'oublie pas ici de nous le rappeler.

Puis il termine cette rapide évocation en tentant de nous expliquer pourquoi celle-ci devient n'importe quoi, de manière à ce qu'il se déresponsabilise du n'importe quoi de ses sentiments. Intrinsèquement ils auraient pu être purs, mais il nous avoue qu'il n'y accorde peu d'importance. La vie courante et ses nombreuses péripéties l'ont entraîné à ne plus y faire attention. Finalement, il n'y fait plus attention, il nous avoue qu' « il ne s'interroge jamais beaucoup l'âme ».

On retrouve cette « classification » de ses devoirs un peu plus loin dans l'oeuvre :

« C'est Lili, moi, qui me tracasse... je peux dire! Et puis Bébert... et puis Delphine... je l'ai vue sous la table, Delphine... elle a pas bougé!... je l'ausculterais encore une fois si vraiment c'était utile, mais j'ai rien là, pas d'instruments! et le vulnéraire? » (Féerie pour une autre fois II p.392)

On note dans cette citation une évocation des préoccupations de Céline . Celles-ci sont ordonnées, hiérarchisées. On retrouve alors ce qu'il mentionnait déjà précédemment : la pyramide de ses inquiétudes avec pour sommet Lili, comme corps Bébert (représentant de ses animaux en général) puis enfin comme base ses malades : ici représentée par Delphine, blessée lors du bombardement, elle est au dépend de l'auteur pour lui prodiguer les premiers soins. Il est impuissant face à la situation, ce qui tracasse l'auteur. Il ne peut que constater l'état de santé de Delphine sans pouvoir intervenir, et n'ayant aucun instrument, il ne peut

avoir que peu d'informations quant à son état. Il termine par l'évocation du vulnéraire (terme employé pour désigner une préparation qui a pour vertu de guérir les blessures, les plaies), unique remède auquel il avait accès pour traiter Delphine mais celui-ci a été volé par une horde de gens lors de précédents événements.

On commence à travers la multiplicité des évocations à trouver un schéma très simple qui résume assez bien les inquiétudes et alors les responsabilités de l'auteur.

Malgré son apparente simplicité, on voit que celui-ci dérive d'une réflexion générale assez complexe comme on l'observe dans le même roman un peu plus tôt :

« tout ça n'arrange pas mon devoir!... il est à Bécon mon devoir! je vais le rater... à Asnières aussi! jamais j'ai trahi les confiances, jamais j'ai rien abandonné!... ni un malade, ni un soldat, ni un animal!... du cyanure tout de suite, et en joie, que je chasse un chat la rue, même pelé, galeux, et miaouleur, le plus pire des chieries terribles! j'aime mieux qu'il couche avec moi qu'il souffre de ma faute... question des hommes et des femmes y a que les malades qui m'intéressent... les autre, debout, ils sont tout vices et méchancetés... je fous pas mon nez dans leurs manèges... la preuve : comme ils arrangent leur cirque que c'est plus habitable, vivable, par terre, en l'air ou dans le couloir! encore en plus qu'ils parlent d'amour, en prose, et en musique, qu'ils arrêtent pas! culot! et qu'ils engendrent! acharnés fournisseurs d'enfer! et péroreurs! et que ça finit pas de promettre!... et que ça s'enorgueillit du tout! et bave et pavane! y a que couchés, crevants et malades qu'ils perdent un peu leur vice d'être hommes, qu'ils redeviennent pauvres animaux, qu'ils sont possibles à approcher... » (Féerie pour une autre fois II p.230)

On trouve une nouvelle allusion à ce que Céline appelle son devoir. Dans ce passage l'auteur accorde une grande importance à la réalisation infaillible de ses devoirs. Il ne trahirait jamais son devoir, quelque soit la situation, les difficultés, obstacles. On observe alors la détermination qu'il met dans l'exécution de ses responsabilités, et il nous le répète, use des répétitions d'ailleurs pour nous en convaincre (voire se convaincre lui-même). « jamais j'ai trahi les confiances, jamais j'ai rien abandonné ».

Il est notable dans cette phrase la répétition lexicale de « jamais » placé en début de phrase pour porter l'emphase sur ce terme. Ainsi que la reformulation répétitive avec la même

structure de phrase. Il y apporte cependant une nuance : il n'a jamais trahi la confiance que l'on a pu lui porter, il a toujours respecté son devoir et n'a jamais fait preuve de lâcheté à ce niveau là (jamais il ne s'est fait passer avant ceux dont il se sentait responsable) puis il nous avoue qu'il n'a jamais rien abandonné. Ce qui renforce le rejet de la lâcheté, et nous informe sur la volonté manifeste de l'auteur qui n'abandonne pas quelques soient les difficultés.

On retrouve ensuite la liste de ceux dont il se sent responsable, chose que l'auteur avait déjà évoqué par le passé : soldat, malade, animaux. Bien qu'ici ils soient placés sur un plan d'égalité, nous ne sommes pas sans savoir que ses devoirs sont hiérarchisés. Il évoque ceux pour qui il ressent de la compassion, au point qu'il se sent un devoir de ne pas les abandonner.

On remarque juste après que peu importe l'animal, soldat malade, il ne fait pas de différences. Ils sont tous équivalents à ses yeux et méritent tous sa compassion et son assistance. Il prend comme exemple le pire chat hargneux, méchant que l'on pourrait trouver et nous confesse que cela ne compte guère, il ne l'abandonnera jamais à son sort. Il prendra toujours soin de lui. On voit alors l'importance qu'il attache à son devoir, on le pressentait déjà préalablement mais ici à travers cet exemple, on ne pourrait trouver aucune démonstration plus franche.

Enfin il nous confie les raisons de ses choix quant à ceux dont il se sent responsable. En effet, il est intéressant de comprendre pourquoi seulement les malades et soldats (hormis sa famille qui n'est pas évoquée dans ce passage) n'ont d'intérêt à ses yeux. Pourquoi pas tous les hommes, puisque tous les animaux en font bien partie?

Mais à travers cette analyse sombre de l'humanité, l'on comprend les fondements des préceptes Célinien. Il ne considère pas les hommes comme des êtres vertueux. Seules la maladie, l'armée dans une autre mesure, sont capables de retirer ce qu'ils ont d' « humains », l'humanité aux yeux de Céline étant fondamentalement mauvaise, pervertie par la nature même de l'homme : la parole ou plutôt l'excès de parole, le mensonge, la supercherie, la vantardise, la complaisance, voilà ce qui caractérise le mieux l'humanité à ses yeux. Il n'y a que dans de rares circonstances qu'ils perdent ce que Céline appelle leur humanité et Céline ne les considère qu'à partir de ce moment, où ils rejoignent les animaux (êtres perdus dans un monde qui les dépasse et qui se contentent non pas d'essayer de le contrôler mais seulement

d'y survivre). Mais même beaucoup plus que de les considérer, l'auteur les aide, il se sent à partir de là responsable de leur sort et accepte ce devoir. On comprend ainsi pourquoi il est devenu médecin, on retrouve une démarche psychologique identique à celle évoquée. Elle nous justifie l'activité que Céline a pratiquée durant la majeure partie de sa vie.

Alors on commence à comprendre les responsabilités, mais on constate à présent leurs étendues et surtout ses limites.

On retrouve dans *Nord* une aparté qui reprend assez bien cette idée :

« je peux pas m'occuper de tout le monde !... » (Nord p.670-1)

Cette citation est à mettre en opposition à toutes les précédentes. A ce titre elle est intéressante à étudier. L'auteur nous avoue cette fois qu'il ne peut pas s'occuper de tout le monde. On avait bien compris depuis le début de l'étude l'étendue des responsabilités que l'auteur s'attribue et leur hiérarchie : Lili, Bébert puis ses malades ou les malades en général. Cette fois, il nous avoue les limites de ses responsabilités. Sur le ton de l'ironie mêlée de résignation, il nous confesse qu'il ne peut pas s'occuper de tout le monde. On comprend tout à fait que cela serait irréaliste et irréalisable. Cette idée même relève de l'utopie. Il en est pleinement conscient et cette conscience renforce alors l'image que l'on a de lui. Il ne peut s'occuper de tout le monde, on s'accorde avec l'auteur sur ce point. Mais on s'aperçoit qu'il s'occupe très bien de ceux dont il se sent responsable.

Mais l'auteur ne se contente pas seulement d'évoquer ses responsabilités, de nous les expliquer et d'en définir leur dimension. Il nous les prouve à maintes reprises dans ses romans. On voit indirectement cette démonstration à travers un épisode plutôt cocasse : lorsque que Céline laisse son Bébert à garder à La Vigue (ancien propriétaire du chat par ailleurs).

« il me laisse décider... voilà, La Vigue lui, restera ici... avec Bébert... [...] « tu garderas les affaires et le greffe... et t'iras pas te promener trop loin! » Pas de fantaisies! » (Rigodon p.733)

On remarque alors dans ce passage de *Rigodon* les inquiétudes constantes qu'a Céline envers son chat. Lorsqu'il le confie à son précédent maître Le Viguan, il lui donne des indications bien précises à ce sujet. Il redoute les choses qu'il ne pourrait contrôler. Il connaît la nature des chats qui aiment la découverte. Il sait qu'il ne peut accorder qu'une confiance limitée à Le Viguan (il n'a pas oublié le traitement que Bébert avait lorsque celui-ci était son maître, conditions qui d'ailleurs ont conduit à son adoption par Lili). Il rappelle alors à son camarade quelques consignes de base pour s'occuper du chat auquel il tient tant.

On voit dans ce court passage, comment l'auteur craint pour le bien être de son chat tant aimé. Il est plutôt démonstratif de la responsabilité qu'il lui incombe. D'une façon plutôt légère, assez humoristique on retrouve un peu plus loin une réflexion de Le Viguan :

```
« J'ai Bébert! heureusement! Pour moi vous reviendrez jamais! écoute!...
écoute!... » (La Vigue)
« La Vigue, je te jure! attends-nous! t'as Bébert! » (Rigodon p.735)
```

D'ailleurs Le Viguan ironise à ce titre. Il connaît l'étendue des préoccupations de Céline. Il n'abandonnerait jamais son chat. Pour lui il n'est pas sûr qu'il reviendrait.

On observe un peu plus tard, exactement cela dans les propos de Céline :

« Voilà ce que je veux !...je voudrais retrouver Lili et le chat !... » (Féerie pour une autre fois II p.428)

On a ici pour la première fois, la notion de volonté de la part de Céline, volonté de retrouver le chat et sa compagne. Cela peut paraître insignifiant et pourtant cette simple évocation prouve toute l'affection qu'il leur porte et la considération qu'il a à prendre soin d'eux. Il veut les retrouver pour pouvoir s'assurer de leur bien-être, il en va de sa responsabilité. On s'aperçoit qu'il s'agit d'une idée redondante dans ses oeuvres (en particulier dans les deux *Féerie pour une autre fois*, où la recherche du chat prend une part conséquente):

« j'étais retombé sur l'ascenseur [...] ils me demandaient : « T'as rien ? t'as rien... » c'est astucieux !

Non! Et Bébert?

Voilà comme je suis, corps et âme... mon souci... ma pensée première : mon greffe.

Laisse Bébert tranquille... mais toi?

Ils étaient inquiets [...], ils me savaient en triste état, surmené d'abord Dieu sait comme! et puis pardon! gnons! marbrures! fêlures! ecchymoses... ils voyaient!... » (Féerie pour une autre fois II p.180)

On le voit très bien à travers cette citation issue de *Féerie pour une autre fois II*: les pensées de Céline sont entièrement dévolues à son chat. Lui seul importe à ses yeux. Pourtant il aurait des raisons de s'en faire pour lui-même, en effet, les gens autour de lui s'inquiètent pour lui. Il vient de faire une chute spectaculaire dans la cage d'ascenseur, il est naturel alors de s'interroger sur son état. Etat qu'ils constatent par eux même, et l'auteur ne manque pas de nous le rappeler : « *gnons! marbrures! fêlures! ecchymoses... ils voyaient!...* ». La chute n'engendre pas à elle seule les tourments des spectateurs de la scène, mais l'ensemble : la situation de Céline est pour le moins préoccupante, et cette chute n'est qu'une manifestation des problèmes auxquels il est confronté. L'introduction d'une figure supérieure qu'on ne peut remettre en question : Dieu, n'est là que pour renforcer cette sensation. Il est employé ici comme détenteur du savoir absolu, savoir qu'on ne peut remettre en question.

Pourtant, la situation de Céline n'a pas l'air de l'alarmer plus que ça. Malgré le piteux état dans lequel il se retrouve, toutes ses pensées vont à son chat. Cet animal qui a disparu depuis un moment brille par son absence. La recherche du chat devient le leitmotiv de l'auteur, comme il ne manque pas de nous rappeler son « corps et âme... mon souci... ma pensée première : mon greffe ». Céline nous apparaît presque comme prisonnier de ses responsabilités, il n'a de cesse que de retrouver son chat et rien ne l'en détournera, ni la douleur, l'infirmité, la misère ou les malheurs.

On comprend alors la portée de ses devoirs, il les place au devant de lui même. Il nous en avait déjà fait part, mais ici on a une démonstration flagrante à travers ce court épisode qu'en effet « *il n'abandonne jamais* ». On retrouve des épisodes plus ou moins similaires tout au long de l'oeuvre comme ici dans le même roman :

« je m'élancerais!... je traverserais les flammes si Lili me retenait pas... Lili me détourne l'attention..

Bébert!... Bébert!

Son idée fixe! Il faut que je lui retrouve son Bébert! d'abord! » (Féerie pour une autre fois II p.284)

On s'aperçoit ici de ce dont Céline est capable d'entreprendre pour sauver ceux à qui il tient : Arlette/Bébert. Il doit retrouver Bébert, le Bébert d'Arlette avant tout. Alors il envisage de traverser les flammes. Il s'élancerait. Mais sa compagne est là, une fois de plus, pour le ramener à raison. Elle le retient et détourne son attention pour éviter qu'il ne fasse plus que ce dont il est capable. Céline reste un infirme ayant déjà des problèmes pour se déplacer, et il aimerait sauter et traverser les flammes. Ainsi on note à travers cette péripétie : les responsabilités que Céline s'attribue et la dimension qu'il accorde à cette tâche. Il serait prêt à se mettre en danger pour parvenir au bien de sa compagne (en lui retrouvant son chat) et de son chat aussi (en le sauvant du bombardement qui a lieu et ayant provoqué sa fuite).

Dans ces romans, on s'aperçoit que Céline explique à maintes reprises le devoir qu'il s'attribue.

« En somme votre avis, le bon sens, la raison, c'est que mes jours doivent finir ici? Mes jours! demi-jour! quart de jour!... Ah je fais front! Ah, je vous emmerde! Voyez ma rébellion ouverte! mes responsabilités? mes devoirs? J'ai Bébert, j'ai Arlette dehors! j'ai cinq petits-enfants au Bois! J'ai ma maman que j'ai pas revue, mon père Ferdinand à côté d'elle, je laisse rien en route moi Monsieur! ni un soldat, ni un malade, ni une amante, ni un souci, ni un mort! Jamais! ni trente-six mille pieds qui me chatouillent de vous botter de le fouett! » (Féerie pour une autre fois I p.36)

Dans ce passage, on voit que l'auteur cherche à se justifier auprès de son lecteur. Comme souvent, il le prend à partie en s'adressant directement à lui, il attribue même au lecteur des « réponses » (il imagine ce que le lecteur lui dirait, lui ferait comme remarque). Céline en appelle au bon sens, à la raison pour expliquer le fait qu'il doit en finir, que sa vie devrait se terminer ainsi, ici. Il attribue au lecteur le rôle de juge de ses actes (qu'il rejette) et de juré et de bourreau qui détermine et exécute la sentence : ses jours devraient se terminer

ici. Par cette figure rhétorique, l'auteur se place en victime du lecteur qui, lui, a un rôle de moralisateur utilisant la raison pour se justifier. Le lecteur est bien évidemment imaginaire, on ne juge pas Céline de cette façon, enfin on se place d'un point de vue extérieur à tout cela. A l'époque Céline était fortement critiqué pour ses précédents pamphlets et on comprend qu'il voit le lecteur comme son propre bourreau qui exécute la sentence de mort qui a été prononcée à son égard et voulu par tous (ou presque). On retrouve dans ce court passage, une allusion à la situation délicate que Céline traverse à l'époque. Après avoir pris parti avant la seconde guerre, il se retrouve en ennemi de la nation française et fustigé par tous. On trouve ici une référence plus qu'explicite à cette sentence, la raison de sa fuite de la France décrite dans la trilogie allemande.

On observe qu'après avoir été condamné par le lecteur, ici, Céline n'accepte pas le verdict. Il le rejette avec sa verve si caractéristique : « *je vous emmerde* ». Ensuite, il tente de se défendre : il se rebelle ouvertement face au lecteur accusateur. Il s'explique et se justifie, il nous ouvre une fenêtre sur son esprit, pour que le lecteur qui a déjà proféré la sentence ait la possibilité de changer d'opinion au sujet de Céline : il tente de renverser l'opinion générale. Ainsi il en appelle à ses devoirs, ses responsabilités qu'il a eu durant sa vie et auxquelles il n'a jamais failli. Il nous les cite et classe, et on retrouve la hiérarchisation de ces devoirs. Il s'est toujours occupé de sa compagne Lili puis de sa famille en général, viennent ensuite ses animaux et en particulier Bébert qui a une place à part dans sa vie et dans son oeuvre, puis enfin viennent les malades, prisonniers, soldats : ces hommes qui ne le sont plus vraiment, qui sont asservis de leur humanité par la maladie, la détention ou la misère.

Il insiste lourdement sur le fait qu'il n'a jamais failli à ses responsabilités. A ses yeux, il a toujours joué son rôle de protecteur auprès de ceux qu'il chéri. On comprend alors l'importance que revêtent à ses yeux ses responsabilités et la valeur qu'il accorde à s'y contraindre quoiqu'il advienne. Comme il le résume si élégamment, il ne laisse rien en route. Alors on voit que dès le début de ce roman, Céline ébauche une tentative désespérée de se sauver lui-même face au lecteur accusateur qui l'a déjà condamné.

Revenons à ce qui est le centre de cette étude, Bébert. Nous avons vu que l'auteur se retrouvait dans ce chat à travers ses responsabilités qui est un reflet « humanisé » de la fidélité

de son chat. On se doit aussi de remarquer que Bébert prend une part substantielle dans la démonstration de l'application de ses obligations.

En effet, on trouve durant toute la trilogie allemande de l'auteur un véritable leitmotiv de l'oeuvre : la recherche de nourriture pour Bébert. On comprend que cette fuite les plonge dans la misère la plus intense. Il devient alors plus que délicat d'assurer le bien-être physiologique du chat, pourtant, Céline ne dérogera jamais de son devoir.

« Nous on a de quoi rester ici tranquilles... un fond de pot de faux miel et une demiboule... on ira ce soir ou demain matin au Tanzhalle...

« Non?

Si. mais Bébert? »

C'est vrai! lui n'avait plus rien... la bossue n'amenait plus de poissons et on n'avait plus de faux tickets... ni de leberwurst... pauvre greffe jeûnait déjà assez!... une chose consolante, le Landrat pourrait plus l'estourbir!...! » (Nord p.666)

On s'aperçoit dans ce passage des préoccupations de l'auteur pour son chat. Ici il se retrouve dans une situation où il est plutôt comblé, il a de quoi manger pour la nuit et le lendemain pour lui et sa compagne et il serait risqué de ne sortir que pour Bébert. Pourtant cela lui paraît une évidence, il ne se permettrait jamais de laisser jeûner son chat pour son agrément personnel. Il est responsable de lui aussi et ne peut se rendre coupable d'un tel crime. Il fera alors le nécessaire pour sustenter son chat aussi.

L'auteur insiste surtout sur le malheur qui s'abat sur le pauvre Bébert qui n'est présenté ici que comme ravagé par les misères de la situation. Il subit sans sourciller toutes les diverses épreuves. Il donne une image de martyr à Bébert, il devient celui qui jeûne déjà assez. Céline ira même beaucoup plus loin dans cette évocation en rappelant l'épisode de Landrat et de la loi Hitlérienne qui voulait la peau de Bébert. Le chat devient alors le persécuté et Céline en devient l'ultime protecteur, le sauveur.

« Zut j'avais pas envie de sortir... tout de même il a fallu... pas le jour même mais le lendemain...chercher des rognures pour Bébert...[des rognures chez le Landrat... pour être franc, très honnête, nous partagions avec Bébert...] » (D'un château l'autre p.204)

On retrouve dans *D'un château l'autre* de nombreuses évocations des responsabilités qu'il a de s'occuper de son chat Bébert. Dans cette fuite de la France, il se retrouve dans des lieux, des situations où il n'est pas capable de lui offrir le confort auquel il était habitué. Mais quelles que soient les difficultés auxquelles il doit faire face, il pensera toujours à Bébert, et ne le laissera jamais pour compte. Ici on s'aperçoit qu'il prend cette quête pour la nourriture de Bébert pour une obligation. Lui se passerait bien de ses sorties pour aller voir Landrat, mais il le « *faut pour Bébert* ». Mais il nous avoue tout de même qu'il en profite aussi, ainsi Bébert lui permet de s'imposer et de s'affirmer, chose qu'il aurait du mal à faire si ce n'était pour Bébert.

A travers ce leitmotiv pourtant basique, Céline nous livre beaucoup plus sur lui même qu'il n'y paraît. Bébert n'est pas que le simple reflet de l'auteur dans l'oeuvre, son écho à travers le chat lui permet de se prolonger : il lui rend possible la projection de l'image de lui même qu'il aimerait donner.

« il (Restif) me demande si nous avons à manger... nous avons une demi-boule... pour nous et Bébert... je la lui montre...

« ich habe chokolade! »

il veut nous bluffer... non, exact!... une vraie plaque...et aux noisettes...

[...] il la casse cette plaque, en trois morceaux... un pour Lili, un pour moi, un pour lui... et pour Bébert?... dans une autre musette!... il cherche...non!...il a rien!... que des morceaux de mie... ça doit être aussi de l'aviateur anglais... Lili offre dans le creux de sa main... Bébert accepte... [faut qu'il ait faim!...] maintenant je crois qu'on est parés on peut prendre le rail... » (Rigodon p.814-5)

Cet épisode est à rapprocher des précédents : on retrouve la recherche constante d'alimentation. Une fois de plus, on s'aperçoit des difficultés à trouver de quoi nourrir le chat. Il ne peut pas se sustenter avec un peu de chocolat. Pourtant l'aviateur trouve un petit quelque chose pour lui, il ne pourrait pas être laissé pour compte. Céline ne se le permettrait jamais. Bébert accepte malgré les doutes qu'avait Céline à ce sujet, il est d'ordinaire un peu difficile mais il s'adapte, il se résigne à manger cette mie de pain. Il n'aurait pas mieux par ailleurs. Une fois les ravitaillements effectués, Céline, Lili et Bébert repus, ils peuvent reprendre leur route.

On voit ici aussi dans *Nord*, la constante prise en compte du chat dans la recherche d'alimentation, recherche qui représente le premier besoin vital autant pour Céline et Lili que pour Bébert simple chat :

« je commande encore trois gamelles et le petit quelque chose pour Bébert... » (Nord p.349)

Mais on constate aussi que ce leitmotiv ne concerne pas uniquement Bébert, bien qu'il en soit le principal représentant, mais aussi Iago, chien utilisé par son maître pour faire transparaître la misère (bien que relative) qui le touche.

« nous voici avec nos gamelles, une pour Iago, l'autre pour Bébert... tout de suite au manoir nous descendons voir le chien, voir si la gamelle lui plaît, que La Vigue puisse rentrer chez lui, au bout, au cellier... Iago veut bien, on lui présente la bonne ganetouse, il est pas long, trois coups de langue... wouaf! wouaf!... je crois que nous sommes potes... » (Nord p.536-7)

On retrouve les devoirs de Céline et la façon avec laquelle il se résout à les appliquer. On observe que Céline répond à son devoir, il n'y faillit jamais. On note aussi que cette fois il est récompensé, il y gagne l'amitié de Iago.

Nous avons observé jusqu'à présent la volonté que Céline avait à ne jamais faillir à ses devoirs, et pourtant il serait réducteur de penser que cela n'est jamais remis en question. En effet, on voit par moment (et surtout dans les romans antérieurs : les deux *Féerie pour une autre fois*) qu'il doute au sujet de ses responsabilités. Comme il nous le fait remarquer :

« je me suis trop occupé des autres! » (Féerie pour une autre fois II p.322)

Déjà, avant même de s'étendre sur ses devoirs, il admet qu'il s'est trop occupé des autres. On voit dans cette citation une once de regret. On ressent qu'à travers cette phrase, Céline regrette de ne pas s'être plus occupé de lui-même plutôt que de s'occuper constamment des autres.

Il doute déjà de l'intérêt de ses devoirs. Et le remarque aussi dans cette courte allusion:

« -Je voudrais... mais Bébert dites donc ! et Lili ?... et le clebs ? s'il vous plaît ? Ah ces charges d'âmes ! » (Féerie pour une autre fois II p.303)

On observe ici un aparté assez surprenant. En effet on a vu dans le détail les différentes responsabilités que Céline s'impose et la ferveur infinie qu'il y met à s'y contraindre. Il nous a déjà dit que rien ne ferait changer sa route quand il s'agit de son devoir. Mais ici, on trouve une allusion très péjorative sur ces personnes dont il se préoccupe : sa femme, son chat et le chien de Lucile qui fait plusieurs apparitions dans ce roman. Par contre ici, pour la première fois, on trouve une forme exclamative : « ah ces charges d'âmes », qui remet en cause la dévotion avec laquelle il s'accorde à effectuer ses devoirs. Alors qu'il n'abandonne jamais, ne trahit jamais, pour la première fois, il nous donne l'impression qu'il aimerait bien ne plus les avoir sur la conscience. A travers cette petite phrase, il nous indique le doute qu'il a parfois à l'application de ses propres préceptes. Sa vie serait tellement plus simple sans toutes ses responsabilités.

Mais à ce moment là, on comprend que malgré les doutes qu'il a à ce sujet, même si l'égoïsme parfois le gagne et lui montre un chemin plus aisé à parcourir, il ne le choisit pas. On voit que le cheminement intellectuel de l'auteur est sujet à une remise en question, que la lâcheté, la facilité lui traverse l'esprit. Malgré les doutes qu'il a parfois, il ne s'écartera jamais du chemin qu'il a choisi. Il acceptera ses responsabilités, et acceptera parfois avec résignation de s'y contraindre quoiqu'il en coûtera.

Toutefois ces doutes ne sont pas sans rôle et l'on comprend leur implication :

« j'aurais pas mon caractère, optimiste bien qu'il en paraisse, et Arlette et la jalousie, mon compte avec un certain Jules, et le voyou chat encore en fugue, et mes manuscrits làhaut, que merde j'ai laissés sur la planche, la tête donc très préoccupée, plus mes malades au dispensaire, je me laisserais peut-être obséder ? hanter ? oisif, je serais peut-être perdu! oh mais aucun risque!... je devrais être à Bécon maintenant! voilà qui me hante! je devrais pas être là, à rouler, d'un mur l'autre, avec ces ignobles! je devrais être à Bécon, au Devoir! » (Féerie pour une autre fois II p.248)

On observe dans cette citation un rappel des préoccupations premières de l'auteur. Ici il fait référence en particulier à ses malades : son devoir est de s'occuper d'eux. Pourtant il a failli à ce devoir puisque de toute évidence, il n'est pas à Bécon, là où ses malades l'attendent. Il admet dès lors qu'une fois ses obligations envolées (ici ses malades au dispensaire), il se laisse « obséder », devient oisif. Céline nous offre son aveu d'impuissance, seules ses préoccupations peuvent le détourner de son délire.

Ensuite il nous avoue sa jalousie envers Jules, sentiment qui nous permet de voir l'affection profonde qu'il a pour Arlette ainsi que le manque de confiance qu'il a dans cet affect. Il a créé un personnage responsable de tous les maux : Jules. Il n'est donc pas étonnant de voir celui-ci tenter de pervertir la relation entre Arlette et Céline. En parallèle à cette allusion, l'auteur nous rappelle où en est Bébert : « *le voyou chat encore en fugue* ».

On retrouve une fois de plus dans cette citation, l'évocation des préoccupations de l'auteur avec dans l'ordre : Arlette qui cette fois attise la jalousie par l'intermédiaire de Jules, Bébert qui préfère fuir que de participer à ce délire Célinien, et finalement les malades auxquels il ne peut prodiguer les soins. De cette impossibilité d'accomplir son devoir, de s'occuper de ceux qui en ont besoin (selon lui), naît alors le délire de Céline : il se laisserait donc obséder.

On remarque alors que ses devoirs, bien que parfois il en doute, lui permettent de rester ancré dans la réalité aussi dure qu'elle soit. Cependant même si parfois sa foi en son devoir vacille :

« C'est à remarquer... je remarque un peu... dans les moments où c'est fini, où je crois que vraiment tout y passe, j'avoue... j'ai dit : je mentirai pas... je pense à moi !... je pense à moi d'abord!... puis à Lili ... puis à Bébert... puisqu'on parle de sentiments, de progrès moral et d'héroïsme, quand je penserai à Lili d'abord, puis à Bébert, puis à moi, y aura un [sacré] progrès d'accompli, progrès essentiel!.. la vache humanité sera mieux... » (Féerie pour une autre fois II p.294)

Ici sous forme de confession entre autre, il nous dit qu'il ne nous mentira pas, l'impression de dénouement qui le traverse le pousse à nous offrir cet aveu. Il nous parle de

ses sentiments, de ses préoccupations. Pourtant ici, il renverse tout ce qu'il avait confié auparavant. Il admet qu'il pense tout d'abord et avant tout à lui, puis vient en second Lili et finalement Bébert est évoqué. Il termine cette allusion par une comparaison intéressante entre lui-même et l'humanité. Il n'est pas différent de tous les autres, au contraire, il est comme toute l'humanité. L'égoïsme est nécessaire à Céline pour s'inclure dans cette humanité, seul cet égoïsme lui permet de se retrouver au même niveau que tous les hommes. Il qualifie même de progrès essentiel à accomplir : faire disparaître cet égoïsme pour le transformer en héroïsme.

Mais un peu plus tard on retrouve en parallèle avec cette citation :

«J'aurais pas eu Lili, là... et Bébert... et peut-être Piram... je serais parti tout seul!... ouest! midi! nord!... à la bonne vôtre! mais voilà le plus terrible de tout: la conscience... vous osez plus vous dégueuler...que ça serait le soulagement même! «Bravoure, discipline, taisez-vous!»... le coup du devoir militaire dans un monde qu'est plus qu'outrageant, trahissant, mauvaise foi?... perfidents, décadents, culeurs, provocateurs, plein la boutique!... vous prenez tout, vous, dans le baba! vous! désuet, puéril imbécile! y a que le Jules là-haut qui jouissait! tronc cochon! » (Féerie pour une autre fois II p.309)

Celle-ci est en totale contradiction avec la précédente dans laquelle il nous avouait son égoïsme, égoïsme lui permettant d'appartenir à la « *vache humanité* ».

Cette fois, ce sont Lili, Bébert et il envisage même Piram, qui le sauve de cet égoïsme qui pourtant le tente puisqu'il l'évoque régulièrement. Par l'intermédiaire de sa conscience, ils le sauvent de l'humanité qu'il redoute. On observe alors que malgré les hésitations, il revient assez rapidement à sa réalité : celle qui est de s'occuper avant tout des siens.

On trouve dans *D'un château l'autre*, la démonstration même de ce rejet d'égoïsme au profit de ses devoirs :

« il me faisait confiance que je profiterais pas d'être là, sans menottes, et toutes les nuits si longues, pour foutre le camp... ç'eût été facile, mettons!... mais?... Lili resterait seule... et Bébert... et puis me sauver où ?... » (D'un château l'autre p.94)

Lors de son emprisonnement, il aurait pu avoir de nombreuses occasions de prendre la fuite, de tout laisser derrière lui et de jouir d'une vie bien plus agréable que celle qui lui est destinée. Mais rien n'y fera il acceptera son sort et ne s'enfuira pas, pourtant il n'est pas menotté, la fuite serait aisée. Ses responsabilités envers sa compagne et son chat le forceront à rester captif, ou plutôt lui donneront la force d'accepter le sort qui lui est dévolu.

On note alors que ce trait qu'il partage avec son chat : la fidélité est très développée chez l'auteur et volontairement. Il est fier de ce qu'il a accompli à ce sujet et ne manque de nous le rappeler dès qu'il en a l'occasion. Bien sûr, comme pour le chat chez qui la fidélité était particulièrement mise en avant, il est naturel de retrouver ce même procédé chez Céline. Mais chez l'auteur nous voyons que cette fidélité n'est pas intouchable, qu'elle a été souvent sujette à l'incertitude et à travers son vécu il a compris le rôle qu'elle avait pour lui. Avec le temps, Céline comprit que c'était l'une des rares choses à laquelle il ne pourrait faillir. Comme pour son chat, elle n'est pas intrinsèque, elle se développe au fur et à mesure et seul le temps est capable de l'amener à son plus grand apogée.

3 - La résignation :

Un autre point sur lequel se rejoignent l'auteur et son chat est la résignation. Chez l'auteur elle est plus naturelle. Cela paraît évident, un homme est capable de comprendre en quoi elle lui est nécessaire. Pourtant il n'est pas insignifiant de retrouver le chat et son maître sur ce point, même si on reconnaît assez rapidement qu'ils possèdent tous deux des différences certaines à ce sujet.

« nous sommes pas à réclamer, les autres qui se plaignent... nous trois et le chat ne réclamons rien... peut-être plus qu'eux l'habitude d'être malmenés, projetés, hue à dia... » (Rigodon p.763)

On constate dans cette citation la résignation dont l'auteur, Lili et Bébert font preuve. Ils sont là dans un train pour fuir l'Allemagne et ils sont mêlés à d'autres « exilés ». Ils sont dans des conditions déplorables, manque de nourriture, aucune hygiène, aucun confort cela va de soi, mais eux ne sont pas à réclamer, ils se contentent du peu qu'ils ont même si ce peu est

totalement insuffisant. Pourtant les autres occupants du train, eux, ne le prennent pas de la même façon, eux n'acceptent par le sort qui leur est dévolu, ils se plaignent. Ensuite il s'oppose à eux en nous répétant qu'ils ne réclament rien. Peut-être que la résignation dont ils sont capables de faire preuve dans ce train est née de la misère à laquelle ils ont déjà été confrontée par le passé. Ce n'est pas leur premier voyage, ils ont pris l'habitude depuis leur fuite de la France d'être malmenés.

Ainsi on retrouve ici le chat et l'auteur sur le même plan, l'un à l'image de l'autre. Un parallèle que l'on observe aussi un peu plus tard dans la même oeuvre :

« au jour du Déluge ceux qui s'en sont tirés, la preuve, ceux qui sont sortis de l'Arche en ordre, ficelés comme il faut, leur petit baluchon sous le bras... nous serions ainsi, ficelés comme il faut, Lili, moi Bébert, et tous les mômes... y aurait de l'imprévu, forcément !... ah, que je retrouve mon esprit vif! bougre, j'y suis pas!... pas le moment de tituber pourtant!... je préviens Lili: je te donnerai le bras, je prendrais qu'une canne, deux je fais trop infirme... » (Rigodon p.888)

On trouve dans ce passage une allusion au passage de la bible sur l'arche de Noé. Il prend cette référence pour comparer le sort qu'on subit les animaux sauvés par Noé et celui qui leur est dévolu. Il compare alors le Déluge à ce qu'ils traversent durant cette fuite de la France. Il est intéressant de voir comment il utilise cette référence biblique connue de tous et irrévocable par essence pour attiser la pitié du lecteur, et faire ressentir la misère qu'ils ont traversée.

Il utilise aussi cette parabole pour évoquer la méthode qu'il faut adopter pour s'en tirer. On retrouve d'ailleurs à ce niveau l'impact de l'éducation militaire qu'il a connu durant ses services et de l'importance qu'elle a prise dans son concept de société, puisqu'on retrouve comme planche de salut l'ordre. L'ordre ici caricaturisé à l'extrême par l'image du ficelage des animaux lors de leur sortie de l'arche. Il espère alors en reproduisant ce schéma pouvoir traverser les différents obstacles auxquels ils vont être confrontés. Il est réaliste toutefois, il sait qu'il ne pourrait jamais tout prévoir et tout contrôler, il est conscient des différents imprévus probables lors de leur chemin. Mais qu'importe, il faut avancer de toute façon. Ils doivent continuer leur fuite, leur traversée. Pour cela, il se doit de retrouver tout son esprit,

toutes ses pensées. Il doit être au summum de sa concentration. Pourtant il est difficile à accomplir une telle chose au vu des circonstances, alors on observe comment Céline use d'artifices pour trouver la force mentale et physique de ne pas abandonner et pouvoir terminer son voyage. Il sait que ce ne sera pas le moment de tituber, malgré ces infirmités. Il ira même jusqu'à refuser à prendre deux cannes, comme s'il refusait un peu son infirmité.

On remarque alors la façon un peu étrange dans ce passage de se résigner à son sort.

« tout de même j'aurais dû me secouer, me remettre debout, aider Lili et Felipe... les aider à quoi ? » (Rigodon p.869)

On voit ici un passage intéressant sur lequel il convient de s'arrêter un peu. Céline ici fait preuve d'une lucidité surprenante, il connaît ses limites, son infirmité, les conditions, la misère. Il lui est difficile d'aider tout le monde s'il est incapable juste de se mettre debout. Il est capable ici de faire preuve d'une résignation surprenante quand on la met en parallèle avec l'exigence qu'il a sur lui même au sujet de ces responsabilités.

Résignation que l'on retrouve aussi sur ses responsabilités quand il admet :

« je peux pas m'occuper de tout le monde !... » (Nord p.670-1)

ou qu'il y fait référence comme des « ces charges d'âmes! » (Féerie pour une autre fois II p.303)

Pourtant nous l'avons vu, même s'il paraît parfois dépassé par l'immensité des obligations qu'il s'accorde, il ne démissionne pas :

« Zut j'avais pas envie de sortir... tout de même il a fallu... » (D'un château l'autre p.204)

Il arrive ici à faire preuve de fatalisme; il n'a pas le choix. Il lui faut sortir pour Bébert alors contraint par ses responsabilités, il s'acquitte de cette tâche. Mais même dans cette

abnégation, il lui arrive de savoir reculer et faire preuve de lucidité, pas seul ici, essentiellement grâce à l'intervention de sa compagne :

« je m'élancerais !... je traverserais les flammes si Lili me retenait pas... Lili me détourne l'attention.. » (Féerie pour une autre fois II p.284)

On remarque alors qu'il est capable de faire preuve de résignation de manière assez régulière, que ce soit face à sort, à son infirmité, à ses responsabilités. Il sait abdiquer quand cela devient nécessaire, à l'image de Bébert une fois de plus, mais cette fois il est important de constater que leur seuil de résignation est différent. En effet, là où le chat se contraint à la résignation par manque de choix, Céline lui fait preuve de réflexion pour y arriver. Il utilise la raison pour trouver la vigueur indispensable pour s'y soumettre, à la différence du chat, qui lui n'a pas cette démarche. Alors l'auteur s'écarte de l'image qu'il donne du chat, il n'apparaît sur ce trait pas totalement identique, juste relativement similaire : l'auteur lui retire ce qu'il regrette chez lui, cette réflexion reflétant la crainte des conséquences futures.

4 - Le pessimisme : le côté râleur du chat et la martyrisation de Céline :

Un autre point où l'on retrouve le chat et l'auteur est le pessimisme; cette fois un peu comme pour l'attribut précédent Céline se démarque du chat. Là où le pessimisme ne s'exprime chez Bébert que par son esprit râleur (qui n'est sans doute pas à démontrer en ce qui concerne Céline) celui de l'auteur est développé d'une manière tout autre. Il provoque chez Céline une constante martyrisation (thème récurrent dans l'oeuvre de Céline), il est la victime de tous, le monde entier lui en veut.

Je ne reprendrai alors ici que quelques allusions me permettant de tracer un peu ce constant esprit de martyrisation afin de le comparer au pessimisme du chat qui reste, avant tout, le point central de cette étude. Tout d'abord on remarque cet esprit de martyrisation à travers l'évocation de l'épisode qui lui avait valu d'avoir son domicile pillé.

« qu'est-ce qu'ils m'avaient pris!... en somme, j'avais sauvé que Bébert!... » (D'un château l'autre p.83)

Il nous rappelle brièvement cette anecdote pour une fois de plus se placer en victime du monde. Il lui avait tout pris, et comme il insiste lourdement ensuite, il n'avait réussi qu'à récupérer son chat Bébert. Le terme qu'il emploie est très fort et il est essentiel de le souligner, il utilise le verbe « sauver » ici alors qu'il aurait pu utiliser une formule plus appropriée. Mais il lui paraît nécessaire de renforcer cette image de victime, un peu comme s'il avait été victime d'un feu où dans la précipitation il n'aurait pu que récupérer son chat.

On retrouve aussi dans *D'un château l'autre* une citation où sa place de victime est outrancièrement évoquée.

« En somme votre avis, le bon sens, la raison, c'est que mes jours doivent finir ici? Mes jours! demi-jour! quart de jour!... Ah je fais front! Ah, je vous emmerde! Voyez ma rébellion ouverte! » (Féerie pour une autre fois p.36)

Comme nous l'avions vu, ici Céline se place en victime d'un lecteur plus qu'accusateur. Mais pourtant il est conscient de souvent user de ce procédé de martyrisation, ainsi dès le début de *Féerie pour une autre fois*, il tente de se justifier :

« Oh, mais je fais très attention! Je me plains pas à tort à travers! Vous me direz : Vous êtes si déchu, vous devriez bien vous finir!... » (Féerie pour une autre fois p.166-167)

On constate dans cette citation que Céline une fois de plus – non sans surprise – se place en victime. Cette fois pour justifier ce rôle qu'il aime se donner, Céline prend le lecteur à parti, à l'image de la citation précédente. Il lui donne le rôle qu'il attribue à l'humanité, il ne le différencie pas des autres hommes, il le singularise.

Pourtant Céline nous avoue avoir pris toutes ses précautions, il « *fait très attention* », il nous affirme qu'il ne se plaint que lorsque cela se justifie amplement, comme il nous le dit : « *il ne se plaint pas à tort à travers* ». Céline se défend comme il peut, il tente de nous convaincre. Il se veut chroniqueur de ses malheurs pour les excuser et leur trouver un sens.

Alors malgré toutes ses précautions, le lecteur ne peut s'empêcher de lui dire que sa déchéance ne peut conduire qu'à son suicide. Ce serait la seule chose noble à faire dans un cas

comme celui-ci. Ce qui renforce une fois de plus cette image de martyr qu'il aime à se donner, rôle dans lequel il se complaît.

Mais Céline n'est pas seulement la seule victime, il entraîne aussi dans sa déchéance ceux qui l'entourent :

« Et la vie d'Arlette <[si sensible! où que je l'ai entraînée? la pauvre][alors là moi la brute! l'ostrogoth!] Comment que [j'ai [malmené]saccagé sa vie] je l'ai saccagé sa vie! ses élèves! son cours des Grâces!>

Et Bébert qu'a plus de dents, de moustaches!... (comme moi!)... une rejeunesse qu'il faut refleurir!... Je vous parlais de la trame du Temps!... bonne mine! » (Féerie pour une autre fois p.54)

On observe dès le début de *Féerie pour une autre fois*, la vision que Céline a de luimême. Il se définit par rapport à ses deux compagnons traditionnels : sa compagne Lili et son chat Bébert. On s'aperçoit dans ces propos que Céline a une vision dépréciative de lui-même. Il se présente comme le responsable des malheurs de sa compagne, il l'a privée de la vie à laquelle elle aspirait. Il se rend responsable de la déliquescence de sa vie, il l'a malmenée, il lui a « *saccagé sa vie* » et par-là il entend la vie en général et en particulier il fait allusion à sa plus chère passion : la danse. Il la plaint de l'avoir suivi, il se place presque comme victime de lui-même, et Lili nous apparaît comme victime des malheurs de Céline plutôt que de Céline lui-même.

L'auteur nous est présenté ici comme une « *brute* » en opposition à la sensibilité de Lili. Il réussit par ce procédé à idéaliser sa compagne en lui conférant des attributs positifs, et à se rabaisser en ayant perverti cet idéal. De cette opposition peu réaliste, et pourtant très crédible aux yeux du lecteur – on ne peut remettre en cause la sensibilité d'Arlette ou le manque de finesse de Céline - l'auteur fait preuve d'un pessimisme démesuré.

Pourtant il s'en déresponsabilise un peu, il trouve une excuse pour le malheur qu'il aurait entraîné, comme s'il ressentait le besoin de se justifier, comme s'il n'acceptait pas d'avoir réussi à détruire le bonheur du seul être qui comptait réellement pour lui. Il nous parle des conséquences du temps, le temps que l'on ne peut remettre en cause. Le temps à travers

Céline a détruit les aspirations de Lili. Il est important de voir comment Céline perçoit ses perversions inéluctables : le temps agit directement sur lui et Bébert, mais n'a un effet sur Lili que par son intermédiaire. L'usure, que lui a subit, rejaillit sur Lili et entraîne les conséquences néfastes dont il fait allusion, comme si le temps sans son intermédiaire n'aurait eu aucun effet sur Lili. Ainsi on comprend que la sensibilité de sa femme, sa grâce, l'auraient sauvé du temps, même si cela paraît inconcevable. On en déduit l'importance que Céline octroie à ses deux qualités.

On retrouve un peu plus tard les mêmes préceptes mais cette fois-ci, le temps n'excuse plus rien :

« Vous imaginez mon souci!... La situation! sa situation!... personne lui parle, personne l'invite... toute seule contre le monde, voilà... le monde entier!... moi, dans le trou... Damnée qu'elle est!... damnée comme moi! époux légitime!.. 16° Arrt, témoins, tout!... moi qui rêvais d'opérette! dites! Ca va mal!... Elle a trouvé qu'un fond de grenier... Bébert tousse, elle tousse... elle attend le mardi, la visite... elle vient me voir avec Bébert... sept minutes... Bébert dans un sac.... Ah faut pas qu'il remue!... l'immobilité complète... le garde mate... et puis faut pas qu'on se parle français Arlette et moi!... anglais seulement!... défendu le français!... Anglais nous?... Elle est née Française Française Française rue Saint-Louis-en-l'Ile!... moi Rampe du Pont, I I, Courbevoie!... Bébert à la Samaritaine!... nous forcer parler anglais!... moi l'horreur des langues étrangères!... biaiseuses baragouineries infirmes!... C'est de l'humiliation capitale! Nous natifs de la Seine comme personne!.... » (Féerie pour une autre fois p.84)

Céline seul est le responsable, sa damnation —damnation qu'il ne prend pas la peine de justifier ici -se répercute sur Lili et sur Bébert. Il se retrouve seul dans son supplice, et ce supplice rejaillit sur ces compagnons. Il les condamne à leur tour, les contraint à vivre dans « un fond de grenier », affecte leur santé (ils toussent tous deux) et non presque plus droit aux visites. Ce n'est que par la ruse que Lili réussi à amener le chat. Lors de ses visites, ils n'ont plus droit à la parole, ils sont tenus pour conserver le peu d'intimité qu'il leur reste, de s'exprimer dans une langue que Céline abhorre.

Céline est alors responsable de leur « *humiliation capitale* ». Ainsi il est responsable de la déchéance que cet emprisonnement a non pas sur lui-même mais sur Lili et Bébert.

Mais on trouve aussi une autre forme de pessimisme, il arrive à convaincre le lecteur voire lui-même que les seuls fragments de bonheur qu'il a pu avoir sont dus à la seule chance :

« j'ai été pris par les ennuis, la vie courante, le petit bonheur, le bien et le pire... Pour Lili j'ai eu de la veine » (Féerie pour une autre fois II p.182)

Enfin il admet que la chance seulement ou en grande partie explique l'affect que Lili lui porte. Il a eu de la veine. Il attribue au hasard de la chance les sentiments forts et purs que Lili a pour lui. Il leur retire presque la perfection qui les caractérisait. En réalité, il se place en victime de ses propres démons, et affirme que la chance est seule responsable de ce qu'éprouve sa compagne à son égard. Il est étonnant de pessimisme dans ce passage, car il semble invraisemblable qu'il doute de la pureté des sentiments de Lili, mais il a une image tellement vertueuse de sa compagne qu'attribuer cela uniquement à la chance vient à les pervertir.

Céline ironise même son pessimisme :

« j'aurais pas mon caractère, optimiste bien qu'il en paraisse» (Féerie pour une autre fois II p.248)

Il qualifie son caractère d'une manière sarcastique : « *optimiste bien qu'il en paraisse* ». Il est conscient du pessimisme qu'il peut inspirer surtout à travers ces écrits. Pourtant cela ne l'empêche pas de se considérer comme optimiste. Au contraire, il insiste sur ce trait en appuyant lui-même sur ce paradoxe.

On voit alors que Céline est d'un pessimisme démesuré qui s'exprime de nombreuses façons, et ce, durant la totalité de son oeuvre. Il était intéressant de les mettre en parallèle avec celles du chat, qui lui aussi, à sa façon, est un pessimiste. Mais à sa façon seulement, il n'a pris que le coté râleur. Céline retranscrit alors dans le chat Bébert un trait de caractère assez difficile à mettre en valeur chez un animal le pessimisme. Il réussit à rendre son chat un peu

comme lui, malgré toute la dimension humaine que l'on accorde à cet attribut. Ainsi il arrive une fois de plus à constituer son chat comme le reflet de lui-même, toutefois pas à l'identique mais simplement discrètement déformé, comme façonné par son écriture et sa volonté.

5 - La reconnaissance ou Céline redevable de Bébert, de ses malheurs :

L'auteur retrouve une fois de plus son chat sur cet attribut. Comme Bébert qui arrive à faire preuve de reconnaissance, Céline lui aussi éprouve de la gratitude parfois. D'une manière assez déconcertante d'ailleurs quand on le recoupe avec son pessimisme avoué. Pourtant tout comme son chat, on lui trouve de temps à autres des marques de reconnaissance. Il est redevable de ceux qui l'entourent.

Comme on le remarque discrètement ici :

« Ah, elle m'aime Arlette, elle m'adore... je l'aime aussi, mais ma façon, je suis pas tellement si délicat.... [...] Pour Lili j'ai eu de la veine » (Féerie pour une autre fois II p.182)

Même s'il mêle le hasard à l'affect de Lili, il est tout de même bien heureux de voir chez elle l'amour qu'il lui inspire.

D'une manière similaire, on trouve un peu plus tard dans le roman

« J'aurais pas eu Lili, là... et Bébert... et peut-être Piram... je serais parti tout seul!... ouest! midi! nord!... à la bonne vôtre! mais voilà le plus terrible de tout: la conscience... vous osez plus vous dégueuler...que ça serait le soulagement même! » (Féerie pour une autre fois II p.309)

Ici aussi, il avoue malgré ce que cela lui inspire dans la suite de la citation, que sans Lili, sans Bébert, il serait partit seul. Alors même si le plus remarquable à travers cette citation à été étudié préalablement, on ne peut s'empêcher d'y revenir pour noter qu'à sa façon il est redevable de ce que Lili et son chat lui ont apporté : simplement une raison pour ne pas partir

seul. On observe aussi une toute autre forme de gratitude. Il apparaît plutôt incontestable que Céline est reconnaissant envers ceux qui partagent son existence et qui l'aiment.

Mais il lui arrive aussi d'éprouver de la reconnaissance pour quelques autres hommes, bien peu il est vrai – n'oublions pas que Céline conspue l'humanité. Toutefois avec le personnage d'Ivan, on trouve une preuve qu'il est capable d'avoir de la gratitude pour autrui. Le cas d'Ivan est un peu à part : il n'inspire de la bénédiction de la part de Céline que par l'intermédiaire de Bébert. En effet, Ivan est celui qui permet durant ces temps difficiles où la nourriture se fait rare, d'avoir un petit quelque chose pour le chat. Il permet à Céline d'accomplir son devoir, ainsi Ivan lui inspire un profond respect :

« Ivan, as-tu un peu de viande ?... pas pour nous !... pour notre chat, là ?
[...] Cet Ivan est providentiel, je trouve... il a droit encore à cent marks... je veux me ruiner pour Ivan ! [...] Ivan revient, il remonte avec le petit bout de viande... [...] une bonne chose, il a à manger !... » (Nord p.345)

Ivan devient un messie pour Bébert, et sera grassement récompensé par Céline pour cela. Ivan n'a pas de rôle majeur dans ce roman, il sert de faire valoir pour Bébert. Il permet de voir à quel point Céline prend au sérieux ses responsabilités qu'il évoque tant. Durant cette période de misère extrême, manger devient un luxe pourtant nécessaire. Céline et Lili le comprennent tout à fait, même Bébert, nous avons vu, a su se résigner à son sort et accepte la maigre pitance qu'on lui offre.

Dans ce contexte, apparaît Ivan qui par on ne sait quel moyen trouve de la viande pour le chat à la demande de Céline. Evidemment ce ne sera pas des morceaux de premier choix, mais aux yeux de l'auteur, Ivan devient alors providentiel, il nourrit seulement son chat mais cela lui accorde un respect sans borne et une admiration étonnante de la part de Céline.

« revoici Ivan avec des choux rouges à la crème, et la petite viande pâle pour Bébert ... » (Nord p.350)

On retrouve Ivan dans ce passage qui une fois de plus permet de ravitailler Céline et Lili sans oublier Bébert bien sûr qui encore une fois a le droit à un petit bout de viande.

Alors bien que surprenant, on observe une autre similarité entre Bébert et Céline, cet attribut reste peu développé et son rôle est mineur dans l'oeuvre. Il ne faut l'occulter pour autant, il prouve que l'auteur et le chat se rejoignent sur de nombreux points.

6 - La prudence du chat ou le rejet de l'humanité de Céline :

On retrouve aussi l'auteur et son chat sur ce qualificatif : la prudence. On avait vu dans la première partie à quel point Bébert était capable de faire preuve de prudence quand cela devenait utile même nécessaire. Cette fois on remarque que l'on observe cette qualité chez l'auteur. Cependant on note parfois que la prudence dont Céline fait preuve se rapproche de celle qu'on découvrait chez le chat :

Comme dans cet épisode où Céline laisse son Bébert à garder à son ancien propriétaire Le Viguan, où se mêlent dans les propos de l'auteur prudence et méfiance à son égard.

« il me laisse décider... voilà, La Vigue lui, restera ici... avec Bébert... [...] « tu garderas les affaires et le greffe... et t'iras pas te promener trop loin! » Pas de fantaisies! » (Rigodon p.733)

On note la vigilance de l'auteur quant à la nature même de Bébert qu'il redoute autant qu'il apprécie : il sait que le chat a besoin d'un élément extérieur pour pondérer, contrôler sa fougue naturelle. Il craint tout autant le comportement de Le Viguan qui ne s'occuperait pas du chat comme il le faudrait, cette crainte est nourrie par l'expérience du passé : il a déjà prouvé qu'il était bien incapable d'assurer le bien-être du chat, l'ayant abandonné à de nombreuses reprises avant qu'il soit adopté par Lili.

Aussi ici, l'auteur reste très méfiant vis à vis de la situation et préfère éviter de dormir pour veiller à ce que rien n'arrive :

« nous là toujours, on se reposait, La Vigue, moi, Lili... pas à dormir, non!... mais tranquilles... beaucoup de paille!... oh! pas insouciants!... même Bébert dans sa musette était en quart, pas ronronnant... le tout dans les bruits s'y reconnaître!... ceux qui sont pour vous... » (Rigodon p.753)

On observe même dans ce passage, le parallèle entre l'auteur et Bébert qui tous deux ont un comportement similaire. Comme il le remarque : « *même Bébert dans sa musette était en quart* » . Ils évitent tous deux l'insouciance et prêtent une attention particulière à ce qui les entourent afin de pouvoir contrôler l'imprévisible.

Toutefois, si l'on peut voir que leur prudence paraît similaire à travers ces citations, il serait réducteur de penser que sur ce sujet le chat est totalement identique à son maître; en effet, on voit que cette prudence devient beaucoup quasi-obsessionnelle chez Céline. Ce sentiment constant de méfiance se nourrit son rejet de l'humanité. Il nous l'explique à plusieurs reprises dans son œuvre. Par méfiance des hommes, il est venu à tant les conspuer, l'expérience de la vie l'a rendu misanthrope.

« question des hommes et des femmes y a que les malades qui m'intéressent... les autre, debout, ils sont tout vices et méchancetés... je fous pas mon nez dans leurs manèges... la preuve : comme ils arrangent leur cirque que c'est plus habitable, vivable, par terre, en l'air ou dans le couloir! encore en plus qu'ils parlent d'amour, en prose, et en musique, qu'ils arrêtent pas! culot! et qu'ils engendrent! acharnés fournisseurs d'enfer! et péroreurs! et que ça finit pas de promettre!... et que ça s'enorgueillit du tout! et bave et pavane! y a que couchés, crevants et malades qu'ils perdent un peu leur vice d'être hommes, qu'ils redeviennent pauvres animaux, qu'ils sont possibles à approcher... » (Féerie pour une autre fois II p.230)

Il est intéressant de noter la vision de l'humanité que Céline possède car elle est à rapprocher de sa méfiance vis-à-vis des hommes. La méfiance naît de son expérience. Avec le temps il en est arrivé à la conclusion que les Hommes sont lourds, incapables de faire preuve de légèreté. Ce qui manque le plus à l'humanité.

Dans ce passage, on trouve une fameuse image qu'il aime à reprendre pour expliquer son idée des hommes. Cette image est celle des hommes debout qui sont vils, menteurs, manipulateurs, orgueilleux, égoïstes. Leur défaut d'homme est symbolisé par le fait qu'ils se tiennent debout. En comparaison avec ceux qu'il décrit comme ayant perdu leurs vices qui eux se retrouvent couchés (que ce soit par la maladie, la prison ou même par rapport aux animaux qui d'évidence ne sont pas debout).

On trouve dans L'église (acte III, page 172) par l'intermédiaire du propos de Bardamu une nouvelle fois cette métaphore :

«j'aime mieux les rapports avec [les hommes] qui sont malades. Ceux qui sont bien portants, sont si méchants, si bêtes; ils veulent avoir l'air si malins, aussitôt qu'ils tiennent debout, que tout rapport avec eux est presque aussitôt malheureux! Quand ils sont couchés et qu'ils souffrent, ils vous foutent la paix »

Encore déjà dans son premier roman une esquisse de cette symbolique, preuve que cette idée ne l'a jamais quitté au cours de son existence :

« Parce que tu vois, les hommes quand ils sont bien portants, y a pas à dire, ils vous font peur...[...] Tandis que quand ils sont malades, y a pas à dire, ils sont moins à craindre » (Voyage au bout de la nuit, p.306)

Ainsi on observe que cette vision particulière de l'humanité que possède Céline l'a obsédée durant la majeure partie de son existence. Elle est l'indéniable preuve de la méfiance extrême qu'il a des hommes. En cela il se différencie notablement de son Bébert, lui est simplement prudent par moment.

On trouve aussi d'autres points sur lesquels le chat diverge de l'auteur.

7 - La curiosité de Bébert :

On a bien vu les attributs similaires entre l'auteur et son chat, on ne retrouve pas uniquement le chat comme un double à l'identique de l'auteur. On apercevait déjà en étudiant les précédents caractères qu'ils n'étaient pas en tout point égaux et que parfois ils étaient nuancés. On ne retrouve pas non plus dans le chat en tout point l'auteur.

Mais on note aussi qu'outre ces nuances, il existe des différences bien plus frappantes : Bébert possède des attributs qui lui sont propres et que l'on ne retrouve nullement chez Céline. Ils ne sont pas très nombreux certes mais leur existence même mérite d'être relevée. On se rend compte que le chat présente une curiosité farouche qui fait cruellement défaut à l'auteur, indépendamment de cela, il est accrédité de surcroît d'une gourmandise presque insolente.

A partir de ces deux qualités on observe qu'elle rend Bébert autoritaire : il tire son autorité de sa curiosité effrontée et d'une gourmandise impertinente. Cet autoritarisme est ce que Céline admire le plus chez l'animal, non pas la simple curiosité ou gourmandise qui, avouons-le, passent pour naturelles concernant un chat.

Alors cette autorité prend une place à part dans le caractère de Bébert, car elle le distingue avec transigeance de l'auteur. On ne voit jamais (ou que très rarement) Céline réussir à faire preuve d'une telle autorité. Ce trait lui fait cruellement défaut et il le regrette amèrement. Ainsi en conférant à son chat cet attribut, il se permet de montrer en Bébert l'image de lui-même qu'il aurait aimé avoir. Il transmet au chat ses propres caractères tout en les déformant un peu, les polissant à sa manière, et rajoute au passage quelques marques supplémentaires : il se voit en Bébert mais pas tel qu'il est réellement, mais plutôt tel qu'il aurait aimé être . Ainsi Bébert n'est plus juste le personnage partageant ce voyage mais il devient l'image idéalisée de Céline faite dans l'œuvre par l'auteur lui-même.

Revenons tout de même un peu plus sur la curiosité de ce chat :

« il salue Lili, il ôte sa casquette, il s'incline... moi il me tend la main... je le fais entrer dans la chambre, je le fais asseoir sur une chaise... Bébert a l'autre... on n'a que deux chaises... c'est le grand jeu de Bébert, sauter d'une chaise à l'autre!... Bébert regarde mal l'occupant...culot qu'il a, qu'il trouve! moi je les regarde, l'Oberarzt Traub et Bébert...qui c'est qui va parler le premier?... puisque c'est moi qui reçois, j'attaque... je le prie de m'excuser... de le recevoir si sommairement!... notre installation!... etc... etc... » (D'un château l'autre p.257)

On constate dans cette citation le caractère de Céline. Il hésite, ne sait pas comment il doit recevoir son hôte. Il a en effet beaucoup de mal à s'imposer. Il commence par noter la différence que celui-ci octroie à sa compagne lorsqu'il la salue. Puis sans en tirer aucune conséquence il lui offre un siège, et plutôt que de prendre la chaise restante, il la laisse à son

chat Bébert. A partir de là, on comprend les hésitations de Céline. Mais dans ces moments là Bébert arrive à s'imposer là où Céline échouerai.

Le grand jeu du chat est de sauter d'une chaise à l'autre et il voit d'un mauvais œil l'arrivée de l'Oberarzt qui le prive de cet amusement. Alors il prend le rôle que son maître aurait du adopter dès le départ. A travers ce hasard, Bébert devient l'acteur principal de cette scénette. Il devient celui que Céline aurait aimé être. Il ne se dérange pas de la présence de l'Oberartz pour continuer ses activités, et il se permet même de le prendre de haut quand celui-ci lui retire la chaise que Bébert appréciait tant : « il regarde mal l'occupant ». Cet individu que Bébert ne connaît pas, arrive et occupe la chaise que Bébert appréciait. A ce moment on s'aperçoit nettement du parallèle que l'auteur fait à travers cette anecdote entre son chat et ce qui lui est arrivé par le passé ou lui arrivera plus tard. Au moment où Bébert est bafoué, il n'abdique pas sans rien faire mais au contraire s'impose et use de culot. Le culot, qui marque particulièrement Céline, que son chat est capable de trouver face une situation et un personnage inconnu, ne serait-ce que pour défendre sa chaise.

Dans ce petit épisode on voit où s'arrête Céline le personnage censé rendre fidèlement ce qu'est Céline lui même et où débute le Céline idéal qu'il aurait aimé être. Grâce à Bébert qui, lui, trouve le culot dont il a besoin, il devient celui qu'il aurait aimé être.

Bébert devient non seulement un personnage à part entière, mais aussi par ce genre de procédé, il est devient le miroir de l'auteur : un miroir qui ne retranscrit pas la réalité telle qu'elle était, mais un miroir qui polit les impuretés, imperfections que Céline voit en lui et qu'il a été incapable de corriger lui-même. Bébert nous offre alors une nouvelle vision de Céline, auteur déjà troublant, personnage de roman complexe, cette fois on trouve celle qu'il aimerait donner de lui même.

On retrouve cela dans la fin de la citation où cette fois Céline se résigne, par l'intermédiaire de la raison, à entamer le dialogue. En tant qu'hôte, il se doit de s'imposer dans cette situation. Pourtant, il retrouve les hésitations, les doutes qui le pétrifiaient précédemment : il ne peut que débuter le dialogue par de maigres excuses à propos de son installation.

8 - La gourmandise de Bébert :

Ensuite, on peut s'attarder un peu plus sur la gourmandise du chat, sans trop s'étendre, il suffit de revoir la description de Bébert pour retrouver ce trait volontairement grossit par l'auteur.

« lui Bébert a faim il sort sa tête de sa musette... la cuisinière lui offre des rillettes... mgnam! mgnam!... il attaque...il fait honneur... » (Rigodon p.902)

Comme on l'avait étudié dans ce passage de Rigodon :

« lui Bébert a faim il sort sa tête de sa musette... la cuisinière lui offre des rillettes... mgnam! mgnam!... il attaque...il fait honneur... » (Rigodon p.905)

Ou encore un peu plus tôt dans l'œuvre :

« Le Landrat c'est aussi pour Bébert! les os de volaille pour Bébert...je mendigote à fond chez le Landrat, je suis bien avec la cuisine... je montre Bébert à la cuisinière, elle est ravie... elle l'adore, je le sors de son sac... il fait la loi, à la cuisine... on s'en va plein d'os!... et pas que des os!... de la viande après!... on profite un peu avec Lili... » (D'un château l'autre p.186)

Par contre, on observe à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Céline, que le chat dérive de la simple image qu'un miroir pourrait renvoyer de l'auteur, il la façonne. On remarque dans ce passage, que Bébert réussi là où Céline ne sait pas s'imposer. Il sait faire preuve de culot et se met en avant, ce qui lui vaut toutes les attentions de la cuisinière. Celle-ci le récompensant en lui donnant un peu à manger. Céline nous avoue à demi-mot qu'il profite de la situation, que Bébert lui permet d'obtenir ce qui lui serait dû s'il savait être tel qu'il aimerait être.

En cela Bébert dépasse l'auteur, il n'est pas seulement un chat. Il en reprend les caractères principaux mais il lui est attribué des qualités que Céline ne possède pas et ne possédera jamais. Il nous permet, nous lecteur, de comprendre l'auteur plus en profondeur, de comprendre ses pensées, remises en question, regrets. Il nous montre un auteur humain qui a

ses défauts (à ses yeux) et qui ne pouvant les combattre, les accepte à moitié non sans quelques regrets.

« mais elle est si aimable avenante qu'on a honte d'être là devant toutes ces richesses comme frappés, stupides.... Ah, Bébert heureusement nous sauve, il sort la tête de sa musette et sa moustache...lui veut bien quelque chose... et tout de suite! heureusement... ça va ils se comprennent, succès! elle connaît les greffes, elle lui propose aux creux de sa main une forte boulette de viande hachée... lui hésite pas... mgnam! mgnam! lui a de l'appétit!... moi j'ai pas... pas encore... je regarde...Lili regarde aussi... la fatigue voilà!... on a été trop fatigués pour manger comme ça, but en blanc... oh, ça va revenir!... mais d'abord souffler... notre si aimable cuisinière veut bien, elle comprend... d'abord nous reposer!... à notre aise!... repos!... repos!... elle a là trois chaises contre la paroi... restons pas debout!... elle nous fait asseoir.. » (Rigodon p.899)

Alors on trouve dans la fin de *Rigodon* une anecdote très intéressante à étudier : celle du passage avec la cuisinière que le trio rencontre vers la fin de leur exil. Epuisés par leur voyage, les conditions misérables qui les accablent, Céline et Lili sont incapables de réserver un traitement de faveur à la cuisinière qui les reçoit. Ils se retrouvent stupides de ne pas pouvoir agir tel qu'ils devraient le faire, et redoutent les conséquences que cela pourrait avoir, mais heureusement leur chat Bébert ne se comporte pas de la sorte. Il arrive à s'imposer là où Céline ne peut le faire, par épuisement physique et moral mais aussi par manque personnel. Il est fascinant d'observer comment l'auteur se réfugie derrière les considérations d'épuisements pour trouver une relative excuse à son manque d'autorité. Il est frappant de voir que le chat est lui aussi soumis à ces mêmes considérations et pourtant lui s'impose.

Il agit simplement et interagit avec la cuisinière comme Céline aurait du le faire. A ce niveau là Bébert dépasse son maître, il le surpasse et le surprend. Mais l'auteur ne le regrette pas, il est heureux que son chat soit capable de réaliser les choses qu'il ne peut faire.

On observe alors ici, la capacité que Bébert possède à dépasser son maître, à se sublimer pour réussir à fournir au lecteur une image quasi parfaite d'un animal agissant tel que son maître souhaiterait qu'il agisse. On peut douter de la véracité de ce passage, ou plutôt de la façon dont la scène s'est déroulée, et surtout de la façon dont elle nous est racontée. Il est

invraisemblable de penser que la cuisinière aurait refusé toute aide à Céline et Lili si Bébert n'eut été présent et aurait agit ainsi. Pourtant l'auteur nous le suggère, ce qui nous permet de comprendre les regrets qu'il a quant à sa personnalité et qu'il envie à Bébert à ce niveau là. On retrouve alors l'image de Bébert comme une projection de l'auteur, déformée par endroits comme si le miroir permettait à l'auteur de corriger les défauts qu'il possède et de les transmettre au chat.

9 - L'autoritarisme de Bébert :

On comprend naturellement comment à travers les citations précédentes la curiosité et gourmandise de Bébert arrivent à devenir autorité aux yeux de son maître. Mais on aperçoit aussi dans d'autres passages, quelques preuves moins détournées de l'autoritarisme du chat :

« enfin, je suis par nature aimable... Lili aussi... Bébert lui regarde que la route, il se met pas en frais... » (Rigodon p.791)

On observe un trait de caractère de l'auteur et de Lili : ils sont aimables par essence. Le chat lui ne fait aucun effort, comme l'auteur le souligne : « il se met pas en frais... » il poursuit son activité habituelle et ici regarde simplement la route. Il est appréciable de souligner ici l'autoritarisme du chat qui est directement opposé à la nature aimable de ses maîtres. Cette fois le chat nous est clairement présenté comme autoritaire à travers ces quelques lignes.

« je pense à Lili et à Bébert... jolie notre petite virée, on s'est fait sortir de la ferme, mais on s'est repus à la louche...égoïstes! Pour Lili, Bébert, une gamelle? j'ose pas.... J'ose pas trop.... » (Nord p.437)

On constate dans cette nouvelle citation ce qui était évoqué précédemment : toujours Céline n'a de pensée qu'envers ses responsabilités : Lili et Bébert. Pourtant cette fois il agit de façon égoïste, pas par volonté propre mais par les circonstances de l'événement qui l'ont voulu. Lui s'est repu à la ferme mais il aimerait surtout pouvoir offrir la même chose à ses compagnons. On retrouve les manques de Céline, les difficultés de celui-ci à s'imposer, il ne

sait pas faire preuve de suffisamment de courage et d'abnégation pour oser demander une gamelle pour sa femme et son chat.

On voit que ce genre de situations le tiraille au plus profond de lui-même : en effet tout son esprit, ses pensées, sa volonté sont dirigés envers ceux qui l'aiment. A ses yeux, son devoir est de prendre soin d'eux. Cette fois, il échoue, il agit de façon égoïste uniquement freiné par ses défauts, ses manques qu'il aurait tant aimé pouvoir corriger.

Dans ce simple épisode on voit tout le caractère complexe de Céline et la dualité qui le tiraille quand il essaie de se comprendre lui-même et qu'il s'aperçoit de ses faiblesses. Alors Bébert deviendra l'extension de l'auteur, qui lui permettra de se façonner tel qu'il aimerait qu'on le voit, tel qu'il aimerait être vu surtout. Ce court épisode nous permet d'opposer directement l'auteur et son chat sur ce sujet et on s'aperçoit très nettement de la différence qui les sépare. Le chat lui est capable de faire preuve de cette supériorité autoritaire.

On retrouve l'impuissance de Céline qui l'oppose au chat :

« moi personne m'obéissait... tout de même j'aurais dû me secouer, me remettre debout, aider Lili et Felipe... les aider à quoi ? » (Rigodon p.869)

Pourtant rarement il arrive à dépasser ce complexe qui le touche :

« notre prolonge tremblote, et moi-même, et Lili, Bébert dans son sac... ils ont mis en route... on va bouger... ça y est! heureux que je me suis imposé, on y serait encore!... la colère a du bon des fois, surtout quand on n'a plus la force...enfin, on va! » (Rigodon p.875)

On s'aperçoit dans ce passage que l'auteur a su faire preuve de la colère pour s'imposer. Il a réussi là où il échouait par le passé, là où Bébert venait à son secours en gommant les imperfections du personnage de Céline. Cette fois il a osé, il a su trouver en lui ce qui lui manquait, il a utilisé la colère pour en trouver la force, la force l'ayant abandonné.

Il est intéressant de voir qu'ici l'auteur nous offre une visite au plus profond de sa conscience. Il nous fait ressentir ses peurs, ses craintes. Le lecteur éprouve de la sympathie pour le pauvre Céline qui n'ose jamais, qui pour réussir, doit user de la colère. On voit les limites de Céline, il aimerait pouvoir être celui qui s'impose qu'importe les circonstances mais cela est illusoire. Il en est juste capable par moment lors d'un accès de colère, colère sans laquelle il n'aurait jamais su trouver la force de faire pareil acte.

En conclusion on retient alors assez nettement que Bébert est une réelle projection de l'auteur : Céline est « *le portrait le d'artiste en chat de gouttière* » (F.Vitoux, *Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline*, p.79).

« Il [Bébert] répond plus aux questions...il monologue sur lui-même...comme moi-même...il est abruti comme moi-même... » (Féerie pour une autre fois p.19-20)

Ici ce n'est même plus Bébert que l'on observe mais uniquement ce « *portrait de l'artiste en chat de gouttière* ». Dès sa première apparition, l'écho de l'auteur prend la place du chat. Comme il le confesse plus tôt, Bébert est une « *peau* » et Céline le charge alors non plus de son caractère félin mais du sien.

Bien qu'il semble très similaire, il est intéressant de voir comment l'auteur joue sur le caractère du chat pour en faire non pas un simple double à l'identique mais une version plus nuancée, travaillée de lui-même. Il la corrige de ses principaux manques, il lui retire quelques traits qui sont fortement marqués chez lui. On trouve ainsi dans ce chat, un Céline surprenant, qui ne manque pas de déconcerter le lecteur.

On peut voir aussi que Céline ne manque pas de se comparer directement à son chat, pour renforcer encore plus cette image de reflet de lui-même :

« avec les greffes c'est pas nos paroles qui comptent c'est ce qu'ils sentent, eux... il doit se dire ça va pas durer... je crois pas non plus... » (Nord p.458)

On trouve dans ce court passage une situation où l'auteur rejoint son animal, comme un double.

Même s'il se plaît à se comparer très directement à son chat comme ici dans *Féerie* pour une autre fois, lors d'une des premières allusions de Bébert, comme s'il avait déjà été convenu pour Céline le rôle que prendrait son chat dans ses futurs romans .

« Et la vie d'Arlette <[si sensible! où que je l'ai entraînée? la pauvre][alors là moi la brute! l'ostrogoth!] Comment que [j'ai [malmené]saccagé sa vie] je l'ai saccagé sa vie! ses élèves! son cours des Grâces!>

Et Bébert qu'a plus de dents, de moustaches!... (comme moi!)... une rejeunesse qu'il faut refleurir!... Je vous parlais de la trame du Temps!... bonne mine! » (Féerie pour une autre fois p.54)

L'auteur se retrouve sur ce point avec son chat : le temps a usé Bébert comme il a usé Céline. Il a fait perdre à son chat ses dents et moustaches, toutes deux symboles de vie car nécessaires à un chat pour un épanouissement physiologique.

On trouve donc dans ces quelques mots, un rapprochement entre Céline et son chat. Ils sont tous deux identiques face à la trame du temps, ils se retrouvent l'un à l'image de l'autre, impuissants, ils subissent. Et ce ne sont pas les quelques mots d'espoir que Céline lâche un peu : « une rejeunesse qu'il faut refleurir » qui vont changer le fond des choses. Bien au contraire, cette allusion marque encore plus l'impuissance qui les caractérise face au temps. Ils ne peuvent que se résigner à être perverti par le temps qui s'écoule inlassablement.

Pourtant il est important de voir comment Céline perçoit ses perversions inéluctables : le temps agit directement sur lui et Bébert, mais n'a un effet sur Lili que par son intermédiaire. L'usure qu'il a subit rejaillit sur Lili et entraîne les conséquences néfastes dont il fait allusion, comme si, le temps sans son intermédiaire n'aurait eu aucun effet sur Lili.

B - Lili et Bébert : un couple indissociable :

1 - Une fidélité réciproque : la solidarité :

Après avoir longuement étudié la relation qu'unissait Céline et son chat, relation surtout implicite, il est judicieux de se pencher sur la relation entre sa vraie propriétaire, Lili et le chat, car il ne faut pas oublier que Bébert est avant tout son chat avant d'être par projection le chat de Céline. Car prise de pitié, elle avait convaincu son mari de l'adopter, lui qui pourtant y était farouchement opposé.

On comprend assez simplement qu'il existe entre ces deux personnages une grande connivence comme on peut le noter dès le début de $F\'{e}erie$ pour une autre fois II:

« Qu'elle regarde Jules! mais Jules elle s'en fout, elle, subit! tout pour Bébert! plus que pour Bébert! il est pourtant à voir le Jules... » (Féerie pour une autre fois II p.283)

Comme le souligne justement l'auteur, « tout pour Bébert! ». Au milieu du bombardement de Paris, soi-disant orchestré par Jules, elle ne pense qu'à son chat. L'auteur renforce cette impression en s'étonnant de ce comportement. Il ajoute : « il est pourtant à voir le Jules... ». Mais rien n'y fait, elle ne pense qu'à son chat, ce qui n'est pas sans démontrer un attachement très fort qui les unit l'un à l'autre.

On trouve durant les cinq derniers romans de Céline de nombreuses allusions à cet attachement très fort, pour n'en citer que quelques unes :

« Lili tient Bébert dans ses bras... » (Féerie pour une autre fois II p.466)

On trouve ici une matérialisation physique de lien qui relie Lili à Bébert. On commence à observer qu'il forme un couple inséparable. Ils ne peuvent se détacher l'un de l'autre.

En effet on le découvre :

« déjà Lili avait remis Bébert dans son sac... jamais l'un sans l'autre!... » (D'un château l'autre p.139)

Le couple Lili/Bébert se retrouve dans l'intégralité des romans de l'auteur, ici on voit dans le début *D'un château l'autre*, une allusion au fait qu'ils sont incapables de se quitter et qu'ils partagent tout ensemble. L'auteur nous confesse : « *jamais l'un sans l'autre!*... »

Il intéressant de revenir sur cette citation :

« Vous imagiez mon souci!... La situation! sa situation!... personne lui parle, personne l'invite... toute seule contre le monde, voilà... le monde entier!... moi, dans le trou... Damnée qu'elle est!... damnée comme moi! époux légitime!.. $16^{\grave{e}}$ Arrt, témoins, tout!... moi qui rêvais d'opérette! dites! Ca va mal!... Elle a trouvé qu'un fond de grenier... Bébert tousse, elle tousse... elle attend le mardi, la visite... elle vient me voir avec Bébert... sept minutes... Bébert dans un sac.... Ah faut pas qu'il remue!... l'immobilité complète... le garde mate... » (Féerie pour une autre fois p.84)

On remarque que même dans la misère la plus atroce, même parmi les pires difficultés, ils traversent tout ensemble.

On commence alors à dégager de ces remarques un lien bien plus fort que celui qu'on était en droit d'attendre entre un chat et sa maîtresse, indéniablement de l'affection, mais elle est sublimée au plus haut point : à un niveau tel qu'ils ne peuvent se séparer l'un de l'autre. Ils seront toujours ensemble. Il se dessine alors une véritable inséparabilité du couple Lili/Bébert.

Même si bien entendu, ils ne sont pas toujours ensemble comme ici :

« Bébert part à la découverte... la façon des chats, dès qu'ils sont quelque part, il faut, même en très grand danger, qu'ils reconnaissent les lieux et les environs... leur espace vital... pour ça qu'il est si délicat de les emmener à la campagne... leur instinct, ils fuguent, et vont finir à la marmite...là, l' « espace vital » au « Zenith », c'était la longueur du couloir... tout

de suite Bébert est au bout... Lili l'appelle...il revient pas... elle va voir... une tenture...j'y vais aussi, on est à regarder tous les trois, Lili, moi, Bébert... rien! le vide... oh, un vide de bien sept étages, un entonnoir de très forte bombe, vaste assez pour plusieurs immeubles... » (Nord p.343)

On observe une manifestation supplémentaire de l'indissociabilité Lili/Bébert : quand Bébert ne daigne pas répondre aux appels de sa maîtresse, celle-ci va rejoindre son chat, pressentant l'absence de réponse de celui-ci comme un appel en soi et non comme un simple refus d'obéir. Cette courte saynète est particulièrement démonstrative du lien qui unit Lili à Bébert, il se situe sur un plan spirituel tout autre que celui qu'on pourrait accorder à une relation maître/animal. On observe alors dans ce passage l'intensité du lien entre le chat et sa maîtresse, même séparés, il y a une connexion qui les unit l'un à l'autre. On s'aperçoit ainsi de leur totale interdépendance; ce qui représente une relation plus profonde encore qu'une indissociabilité car même séparé, il ne s'éloigne pas : il persiste cet attachement entre eux.

On repère à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Céline des références à ce lien presque surnaturel qui les unit comme ici dans la fin de *Rigodon* :

« sûr Bébert était avec eux, Lili avait qu'à le faire miauler... moi personne m'obéissait... » (Rigodon p.869)

On note ici que par sa simple volonté Lili arrive à établir une communication avec son chat, contrairement à Céline.

Un peu plus loin dans le même roman on retrouve cette connivence extraordinaire :

« mais Lili elle ? je regarde sous le wagon... elle est de l'autre coté de la voie, elle est pas blessée... « Bébert !... Bébert. !... » il s'est sauvé !... et tous les attroupés autour rampant sous le train l'appellent aussi « Bébert !... Bébert. !... » ils s'amusent... le foutu greffe avait profité de l'occasion, ça faisait bien huit jours qu'il avait pas pris d'exercice, on avait pas pu le sortir depuis avant le canal... lui qu'était bagotteur comme pas...naturaliste je dirais [une pousse qu'il connaissait pas l'arrêtait net], renifleur, appréciateur d'herbes et de plantes... lui pourtant qu'était le greffe de ville et même d'un grand magasin, du rayon des chats... une

fois parti dans les talus, salut pour le rattraper, sauf Lili... personne autre... » (Rigodon p.897)

Avec dans cet exemple quelque chose de plus probant encore : cette fois la relation entre Bébert et Lili est telle que Lili arrive à dominer le naturel indépendant du chat. A travers la profondeur de leur relation, Lili s'impose devant l'instinct félin. Par leur indissociabilité, elle arrive à dompter cet instinct animal.

Outre ces multiples allusions au lien ineffable qu'unit les deux protagonistes, on observe aussi dans $F\'{e}erie$ pour une autre fois II:

« toujours maintenant elle [Lili] était là!... toujours!... je lui tenais la main...de l'autre main elle tenait Bébert...pour le reste flûte! zut!... » (Féerie pour une autre fois II p.434-5)

On observe ici la matérialisation physique de l'indissociabilité Lili/Bébert : « je lui tenais la main... de l'autre main elle tenait Bébert. »

L'auteur utilise ici une image pour évoquer ce lien entre Lili, Bébert et lui-même. On observe que ces relations que l'on essaie de comprendre par l'intermédiaire de l'étude approfondie de plusieurs citations se trouvent ici totalement visibles aux yeux de tous : témoins de la scène évidemment mais surtout du lecteur qui voit alors se dessiner une trame qui auparavant paraissait indicible. Le contact est fort, ils se tiennent par la main. Il les réunit dans leur traversée de l'Allemagne malgré toutes les épreuves qu'ils traversent, ils les traversent ensemble.

On commence ici à voir apparaître ce que l'on pourrait appeler « un triangle célinien » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.119).

Mais plus encore on observe d'autres manifestations bien plus démonstratives de la vigueur et la profondeur de la relation entre Bébert et sa maîtresse, comme dans *Rigodon*:

«et pour Bébert?... dans une autre musette!... il cherche...non!...il a rien!... que des morceaux de mie... ça doit être aussi de l'aviateur anglais... Lili offre dans le creux de sa main... Bébert accepte... [faut qu'il ait faim!...] maintenant je crois qu'on est parés on peut prendre le rail... » (Rigodon p.814-5)

Ici Lili nourrit Bébert à la main. Cette image est bien plus chargée de sens que la précédente car elle représente un lien presque maternel entre Lili et Bébert : elle le nourrit du creux de sa main, elle arrive à faire accepter cet acte au chat qui pourtant nous a toujours été présenté d'un naturel indépendant. Ce qui n'est pas sans étonner le lecteur qui voit alors dans cette pratique toute la profondeur de la relation entre Lili et Bébert, elle dépasse le statut même de maîtresse pour le chat pour atteindre presque celui de mère qui nourrit son enfant.

On retrouve une image similaire dans Féerie pour une autre fois II:

« Et Bébert! je l'oubliais!... Lili le lâche pas, elle!... c'est rare que Bébert se laisse porter... faut qu'il y ait du danger dans l'air!... » (Féerie pour une autre fois II p.472-3)

Comme on le pressentait dans les évocations précédentes, rien ne pourrait les séparer. On le voit ici : « *Lili le lâche pas, elle!...* ». On note aussi que Bébert ne rechigne pas le moins du monde à se laisser porter de la sorte, conscient des dangers qu'il aurait affrontés si Lili n'était pas là pour le protéger. Encore une fois, la relation entre le chat et sa maîtresse est plus forte que l'instinct animal du chat. Elle permet à Lili de dompter son naturel indépendant ou plutôt fugueur. On retrouve une image qui tient plus du lien maternel où Lili porte le chat comme elle le ferait pour un nourrisson, image que l'on avait déjà vue évoquée dans une précédente citation.

Après avoir vu ces manifestations physiques, il est intéressant de s'attarder sur d'autres épisodes qui démontrent à leur tour une facette plus surprenante de la nature de leur lien. Comme on le voit dans un court passage de *Féerie pour une autre fois II*:

« C'est désespérant avec elle !... Son Bébert ! son Bébert enfui !...on va périr pour ce greffe » (Féerie pour une autre fois II p.301)

On observe dans ce passage toute l'affection que Lili porte à son chat. Elle serait capable de braver tous les dangers pour lui, même la mort. L'auteur trouve même cela désespérant tant elle tient à son chat. On constate alors ici que le couple Lili/Bébert est solidaire. Rien ne pourrait les séparer, même les pires circonstances, les pires malheurs ne pourront rien y faire, et cela désespère l'auteur. Il en paraîtrait presque jaloux du chat, enfin de l'affection que Lili porte à ce chat .

L'impuissance de Céline face à l'attachement de sa compagne pour le chat est ce qui est le plus interpelle pour le lecteur dans cet épisode. Comme on l'observe rapidement dans la suite :

« Elle vient pas! elle veut pas! Zut! je taille tout seul! qu'elle le retrouve son Bébert! la crotte! surtout qu'il s'en fout un peu le greffe! et comme! qu'il est dans un trou.. ou là-haut sous une solive... qu'il se mouronne pas lui, pour nous!... c'est de la grandeur d'âmes d'imbéciles ineptes, oui! voilà! » (Féerie pour une autre fois II p.301)

On retrouve les mêmes observations que pour la citation précédente, évoquées quelques lignes plus tôt dans le roman. Mais on trouve aussi ici une opposition nette Céline face au couple Lili/Bébert et du ressentiment de la part de l'auteur face à la solidarité qui les unit, il ira même jusqu'à ironiser cette situation avec les qualificatifs : « la grandeur d'âmes d'imbéciles ineptes ». Céline ici use de l'oxymore pour transcrire un paradoxe qui le tiraille : il ne sait s'il doit admirer ce lien qu'il qualifie de grandeur d'âme ou si conscient du danger qu'il peut représenter en particulier pour Lili prête à tout risquer pour son chat, il doit le corrompre.

On trouve dans un passage du $F\'{e}erie$ pour une autre fois II la démonstration flagrante de cela :

«Ah, seulement si on retrouvait le greffe, on partirait, ça serait fini, on risquerait tout! mais chierie de greffe! Lili veut pas! veut pas du tout!... sans Bébert! elle aime mieux être écrasée là, sous la voûte... sous les locataires... sous le buffet... que de partir laissant l'animal... et vous verriez le tohu-bohu!... cette navigation du couloir!... y a pas que Jules

sur le moulin qu'est forcé de rattraper la rampe!... nous avec les murs c'est peut-être pire!... » (Féerie pour une autre fois II p.310)

On observe ici la solidarité qui s'est établie au fur et à mesure des romans et qui unit Bébert et sa maîtresse Lili. On voit que Lili risquerait tout, comme l'auteur nous le dit, pour son chat. Sans doute au plus grand regret de l'auteur par ailleurs, on le note d'entrée de citation où Céline débute cet aparté avec une forme exclamative lourde de sens. Si seulement il était capable de retrouver le chat, il pourrait enfin mettre un terme à la folie décadente dans laquelle il se retrouve actuellement. Mais Céline regrette plus de ne pouvoir mettre fin à ce délire en retrouvant le chat que d'avoir à retrouver le chat lui même, preuve une fois de plus que même s'il ne partage pas la même connivence que sa compagne avec Bébert, il la rejoindrait sur ce point. Ils ne peuvent pas simplement abandonner Bébert pour fuir ce bombardement insensé. Lui aussi risquerait tout.

Pourtant il est tourmenté par le lien qui l'unit à Bébert, lien somme toute très fort et les problèmes que ce même Bébert lui cause, on s'en aperçoit très justement dans la suite de la citation où l'auteur ne peut s'empêcher de pester contre son chat. Il aurait sans doute préféré ne pas avoir à traverser toutes ces épreuves juste à cause de Bébert mais non sans une certaine résignation il s'y contraint. Non pas pour lui apparemment mais essentiellement pour Lili et Bébert. Mais il l'accepte, une fois de plus, il ne peut se résoudre à fuir ses responsabilités.

Il insiste d'ailleurs lourdement sur ce lien immense qu'unit sa compagne et le chat. Lili refuse catégoriquement d'abandonner Bébert, elle ne veut pas. Elle préfèrerait y laisser sa propre vie que de laisser le chat à son sort. On note alors ici la grandeur du rapport qu'unit Bébert et Lili, ils sont inséparables même dans les pires circonstances (on se trouve ici en plein tohu-bohu dans un Paris croulant sous les bombes), et ils le resteront jusque dans la mort même. L'auteur nous prouve ici encore l'indissociabilité Lili/Bébert : rien ne pourrait les séparer, seule la mort pourrait mettre un terme à leur solidarité.

Un peu plus tard, on trouve un court passage nous rappelant l'importance de Bébert aux yeux de sa maîtresse Lili :

« -Embrasse Mme Mitre, Lili! et allons-nous en!... Bébert! Bébert »

Bébert, le mot qu'elle se décide!... qui la fait lever... « Bébert » veut dire qu'on passe d'abord chez Landrat chercher ses rognures... » (D'un château l'autre p.144)

On les savait inséparables physiquement, ils le sont aussi sur un plan tout autre. Ici seulement en évoquant Bébert, l'auteur arrive à atteindre sa compagne qui restait pourtant insensible à ces remarques. Seul Bébert peut la convaincre, Céline pourrait bien tenter de le faire, on doute de la réussite, mais avec ce seul mot, cette simple évocation des besoins de son chat, elle ne pose aucune résistance physique ou morale. Elle se contraint à l'obéissance, consciente du bien fondée de celle-ci pour le bien être de son chat.

On retrouve un exemple identique :

«Ah, faut que je serre bien Lili…là je vaticine… batifole!… et puis que je l'embrasse… qu'elle soye pas enlevée, emportée!… et qu'elle m'obéisse!…

Viens chercher Bébert!

Ça peut la décider, Bébert! » (Féerie pour une autre fois II p.224-5)

Céline ne peut arriver à décider sa compagne, quelques soient les efforts qu'il fera, les attentions qu'il lui portera : elle ne lui obéira pas . On note l'aveu d'impuissance à travers l'emphase du « *qu'elle m'obéisse* ». Mais il utilise Bébert pour la convaincre. Ainsi on remarque l'indissociabilité du couple Lili/Bébert ainsi que l'affection qu'elle lui porte.

Alors dans ce contexte l'on trouve une remarque de l'auteur qui nous livre ses sensations sur cet attachement :

« Lili tenait bien à son Bébert... ça c'est encore une engeance, une autre catastrophe de la vie, les liens de l'amitié, les habitudes de l'affection... enfin ça dépend des personnes et des animaux... je veux pas conclure... zut, alors! » (Féerie pour une autre fois II p.313)

On s'aperçoit dans ce court aparté que l'auteur s'octroie une réflexion générale sur les liens qui peuvent unir les personnes et leur animaux. Il ne peut malheureusement arriver à aucune conclusion qui pourrait être générale : comme il le remarque à juste titre, ça dépend des personnes et des animaux. Mais on peut tout de même s'apercevoir du lien puissant

qu'unit Lili à Bébert, comme l'auteur le souligne : les liens de l'amitié, les habitudes de l'affection . On observe donc ici une courte évocation de la relation qu'unit Lili et Bébert que l'auteur se complaît à nommer « *une autre catastrophe de la vie* » et qu'il qualifie même d'engeance : comme s'il jugeait son chat et sa compagne comme méprisables. Bien qu'il y ait une remise en question de la vertu intrinsèque de cette relation à travers cette réflexion, la raison rattrape toutefois Céline. Même si parfois il lui arrive de maudire son chat ou sa compagne, il ne veut rien conclure.

2 - La grâce et la magie du couple Bébert/Lili:

Après avoir largement étudié la solidarité qu'unissait Lili et son chat, il est intéressant de s'attarder sur leurs points communs. En effet, ils se retrouvent sur de nombreux points. Ceux du chat ayant déjà été mentionnés, revenons un peu plus en détail sur ce qui caractérise Lili à travers les romans Célinien.

On retrouve naturellement les qualités qui caractérisent le triangle Célinien dans son ensemble, qualités non seulement nécessaires mais surtout indispensables pour réussir ce qu'ils ont accompli : l'endurance, l'abnégation ou la résignation face à leur situation. Ils acceptent toujours tout et se contraignent à survivre quand ils ne peuvent accéder à mieux, ils continuent leur route en espérant trouver des meilleurs hospices plus loin dans leur voyage.

On l'observe dans Rigodon :

« La Vigue aurait pu nous aider... non!... nous autres, Lili moi étions plus endurants que lui, plus rustres... oui... bien éreintés... mais cependant, Bébert en musette, ils ne vous avaient pas semés du tout, ils avaient l'idée... » (Rigodon p.822)

Ici l'auteur rappelle une fois de plus ces qualités qui nous paraissaient surprenantes quand on s'attardait au caractère du chat mais qui deviennent plus compréhensibles concernant Céline et Lili. Même s'il est important de rappeler qu'aux yeux de l'auteur, peu de personnes de son entourage présentent ces qualités. Elles deviennent au long des romans comme naturelles concernant Lili ou Céline.

On retrouve la même idée dans cette citation :

« nous sommes pas à réclamer, les autres qui se plaignent... nous trois et le chat ne réclamons rien... peut-être plus qu'eux l'habitude d'être malmenés, projetés, hue à dia... » (Rigodon p.763)

Mais on doit s'attarder plus en détail sur les qualités intrinsèques à Lili, celles qui la caractérisent par rapport à son mari :

« vous regardez au loin, fatigués... vous êtes pas artistes comme Jules... lui il retenait ce qu'il voyait! la preuve les cuisses à Arlette, ses nichons, ses reins, ses détentes... ces convulsions de lionne... même damné tronc chiot malfaisant j'y aurais plutôt prêté Arlette qu'à Ciboire de l'Académie! » (Féerie pour une autre fois p.166-167)

On observe dans le début du roman *Féerie pour une autre fois* une description d'Arlette, la compagne de Céline. Elle est mise en valeur à travers l'évocation du personnage Jules, souffre-douleur de l'auteur dans ce roman. Perdue dans le délire célinien, on trouve alors une description fortement flatteuse d'Arlette mettant en avant ses atouts physiques, sa grâce si pure qui ici est pervertie par le désir qu'elle inspire à Jules. Ainsi Céline nous donne à travers cette description une image assez remarquable de sa compagne. Nous voyons Lili comme une femme désirable ou plutôt engendrant le désir chez tout homme. L'auteur s'attarde sur les parties du corps les plus sensuelles : cuisses, poitrine, reins. Cette citation souligne toute l'admiration que Céline à envers sa compagne, il l'idéalise même sur un plan physique.

On observe dans le second *Féerie pour une autre fois* une description quelque peu similaire :

«Elle rit Lili ... elle rit...la disposition de cette petite !... joyeuse ! aimable...amène !... amène,oui ! brroum ! brroum !... et les cieux crèvent !... flammes... grenailles... phosphore ... rien lui fait perdre sa gentillesse !... Jules la fait rire ! Perché- la-gondole-l'acrobate !... elle le trouve pas méchant du tout ! et que je suis même dur avec lui !... » (Féerie pour une autre fois II p.248)

On constate dans ce passage de *Féerie pour une autre fois II* une courte description de Lili. Elle est présentée ici comme joyeuse, aimable. Rien ne pourrait la détourner de cela, sa gentillesse est inaltérable, même le pire voyou qu'est Jules. On trouve alors ici une présentation encore idyllique de Lili, qui se caractérise par ses qualités inébranlables même dans les pires circonstances, ce qui renforce l'image positive que le lecteur avait déjà de lui.

L'auteur cristallise ici toutes choses positives sur Lili. Elle permet de contraster la dureté de l'auteur, elle met en balance toutes les critiques qu'il formule, elle modère son tempérament : elle redonne un peu d'humanité à Jules que l'auteur maltraite à longueur de pages.

On trouve par la suite des traits de caractère très bien définis concernant sa compagne Lili.

Tout d'abord, elle se définit par sa tendresse :

« C'est elle, c'est Lili... le mot tout de suite... la tendresse... » (Féerie pour une autre fois II p.328-9)

On observe ici une description très succincte de Lili. L'auteur nous la résume en un mot et un seul cette fois : La tendresse. Lili nous est encore présentée comme modèle de perfection ici incarnant le modèle de la tendresse. Le seul trait lui venant de suite à l'esprit et définissant en un mot Lili aux yeux de l'auteur est la tendresse. On trouve ici une image valorisante de Lili, elle incarne à elle seule un sentiment louable. Comme cela se faisait du temps de l'antiquité d'avoir des divinités incarnant une vertu, Lili personnifie à elle seule la tendresse.

Outre la tendresse, le personnage de Lili se démarque par son courage :

« Elle veut pas qu'on aille au métro, qu'on risque les voûtes, elle veut remonter chercher Bébert!... elle est plus courageuse que moi!... je suis brave pourtant, je suis brave! prouvé, que je suis brave!... mais elle c'est le courage insensé!... y a pas de réflexion chez elle... qu'elle dit : j'y vais!... elle y va!

Tu vois pas Jules?

Qu'elle regarde Jules! mais Jules elle s'en fout, elle, subit! tout pour Bébert! plus que pour Bébert! il est pourtant à voir le Jules...» (Féerie pour une autre fois II p.283)

On retrouve ici les qualités précédemment évoquées : le courage, la bravoure de Lili, voire l'abnégation. Comme préalablement, elles sont mises en exergue par comparaison à celle de l'auteur qui pourtant s'estime déjà fort brave. Il y ajoute même un brin

d'impertinence voire d'inconscience insolente : ses actes de bravoure, de courage sont dénués de réflexion, l'action la remplace. Elle fait preuve d'une volonté inaltérable, une fois qu'elle a décidé d'y aller rien ne pourra l'empêcher de le faire. Même Jules n'a aucun impact sur elle, cela permet alors de contraster les délires de l'auteur dont la verve envers Jules est impressionnante.

Ce concept est retrouvé dans un autre passage :

« Dieu sait si Lili était brave !... l'héroïsme naturel chez elle !... enivrée, je dirais de courage... comme j'avais vu au 12è certains hommes et des officiers, qui fonçaient au feu, à la mitraille, et que ça grisait... pareil, Lili!... que la maison hoque... cahote... que la grenaille crible les murs... que le plafond fende, que le parquet saute, houle, éclate, elle était aux anges, ainsi dire... c'était tout du ballet pour elle!... je peux pas dire que j'étais foireux...ça serait me salir à plaisir... mais je réfléchissais!...j'ai chargé dans des engagements, j'ai bien tenu ma place, j'ai conduit des hommes sabre au clair, je me suis même proposé tout seul, pour aller traverser les lignes, des barrages, quelque chose!... au galop! et je me suis fait bien sonner! [...] Ils ont pris le bon versant de la vie : le flan!... pour ma concerne je regrette rien... c'est fait! c'est fait! la preuve : ma tête... mais enfin pour la griserie, cette sorte de bravoure somnambule, j'admire les doués... je les respecte... j'arrive moi que par le stoïcisme, le sang-froid, là! hop!... suicidaire! disons-le: c'est mièvre!... tandis que Lili, tout ivresse! danse! danger! mort! vie!... pour çà que je l'aimais... y a des gens qui sont jaloux, qu'envient les dons des autres personnes, qui en rognent, qui s'en persécutent...moi pas!... tenez la peinture, la musique...je vous ai déjà expliqué... je renonce, et, zut!... je me rends pas malade!.. je regarde et j'admire l'opérette... je suis pas apte... c'est triste... tant pis! je me contente de ce qui m'est échu... pas grand-chose!... pourtant je suis envié quand même, bon dieu!... au crime!

Ah, faut que je serre bien Lili...là je vaticine... batifole !... et puis que je l'embrasse... qu'elle soye pas enlevée, emportée !... et qu'elle m'obéisse !...

Viens chercher Bébert!

Ca peut la décider, Bébert! » (Féerie pour une autre fois II p.224-5)

On observe dans ce passage une description de Lili. Elle est ici encensée par l'auteur. En effet dès le début de la citation, Céline utilise une forme exclamative : « *Dieu sait si Lili*

était brave !». Il en appelle à une force supérieure : Dieu, force que l'on ne peut remettre en cause par essence. Dieu apparaît ici comme un faire-valoir de Lili. Il permet à l'auteur d'attribuer à sa compagne une bravoure exceptionnelle que l'on ne peut contrarier. De là, Lili accède à un héroïsme que l'auteur qualifie de naturel, donc tout comme sa bravoure, son héroïsme ne pourrait être remis en question. De plus Céline s'empresse d'ajouter à sa compagne un trait essentiel à l'accession au statut d'héros : le courage. En effet, sa compagne est enivrée de courage. L'utilisation du terme enivrée est intéressante, elle permet à l'auteur d'utiliser la vertu de l'alcool qui désinhibe et donne l'impression que rien n'est impossible. Ainsi Lili sait manier le courage jusqu'à l'ivresse. A travers cette image, Céline attribue ainsi à sa femme les qualités intrinsèques du héros : le courage et la bravoure. Il la compare aux soldats, mais pas à tous (Céline sait pertinemment que l'on peut trouver tout type de personne s'étant engagé, du plus lâche au plus courageux) : elle est mise aux mêmes rangs que certains hommes ou officiers qui ont su faire preuve d'abnégation pour leur patrie, qui ont combattu sans peur, sans retenue : ce que l'armée appelle en somme des héros.

Il nous explique en partie pourquoi Lili se trouve si bien au milieu de cette guerre, de tous ces dangers. Tout cela ne l'effraie pas. L'auteur compare même étrangement la guerre au ballet et cela permet ainsi à l'auteur de convaincre le lecteur. Elle est danseuse professionnelle, professeur aguerri, et pour elle le ballet est quelque chose qu'elle maîtrise avec la plus grande grâce. Alors en évoquant cela, que le lecteur sait pertinemment comme vrai, il ancre cette description dans la réalité, et lui confère la légitimité que l'on avait du mal à concevoir.

Par la suite, il se compare à cette description. Il se place en opposition à sa compagne, il est incapable de faire preuve de l'agilité de celle-ci ou de sa grâce. Pour une fois, il ne se martyrise pas auprès du lecteur. Il n'ira pas jusqu'à dire qu'il était foireux, justement comme il nous l'avoue dans un élan de franchise insolente : ce serait se salir à plaisir, mais cette fois, ce ne sera pas le cas. Il met de côté sa propre personne pour ne s'intéresser ici qu'à Lili : se rabaisser volontairement lorsqu'il se compare à Lili aurait sans doute l'effet inverse que celui qu'il recherche ici. Il ne réussirait pas à mettre suffisamment en valeur sa compagne, ainsi en se plaçant sur un pied d'égalité (et non plus en dessous), les caractères de Lili s'en trouvent encore plus mélioratifs .

Ces qualités si exceptionnelles qu'il attribue à sa compagne justifie l'amour qu'il porte à Arlette. On retrouve alors à travers ce sentiment si humain plusieurs autres qui en découlent de façon naturelle : le respect, l'admiration. Contrairement à la plupart, il n'envie pas sa compagne, il n'est pas jaloux de ce qu'elle est capable d'accomplir. Il fait preuve d'une lucidité que peu d'hommes auraient.

Aussi au-delà du courage élevé au rang de grâce quand il s'agit de Lili, on trouve d'autres éléments permettant de renforcer l'image gracieuse de sa compagne. Tout d'abord son agilité que l'on observe dans plusieurs passages. Comme ici dans *Nord* :

«Bébert lui passe par où il veut... fissures... trous de rats, rideaux... certaines fissures un peu plus larges, Lili passe... elle va au couloir, à l'autre... elle m'appelle... je veux pas y aller... » (Nord p.343)

On note dans ce passage, une allusion supplémentaire à l'agilité de Lili qui ici est comparable à celle de son chat. Ils se retrouvent tous deux sur ce point tout en s'opposant à Céline lui même à ce niveau là. En effet, l'auteur nous avoue que l'agilité de Bébert lui permet d'aller où il veut, il n'est donc absolument pas limité dans ses désirs d'exploration. Il se retrouve libre par son agilité extraordinaire, Lili le rejoint sur ce plan, car elle aussi est capable de faire preuve d'une agilité similaire, toutes proportions gardées évidemment, elle ne peut pas explorer comme son chat le fait. Elle trouve alors dans son agilité une liberté qui n'est pas accordée à son mari Céline qui se trouve comme prisonnier de son infirmité.

Dans le champ lexical de la grâce, Lili présente une autre qualité qui s'y rattache : la souplesse.

Comme on l'observe dans Féerie pour une autre fois II :

« Elle me répondra « oui » à tout !... je le pilerais !...

Oh, de la colère à plat, c'est tout! sans méchanceté! pourtant c'est encore beaucoup trop... je suis qu'un fumier... un fumier là! Sur le plancher!... elle, elle est vaillante Lili!... la preuve! la preuve!.... elle a affronté les cyclones... et quels cyclones! sur le toit de l'immeuble!

T'as déboulé avec Bébert?

T'as pas vu?

Si j'ai vu !... je rabâche...

Dis heureusement t'es des plus souples!

Une réflexion... une galanterie...

Je rabâche encore... ça fait au moins quatre cents pages que d'une façon l'autre je vous le place! je vous le serine! que Lili est la souplesse même! qu'elle danse! que je l'adore!... heureusement que j'ai Lili dites, pour faire un livre! en faire un livre!...plutôt! » (Féerie pour une autre fois II p.436)

On retrouve ici évoquée la vaillance de Lili, cette fois prouvée par l'acte, alors que précédemment elle nous était présentée comme irréfutable. Ici sa vaillance lui a permis d'affronter les cyclones sur le toit de l'immeuble, ce qui n'est pas sans attiser l'admiration de Céline.

Par contre, on trouve ici une origine à ces traits de caractères assez particuliers qu'il attribue à sa compagne dans ce roman. Il justifie cela par la souplesse, la grâce que possèdent Lili. Pour l'auteur, elle est l'incarnation même de la souplesse, (on retrouve ici l'admiration que Céline a pour la danse). Ce petit aparté permet de mettre encore en avant ce personnage de Lili, d'en faire encore un portrait très positif. L'auteur va jusqu'à l'exagération et utilise la dérision, il pourrait écrire 400 pages rien que sur la souplesse de Lili, et on peut s'amuser à le croire.

« je crois que nous le mieux dire que Bébert est notre nourrisson... on le voit pas dans son sac, fermé... oui!... oui!... nous y sommes... Lili le berce... les femmes à la portière refusent!... elles, elles sont casées!...oh mais Lili est acrobate... ni une ni deux ... rétablissement! par la fenêtre! y a plus de vitre, seulement des éclats... hop! elle y est!... je lui passe Bébert dans son sac... pour moi ça sera plus compliqué... » (Rigodon p.761)

On trouve dans cette petite anecdote, une allusion à la souplesse de Lili. Ici elle est capable d'acrobatie pour permettre à son chat de passer.

« Lili me dit : « le mieux tu vois c'est de laisser allez Bébert !... » comme ça un trou Bébert irait, c'était sûr, lui était pire que les mômes, question de disparaître... il fonçait... et puis il trouvait, il miaulait... « lâche-le !... » Lili le pose à terre... comment les mômes ont pu passés ?... je me demande... Bébert entre facile, il va... Lili l'appelle... il miaule... un miaulement tranquille... Lili me demande pas, elle va aussi, pas le temps de faire ouf... à genoux elle y va, elle peut se risquer, elle est acrobate... moi, je pourrais pas... ah si !... je peux !... à genoux !... de même... hardi petit !... arrive ce qu'arrivera !... aïe donc !... c'est de la terre glaise... j'appelle... « je viens !... je viens ! » Lili me réponds... ça va !... je progresse sur les coudes... par les coudes... j'aurais pas cru... de dehors ça imaginait pas, le passage s'agrandit, je veux dire cette espèce de crevasse... disons en somme un couloir... pas droit, à détours et zigzags... toujours en pleine glaise... pas il me semble de la fragile glaise croulante, seulement très mouillée, poisseuse... » (Rigodon p.864-5)

On voit ici une fois de plus l'agilité de Bébert/ Lili et comme ils se retrouvent l'un l'autre sur ce point. L'intérêt dans le roman de cette agilité, est qu'elle est l'un des moteurs de leur voyage.

On observe ici une courte évocation des caractères de Lili, toujours les mêmes à vrai dire mais la redondance de leur évocation ne fait que renforcer l'impression que l'auteur veut donner au sujet de sa compagne. Lili incarne la grâce, grâce inébranlable même au milieu d'un éboulement, dans un immeuble qui s'effondre. Elle restera gracieuse dans les pires circonstances, rien ne pourrait venir altérer la grâce qu'elle inspire.

Elle se retrouve avec Bébert son chat sur ce point : tous deux sont capables de faire preuve d'une agilité à la limite de l'insolence, d'une souplesse exagérée, d'une tendresse infinie. Bien que par certains points Lili se distingue du chat, surtout lorsque son corps évoque le désir, on les retrouve tous les deux sur le plan de grâce.

<u>3 - Le rejet des hommes par le silence :</u>

On retrouve aussi le couple Lili/Bébert sur un point essentiel. Tous deux, par leur silence, s'opposent aux hommes caractérisés par la parole. La parole dont ils usent et abusent au point d'attiser chez Céline une véritable « haine » des hommes. Ainsi en rejetant la parole, Lili et Bébert se placent en contradiction avec l'humanité. A travers leur silence, ils ne sont pas simplement muets : ils rejettent les défauts des hommes. Ils ne se rabaissent pas à leur niveau, au contraire ce silence les place comme vertueux, comme au-dessus de la parole même. Ils accèdent à la légèreté, Céline utilisant souvent l'image de la lourdeur pour décrire les hommes.

On commence à discerner ce rejet de la parole universelle dans Nord :

« Avec elle [Lili] je suis assez tranquille, elle parlait pour ainsi dire pas, sauf à Bébert dans son sac, des petits mots, une conversation à eux... » (Nord p.360)

On trouve dans ce roman de Céline, une allusion au lien si fort qui unit Lili à Bébert. Dans ces quelques lignes, l'auteur nous confie qu'ils partagent jusqu'à leur propre langage. Il est intéressant de voir qu'ici Lili rejette la parole, elle ne parle pour ainsi dire pas. A l'image de Céline pour qui la parole est l'un des plus grand mal de l'humanité car elle représente tout ce qu'il critique au sujet des hommes, elle est l'instrument du mensonge, de la trahison.

On s'aperçoit que Lili partage la vision de l'auteur sur ce point, mais d'une manière plus douce, plus tendre, ce qui est tout à fait notable dans la mesure où elle incarne elle-même ces valeurs. Lili se contente de rejeter la parole paisiblement en l'utilisant le moins possible. Elle ne s'abaisserait pas à l'employer outre mesure. La seule et majeure utilisation qu'elle en a est pour renforcer le lien qui l'unit avec son animal. La parole de Lili devient alors l'instrument de la connivence Lili/Bébert, elle est la manifestation orale du lien spirituel qui les unit. Mais cette parole n'est pas comparable aux langages des hommes, l'auteur nous le précise fort justement à la fin de ce passage. Ils ont des petits mots, « une conversation à eux... » ce qui est par évidence à opposer aux langages des hommes.

On s'aperçoit alors ici de la manifestation du lien Lili/Bébert à travers la parole qui pourtant est mère de tous les maux aux yeux de l'auteur. Mais Lili et Bébert ne peuvent être pervertis par la parole, ils s'en sont abstenus en créant leur propre langage, rejetant ainsi les perversions que la parole engendre.

On retrouve ce concept un peu plus loin dans l'œuvre :

« Lili ne parlait pas allemand sauf « Komm mit! » pour que Bébert la suive... il obéissait... il a traversé toute l'Allemagne par deux fois, Constance, Flensbourg, sous de ces rafales de mitrailles, bombes! entre cinq armées au pancrace, finish!... phosphore, trains blindés... pas perdu Lili, d'un pouce! lui qu'obéissait à personne... komm mit! c'est tout... le seul mot allemand qui lui plaisait, le seul que Lili a appris... » (Nord p.409)

Lili et Bébert partagent leur langage à eux. On voit ici que le seul mot allemand que Lili a pris la peine d'apprendre est le mot que Bébert comprenait. Pourtant, après tous les événements on serait en droit de penser que pour sa propre sécurité et son bien être, l'apprentissage de quelques bases en allemand lui aurait été fort utile dans cette traversée de l'Allemagne. Mais cela n'atteint pas Lili qui n'utilisera donc l'allemand que pour communiquer avec son chat, et plus particulièrement pour le rappeler. On voit comme l'on avait étudié dans la première partie que Bébert obéit très bien à Lili. Qu'à travers ce langage qu'ils ont développé l'un avec l'autre une véritable union s'est créée entre eux, au point qu'ils en soient devenus inséparables. Grâce à ce langage, Lili a réussit à outrepasser les instincts félins de Bébert qui serait d'un naturel indépendant et incapable d'obéir.

On trouve dans Rigodon la démonstration de cela :

« et Bébert? disparu avec? j'étais pas étourdi de nature mais maintenant j'avoue je laisse allez.... la fatigue c'est sur, vous savez, et cet accident... je vais pas vous parler de la brique... suffit!... d'abord la marmaille!... Lili les appelle... Bébert qui répond...miaou! et il vient... de par là, d'une ouverture... je vous disais cette cloche, cloque, grotte, ce que vous voudrez, est tout à surprises... miaou!... sûrement lui a été au fond... et nous alors?... les deux parois bien gluantes, dégoulinantes... » (Rigodon p.868)

Dans ce passage de *Rigodon* on a une démonstration du lien Bébert/lili. On voit que Bébert répond dès que Lili l'appelle, cela ne fait aucun doute, et il n'a même aucune hésitation.

De manière plus générale, on remarque une observation intéressante ici :

« je reprends tout! je lui chante tout!

Ferdinand, Bébert! Bébert!

Encore interrompu! quand c'est pas Jules c'est le greffe! les femmes c'est ça : interrompre!» (Féerie pour une autre fois II p.283)

En ce qui concerne les femmes, Céline les charge d'une qualité déguisée : l'interruption. On pourrait simplement penser qu'ici, il n'y a rien à dire et pourtant cela est remarquable car par cette interruption la femme met fin à la parole en un sens. Interrompre c'est arrêter l'incessant flot de mots qui accable. De cette remarque générale concernant les femmes, on trouve une nouvelle démonstration du rejet de la parole de Lili.

4 - Le rejet de la loi hitlérienne :

Les épisodes concernant l'évocation de la loi hitlérienne mettent en valeur la profonde connivence entre Lili et son chat ainsi que le rejet des hommes par Lili (rejet qui ne s'exprime pas uniquement par le silence).

« il [le Landrat] demande à Lili ce qu'elle porte dans son sac... un sac à dos, de touriste...

« Notre chat Bébert, Monsieur!

Aurez-vous l'amabilité de me montrer ce chat? »

Lili ouvre le sac... Bébert passe la tête...

« Est-il de race ?... peut-il reproduire ? »

Je lui explique qu'il est coupé...

« Alors animal à détruire!... vous connaissez nos « ordonnances »... bête impropre à la reproduction!... »

Et il fait geste d'attraper Bébert par la queue et vlac! contre le mur!...

Lili dit rien, renferme Bébert dans son sac... « au revoir, Monsieur »!... se lève et s'en va... quitte la table... elle part... personne ne moufte... » (Nord p.544)

Il est important de rappeler les lois en vigueur durant cette époque, en effet tout animal qui n'était pas de race et reproducteur devait être euthanasié. Or Bébert est un chat de gouttière qui a été castré lors de son adoption par Céline, il devait être comme on le trouve ici un « animal à détruire ». Pourtant, nous le savons, cette loi n'a jamais été appliquée en ce qui concerne Bébert puisqu'il a traversé toute l'Allemagne puis est revenu en France avec ses maîtres. Ici on a une des rares références à ces ordonnances, et elle est très explicite. Le geste est même mimé, on en arriverait presque à la mise à mort du chat.

La réaction de sa maîtresse est remarquable. Elle, qui prend rarement parti et préfère laisser aux hommes leurs manèges, elle, qui ne parle pratiquement jamais, prend les devants. Elle répond sèchement, puis quitte les lieux. Elle refuse de prendre part à cet épisode, elle rejette les considérations des hommes pour prendre le parti de son Bébert. Personne ne touchera à son chat. Elle réussit en somme à faire oublier cette ordonnance, comme Céline le

souligne « *personne ne moufte*... ». Pour son chat, elle, qui d'ordinaire est effacée, impose sa volonté.

On aperçoit alors ici à travers l'évocation de la loi hitlérienne tout l'attachement de Lili à son chat et aussi ce dont elle est capable de mettre œuvre pour le protéger. En parallèle à cet épisode on trouve dans *Nord*, une réflexion qui conforte cette idée du rejet des hommes pour les animaux :

« le Simmer avait des oreilles partout !... et comment chez les Bibel ! le plus méchant de tous Simmer, qui voulait supprimer Bébert....

« Votre Landrat! »

l'appelait Lili... pas du tout le nôtre! zut!... [...] je crois Lili, les tragédies d'hommes elle en voyait tellement autour, que c'était entendu, tout voulu, pas à s'en mêler... tandis que les malheurs des bêtes, personne y faisait attention, alors pour elle y avait que les bêtes qui existaient... le temps a passé, et bien des choses... à réfléchir je crois qu'elle avait assez raison... » (Nord p.589)

On trouve ici une réflexion intéressante sur le caractère de Lili. L'auteur nous offre une justification de l'attention que Lili porte aux animaux (aux enfants de la même manière et pour les mêmes raisons mais cela n'est pas évoqué ici pourtant dans ce roman on en a la démonstration flagrante lorsqu'elle prend en charge tous les enfants avant de les replacer à la croix rouge). On s'aperçoit que Lili ne fait plus attention à ce que font les hommes autour d'elle, que leur misère ne la touche guère. Elle en a trop vu pour se sentir concernée, elle préfère ne pas s'en mêler et rester à l'écart des hommes. Tout comme l'auteur, elle est particulièrement attentive aux malheurs des animaux, sans doute parce qu'elle était la seule à y prêter attention. Ainsi avec le temps, Céline arrive à penser que sa compagne n'a pas tort sur ce point, et finira par la rejoindre.

5 - La magie des ondes :

Le rapprochement entre le chat et sa maîtresse atteint son paroxysme lorsque Céline évoque le monde mystique voire mystérieux des ondes. Ce qu'il appelle la magie des ondes caractérise le monde animal dans lequel Lili se retrouve plongée par projection, par sa relation si intime avec son chat.

D'ailleurs ce sujet captive l'auteur, à tel point que la première chose que l'on trouve dans ses romans quand il nous présente Bébert est la magie des ondes :

« Et puis Bébert, un autre innocent, mon chat... Vous direz un chat c'est une peau! Pas du tout! Un chat c'est l'ensorcellement même, le tact en ondes.... c'est tout en « brrt », « brrt » de paroles... Bébert en « brrt » il causait, positivement. Il vous répondait aux questions... Maintenant il « brrt » « brrt » pour lui seul.... Il répond plus aux questions... il monologue sur lui-même... comme moi-même... il est abruti comme moi-même... » (Féerie pour une autre fois I p.19-20)

On observe dans cette citation la première allusion de l'auteur sur la magie des ondes animales, et la première apparition de Bébert, apparition qui invite l'auteur à impliquer l'animal ayant récemment pris part dans sa vie, dans son oeuvre. Aussi cette première description est lourde de sens car elle permet à l'auteur de définir Bébert. Déjà vue dans la première partie, cette première allusion est très descriptive au sujet de Bébert et nous offre ses principaux traits caractéristiques, mais elle permet aussi à l'auteur d'introduire une notion essentielle qu'il attribue au monde animal : les ondes.

Il nous peint Bébert comme un animal innocent, innocence intrinsèque au monde animal par leur silence. Ils vivent parmi les hommes sans en partager leurs défauts, ils ne sont pas pervertis par leurs paroles, mensonges, trahisons. Ils vivent seulement dans l'instant, préservés de tout « esprit humain » sans prendre en compte les combines, stratagèmes, sans prendre en compte les conséquences, le cours des actes. Ils sont dans un autre temps que les hommes, ils ne vivent que dans l'instant et à travers l'instant, ils sont dépourvus de tout esprit pragmatique qui viendrait les abaisser au même niveau que les hommes.

A travers le silence animal s'exprime cette innocence qu'évoque l'auteur, innocence qui lui est si chère concernant le monde animal, innocence qui permet à l'animal d'attirer la sympathie de l'auteur qui retrouve chez l'animal ce qu'il apprécie chez sa compagne Lili.

Céline interpelle le lecteur, il lui confère un jugement pré-établi sur le monde animal, idée générale qui serait selon lui partagée de tous. Le lecteur ne verrait qu'en Bébert une « peau », un pantin dans lequel la vie serait insufflée mais qui n'aurait aucune volonté propre, aucune émotion. Mais cet aparté de l'auteur rappelant ce qu'il pense être l'opinion générale, lui permet d'introduire sa vision du monde animal et surtout la théorie des ondes animales, théorie que l'auteur chérit. Non, son chat n'est pas un simple être condamné à errer sans raison dans un monde qu'il ne comprend pas et qui ne le concerne pas, au contraire, Bébert devient « l'ensorcellement même, le tact en ondes ... ».

L'auteur introduit ici deux éléments essentiels à la compréhension de ce que représente pour lui le monde animal et Bébert plus particulièrement -étant le principal représentant du monde animal dans l'oeuvre de Céline. Il confère à son chat non plus un souffle de vie qui lui permettrait juste de s'animer, mais un élément magique : l'ensorcellement, cette forte emprise de l'animé abstrait sur le monde. Cette emprise qu'il possède sur le monde, il la tire des ondes. A travers le tact en ondes, Bébert est capable d'apprécier, de juger le monde qui l'entoure. Il y trouve la faculté de juger rapidement et avec sûreté, au seul moyen de son intuition.

Ainsi Céline attribue au monde animal un pouvoir de connaissance illimitée et innée, comme acquis, intrinsèque même à la condition animale, il leur offre les ondes. On retrouve cette notion plus largement explicitée dans *D'un château l'autre*:

« Einstein saurait pas non plus si Lili arrive... Newton non plus... Pascal non plus... tous sourds aveugles bornés sacs... le Flûte sait aussi! mon chat Flûte... il ira au-devant de Lili, il prendra la route... comme ça, averti... quand il bougera, je ferai attention... pour le moment, rien!... d'abord ses oreilles!... je saurai bien à temps!... un kilomètre de la gare au moins!... tout est par ondes... les chiens aussi ont des ondes... mais moins subtiles que celles de Flûte... encore plus subtiles que celles de Flûte, celles des oiseaux!... eux alors à quinze kilomètres ils repèrent, ils savent! les rois des ondes, les oiseaux!... les mésanges surtout!... quand je les verrais s'envoler... quand Flûte se mettra en route.... Lili sera

presque à Bellevue!... j'attacherais les chiens... parce qu'eux ce qu'est terrible, c'est de les laisser former meute!... alors, vos oreilles! vous les entendez à Grenelle!... mais c'est pas encore!... je peux encore un peu réfléchir... c'est là que vous vous voyez vieillard, vous dormez jamais réellement, mais vous vivez plus vraiment, vous somnolez tout... même inquiet, vous somnolez... c'est le cas là, attendant Lili... je dois un peu plus que somnoler, j'ai pas entendu les chiens...j'ai pas vu le chat Flûte partir... ni les oiseaux s'envoler... mais la net, j'entends!... je sors du songe!... une voix!... une vraie voix!... c'est Lili!... je fais un effort!... oui c'est Lili!... oh, mais pas seule!... deux autres voix!... les chats sont revenus!... ils sont là!... » (D'un château l'autre p.295)

On trouve ici la plus explicite allusion de l'auteur quant à ces ondes animales. Les animaux en général, les chiens, les chats, les oiseaux et en particulier les mésanges sont en mesure de prévoir, de pressentir l'arrivée de Lili. Il les compare aux plus grands esprits que la terre a comptés, mais même ces hommes, doués d'une intelligence hors norme, sont incapables de rivaliser face au monde animal. Ils n'en sont pas capables

On observe aussi la démonstration de cette magie des ondes à plusieurs reprises dans l'œuvre. Comme ici dans *D'un château l'autre* :

« D'un tournant l'autre, je me paumais!... je vous le dis, j'avoue... Lili ou Bébert me retrouvaient... les femmes ont l'instinct des dédales, des torts et travers, elles s'y retrouvent... le sens animal!... c'est l'ordre qui les interloque... l'absurde leur va... le biscornu leur est normal... la Mode!... pour les chats : greniers, tohus-bohus, vieilles granges... les demeures en « Contes fantastiques », les attirent, irrésistible... où nous nous avons rien à foutre!... L'Embryogénie leur drôlerie, pirouettes, virevoltes de gamètes... la perversité des atomes... les bêtes, pareil!... tenez Bébert!... il me faisait « coucou » par les lucarnes... brrt!... brtt!... la niche!... je le voyais plus!... il se foutait de moi!... les chats, enfants, dames, sont d'un monde à eux... [...] un itinéraire que d'instinct!... » (D'un château l'autre p.112-3)

On aperçoit dans ce passage *D'un château l'autre*, une nouvelle allusion à cette particularité du monde animal. Ici l'auteur compare trois visions différentes : la sienne, celle de sa compagne ici plus généralement celle des femmes, et celle du monde animal incarné par Bébert. Céline, lui, est dépourvu de ce sens animal - ces ondes. Il ne possède pas ce pouvoir et

est voué à se perdre à chaque détour, chaque obstacle. Il nous le confesse, un peu à contre coeur, comme regrettant de ne pas avoir cet attribut.

Opposé à lui-même on trouve Lili et Bébert qui eux se rejoignent sur ce point. Ils ont l'instinct. Pour les femmes, l'auteur le conçoit difficilement et fait preuve d'une envie à leur égard. Il fait l'aveu partiellement que toute cette conception des choses lui échappe, lui qui n'a connu que l'ordre, que ce soit dans l'armée ou dans l'apprentissage et l'exercice de la médecine. Alors il les oppose à ce monde qu'il maîtrise. Les femmes sont perdues dans cet ordre, seul l'absurde leur convient, ici – à travers le choix de terme fortement péjoratif- il avoue son impuissance à accéder à ce sens animal qu'il convoite pourtant.

On voit alors comme Bébert et Lili se retrouvent l'un l'autre par l'intermédiaire de ce sens animal, ce qui les oppose à l'auteur, qui lui n'y a pas accès.

« je vous retrouverai!... vous et mon Château... et ma tête!... plus tard... plus tard... je me souviens d'un mot!... j'ai dit!... le sens animal! de Bébert!...je retrouve le fil!... Bébert notre chat... ah m'y revoici!.... que Bébert était comme chez lui dans l'immense Château du haut des tourelles aux caves... ils se rencontraient Lili lui d'un couloir l'autre ... ils se parlaient pas... ils avaient l'air s'être jamais vus... chacun pour soi! les ondes animales sont de sorte, un quart de milli à côté, vous êtes plus vous... vous existez plus... un autre monde!... le même mystère avec Bessy, ma chienne, plus tard, dans les bois, au Danemark... elle foutait le camp... je l'appelais...vas-y!... elle entendait pas!... elle était en fugue ... et c'est tout !... elle passait nous frôlait tout contre... dix fois !... vingt fois !... une flèche!... et à la charge autour des arbres!... si vite vous lui voyiez plus les pattes! bolide! ce qu'elle pouvait de vitesse!...je pouvais l'appeler! j'existait plus!... pourtant une chienne que j'adorais... et elle aussi... je crois qu'elle m'aimait... mais sa vie animale d'abord! pendant deux... trois heures... je comptais plus... elle était en fugue, en furie dans le monde animal, à travers futaies, prairies, lapins, biches, canards... elle me revenait les pattes en sang, affectueuse... elle est morte ici à Meudon, Bessy, elle est enterrée là, tout contre, dans le jardin, je vois le tertre... elle a bien souffert pour mourir... je crois, d'un cancer... elle a voulu mourir que là, dehors... je lui tenais la tête... je l'ai embrassée jusqu'au bout...c'était vraiment la bête splendide... une joie de la regarder... une joie à vibrer... comme elle était belle!... pas un défaut...pelage, carrure, aplomb... oh, rien n'approche dans les Concours! » (D'un château l'autre p.114-5-6)

Un peu plus tard, on retrouve une nouvelle référence à ce sens animal. Toujours en utilisant la métaphore du château, dédale qui représente le monde en général, et de la capacité de toujours s'y retrouver, chose inaccessible à l'auteur qui est pourtant innée pour Bébert. Bébert lui n'est absolument pas perdu dans l'immensité du château, au contraire il est comme chez lui. Il a la connaissance innée du château.

De même pour Lili que Bébert croise parfois lors de ses balades, d'un couloir l'autre, elle se retrouve très bien dans ce château. La magie des ondes est telle qu'elle leur confère cet instinct naturel, elle les transcende à un autre niveau spirituel, elle les conduit dans un autre monde. Un monde différent de celui dans lequel évoluent les hommes. A travers ce sens animal, ces ondes ils accèdent (Lili/Bébert) à cet univers.

On retrouve aussi ici l'évocation de sa chienne Bessy. Elle aussi se retrouve au même plan que Bébert. Elle renforce la démonstration des principes que Céline expose dans ses derniers romans sur les ondes animales. Par son comportement, elle démontre qu'elle aussi possède cet instinct, elle est un nouvel exemple de la connaissance naturelle du monde animal.

On observe tout aussi bien ce concept de connaissance animal innée chez Piram dans $F\'{e}$ erie pour une autre fois II:

« Piram renifle... il sait lui, clebs! il sait! il y va au museau...profond... il a raison!... c'est là!... c'est elle! » (Féerie pour une autre fois II p.277)

On retrouve cette connaissance illimitée que l'auteur attribue tout particulièrement à Bébert, sur d'autres animaux présents dans les derniers romans. Ici Piram atteint cet ensorcellement, qui, par la magie des ondes, accède à la connaissance. « Il sait lui, clebs. Il sait »

Dans *Rigodon*, on trouve un court résumé de ce qu'éprouve l'auteur face à cette magie des ondes :

« les animaux pour ça ont l'avantage, ils savent tout de suite ce qu'est possible, pas... nous on hésite, vasouille, titube, l'ivresse nous va... nous vivons presque sept vies de chat, ça se voit, sept fois plus cons qu'eux... » (Rigodon p.738)

On retrouve ici la comparaison de l'auteur au monde animal. Alors que lui hésite, titube, qu'il ne se complaît que dans l'ivresse, ivresse de mot, ivresse de perversion focalisée par la parole, les animaux, eux, sont loin de toutes ces tergiversations. Ils nient la parole, ils n'en ont pas besoin. Le silence leur va. Il leur permet l'accession à cette connaissance, ils savent tout et tout de suite, comme l'auteur aime à nous le rappeler avec dérision : « sept fois plus cons qu'eux... »

« l'instinct! les femelles savent... les chiennes aussi... celui qui commande!... tenez, Jeanne d'Arc à Chinon, Charles VII qui se dissimulait... » (Nord p.436)

On retrouve ici, les prémices de la jalousie de l'auteur envers les femmes, femmes qui à l'image du monde animal possèdent cet instinct naturel, ce tact en ondes qui leur permet l'accession à une connaissance innée. Il rappelle à ce titre un épisode historique majeur dans l'histoire de France, en évoquant Jeanne d'Arc qui, grâce à son instinct naturel, réussit à reconnaître Charles VII, simplement vêtu, au milieu de ses courtisans.

On en déduit alors que les animaux et les femmes (donc Lili) ont ce point en commun. Ce qu'il appelle l'instinct féminin n'est pas sans rappeler cette magie des ondes. Ainsi Lili et Bébert se retrouvent aussi sur la magie des ondes. On voit alors, que bien au-delà du couple indissociable qu'ils forment, ils partagent bien plus. Ils partagent des qualités communes (la grâce, l'agilité) mais aussi cette connaissance innée des choses. Ce qui permet alors de mettre en place un « *véritable triangle célinien* »

<u>C - Le triangle célinien :</u>

Comme le résume admirablement F. Vitoux dans son livre sur Bébert :

«Ainsi se met en place, désormais, un véritable triangle célinien au coeur des derniers romans. La personnalité de Bébert, celles de Céline et de Lili nous étaient familières. On comprend enfin comme chacun s'oppose aux deux autres, et sur quel système de ressemblance et dissemblance ils fondent leurs rapports qui seuls ici nous intéressent.

A la base, Céline et Lili se distinguent bien évidemment de leur chat par leur humanité, leur aptitude à réfléchir, c'est à dire à prévoir la misère. Bébert vit dans l'instant et comprend dans l'instant. Céline et Lili appréhendent les dangers à venir – et leur craintes contaminent le présent et en ruinent à l'occasion les opportunités heureuses.

Bébert et Lili relèvent du domaine de l'ensorcellement et du silence. Alors que le narrateur se perd en paroles confuses et s'installe lourdement au premier plan du récit, le chat et sa maîtresse restent ces présences gracieuses et lucides toujours en retrait et toujours vigilantes – solidaires.

Bébert rejoint enfin Céline (mais Céline l'auteur, cette fois!) par cette « magie des ondes », ce savoir indicible qui sont l'ambition suprême de l'écrivain, sa grâce, l'ultime visée de son écriture : ce « rêve forcé dans la réalité » » (F.Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.119-20)

On voit alors se mettre en place progressivement ce que l'on pourrait appeler un « véritable triangle célinien » durant les trois derniers romans (D'un château l'autre, Nord, Rigodon). Ils sont ensembles depuis le début de leur voyage qui ressemble plus à une fugue face à la réalité de la situation en France. Ils partent tous les trois et pourtant le chat n'était pas sensé les accompagner, mais sa constante fidélité et son abnégation à ne pas être abandonner ont fait qu'il les suivra. Ainsi le trio commence à se former, juste parce qu'il partage une expérience commune, celle qui nous est contée dans les romans de Céline. Mais avec le temps et la lecture de l'œuvre on comprend les liens qui se tissent dans ce trio et ils dépassent le statut de simples compagnons de fortune.

En premier lieu la mise en avant du chat Bébert en tant que personnage à part entière permet au lieu de le relayer au rang de spectateur absent, qui pourrait passer inaperçu, de le placer à un niveau similaire à Lili et Céline. Il est naturel de concevoir le couple Lili/Céline car ils partagent tout et ne se séparent jamais, mais l'apparition du chat au milieu d'eux deux est plus surprenante. Ainsi sa présence n'est plus anodine mais permet la formation de ce trio.

La présence de Bébert permet au « *triangle célinien* » de prendre forme. Durant la totalité de ses trois œuvres, ce même triangle partagera tout, ils vivront ensemble cette aventure. On trouve ainsi de nombreuses allusions, répétitions de leur trio dans l'œuvre. Les exemples foisonnent et ne sont démonstratifs que par leur constance. Il serait inutile de les énumérer, simplement voyons deux courtes citations de *Nord* :

« mais nous sommes prêts, Bébert dort dans son sac...nos deux valises et en avant!... » (Nord p.330)

Ils sont là toujours inséparables.

« Bébert le chat dans sa sacoche, et en route !... » (Nord p.353)

Ils sont dans l'attente de la formation du triangle pour reprendre le voyage.

Ces citations sont intéressantes dans la mesure où l'on observe que la constitution ou plutôt reconstitution du triangle permet au voyage de reprendre. La route ne se tracera devant eux que lorsqu'ils seront réunis. On peut s'attarder quelques instants sur une citation *D'un château l'autre*:

« moi, et Lili et Bébert!... d'un toit à l'autre! les bêtes traquées font des prodiges pour échapper les dépeceurs! » (D'un château l'autre p.38)

De la même façon dans ce triangle célinien, rappelé en début de citation, ils sont solidaires, inséparables. Ils sont tels des bêtes traquées capables d'exploit hors du commun afin de fuir les tracas ici matérialisés par les dépeceurs, terme fort qui n'est pas sans rappeler

ceux qui veulent la peau de Céline, ceux à cause de qui ils sont en fuite à travers cette Allemagne en ruine.

Parfois l'auteur s'autorise quelques dérisions à ce sujet comme dans Rigodon

« je vais pas me répéter... déjà vingt fois... cent fois, je l'ai dit... nous, vous savez, c'est Lili, Bébert, moi, Felipe l'Italien et les mômes... » (Rigodon p.856)

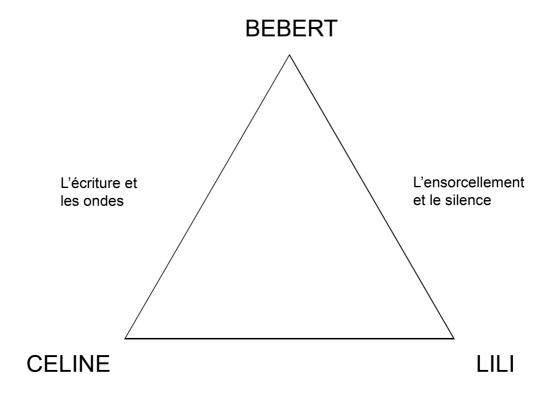
L'auteur se caricature lui-même, en rappelant à outrance durant son oeuvre ce triangle célinien. Comme on l'a étudié dans les deux précédentes parties, ce qui est important est de comprendre, d'observer les liens qui les unissent. Ils sont toujours tous les trois mais leurs interrelations sont uniques. Comme l'a résumé simplement F.Vitoux sur cette figure : c.f. Figure 1 : triangle célinien. Leur relation est différente pour chacun des protagonistes.

On comprend assez naturellement le lien qui unit Céline et sa compagne, ils sont tous deux conscients du monde qui les entoure. Ils savent ce qui les attend et se retrouvent alors tous deux sur le plan de la misère qui les accable. Ils voient les choses telles qu'elles sont réellement et se préoccupent non pas seulement de l'instant mais aussi des conséquences de leur situation. Ils se doivent alors de prévoir, de s'organiser pour ne pas être pris au dépourvu. Leur conscience humaine les rapproche tous deux. Il est indéniable qu'ils ne peuvent pas partager cela avec Bébert, qui lui au contraire ne vit que dans le présent.

Leurs relations avec le chat se trouvent alors sur un autre plan. Tout d'abord Céline : il se retrouve dans le chat, il se voit en lui. Comme nous l'avons vu dans la première partie, Bébert est aussi « le portrait de l'artiste en chat de gouttière ». Mais il se retrouve aussi sur un autre point, celui de la magie des ondes. Céline nous a expliqué assez clairement sa conception du monde animal et comme cet instinct inspire la grâce à Céline. L'auteur envie cela au plus haut point ; il espère, à travers son écriture, réussir à y accéder ou du tout moins tenter d'accéder à ce niveau de grâce. Il utilise l'écriture pour atteindre cette magie.

Figure 1 : Le triangle Célinien

(F.Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.121)



La prévoyance de la misère

La relation qu'entretiennent Lili et le chat a été largement étudiée dans la seconde partie. La solidarité les unit. A travers l'ensorcellement, la grâce, ils se retrouvent et par leur silence, ils échappent à leur humanité (vision célinienne de l'humanité). Par le rejet de la parole, ils deviennent tous deux hors du monde des hommes, et renforcent la solidarité qui les unit.

Le « *véritable triangle célinien* » se définit par ces relations intimes et complexes. Ce triangle traversera l'Allemagne durant les trois romans.

TROISIEME	PA	RTIF •	I FS RAI	FS DF	RERERT
				1111 TUL	

<u>A - Les rôles accessoires et la légitimité de la volonté chroniqueur de</u> Céline :

Après avoir étudié en détail le caractère du chat Bébert ainsi que les relations qu'il entretenait avec Céline et sa compagne Lili, on a dégagé ce que l'on pourrait appeler un triangle célinien. Ce triangle est au cœur des derniers romans de l'auteur. Mais ne serait-ce pas réducteur de n'entrevoir Bébert qu'à travers les relations qu'il a avec ses maîtres ? Il serait aussi intéressant de se pencher sur le rôle qu'il peut avoir durant ces œuvres. Il convient de voir si le chat n'est là que comme faire valoir de ses maîtres, en particulier grâce à la formation de ce triangle célinien, ou au contraire de voir si la présence du chat revêt un rôle, si l'élévation de l'animal au rang de « personnage » du roman est démonstrative d'une volonté de la part de l'auteur de lui conférer un rôle propre.

En effet, on comprend que Céline soit suffisamment attaché au détail pour que la simple présence du chat ne soit pas seulement due au hasard. Même si le chat était toujours à leur coté, il aurait pu omettre dans ses œuvres les innombrables passages où il y fait allusion. Alors en se penchant un peu plus sur ces passages, on observe rapidement que le chat et sa présence revêtent un rôle (voire même plusieurs) qu'il convient d'étudier amplement.

Tout d'abord les rôles les plus évidents que Céline attribue au chat découlent directement de ses caractéristiques propres (étudiées dans la première partie) et aussi des liens qui l'unit à ses maîtres (étudiés dans la seconde partie).

A travers son naturel, il prend un rôle anecdotique dans l'œuvre mais il est intéressant juste de remarquer : il devient une distraction. Par sa simple présence, il permet aux différents protagonistes d'oublier le malheur, la misère dans laquelle ils vivent.

1 - Bébert est une distraction :

D'évidence ce rôle est tout à fait accessoire, mais il permet de voir que le chat est aussi parfois simplement un chat, et qu'il est vu comme tel par les différents personnages que croisent Céline et Lili durant leur voyage.

On s'aperçoit de ce rôle dans *Nord* :

« On montait prendre l'air vers midi, on remontait au jour, pas longtemps, avec le lieutenant Otto... Bébert avec nous.... [...] cette promenade zigzag finie, rentrés au sous-sol, y avait échanges d'aimables propos, avec des demoiselles-secrétaires... mais jamais un mot sur les fronts, ni sur lavions, ni la politique!... mais sur Bébert, ses petites façons, s'il avait attrapé d'autres rats?... » (Nord p.379)

Ici Céline fait référence à son chat Bébert comme à un simple chat. On en parle mais simplement pour parler de quelque chose, ou plutôt devrait-on dire d'autre chose. Les difficultés sont nombreuses, la misère accable tout le monde. Evoquer Bébert revient simplement à ne plus penser.

On trouve une autre allusion dans *D'un château l'autre* à ce rôle un peu particulier attribué au chat et sa fameuse imitation du père Descaves est mis en avant. Par cette imitation, au demeurant totalement extérieure à Bébert puisqu'il est plus un pantin qu'un protagoniste dans ce passage, il permet de penser à autre chose, il distrait.

« Marion pensait toujours à nous, et à Bébert... sa grande rigolade c'était que Bébert lui fasse Lucien... Lucien Descaves... Bébert, je lui mettais son cache-nez... avec ses moustaches en bataille il faisait très bien Lucien Descaves... c'était notre moment de plaisanterie... ah que c'est loin!... j'y pense... fini Lucien!... Marion!... fini Bébert!... partis tous!... les souvenirs aussi!... tout doucement... » (D'un château l'autre p.123-4)

On remarque ici un épisode parallèle où Bébert devient celui qui permet d'échapper à la dure réalité. On trouve dans ce passage, une allusion à Bébert. Le chat prend place ici de distraction, il joue la comédie et il attire le sourire et déclenche l'hilarité par son imitation de Lucien Descaves. Il permet d'oublier la dure réalité, il offre un instant de décompression.

Marion, Céline et les autres spectateurs de la scène ne pensent plus à ce qui les attend, Bébert offre un sursis moral.

On retrouve ce rôle assez particulier attribué à Bébert un peu plus tard : où cette fois, il n'amuse plus directement mais l'on pense à lui pour éviter de penser à autre chose, il permet de la même façon d'échapper de manière temporairement à la misère psychologique qu'accable les personnages.

« ce cher Marion!... [...] comme il s'amusait de Bébert, qu'il lui fasse le père Descaves... dardantes moustaches, mon tour de cou, et goutte au nez... comme on a ri!... plus personne pour rire!... » (Rigodon p.814)

A l'image des citations précédentes, on observe à nouveau ce rôle accessoire qui est attribué à Bébert. Mais au-delà de ce simple rôle anodin qui d'ailleurs pourrait être attribué à n'importe quel animal, on s'aperçoit aussi qu'il est le moteur du triangle célinien. A travers les liens qu'il entretient avec ses maîtres, cela transparaît (en particulier avec sa maîtresse Lili), comme nous l'avons vu Bébert est le mot qui la décide. Quand Céline veut l'atteindre et faire avancer les choses, il doit utiliser ce subterfuge pour la convaincre.

Déjà à travers ce triangle étudié précédemment on pressentait alors ce rôle de guide qu'allait prendre le chat, celui qui fait avancer le récit, qui permet de continuer le voyage. Mais au-delà de cela, le chat permet aussi de découvrir la route, il prend le rôle supplémentaire d'éclaireur. Grâce à ses caractéristiques si particulières, ce rôle peu commun peut s'exercer. En effet, sa curiosité naturelle le fait toujours aller de l'avant, cet instinct qu'il possède de toujours vouloir tout découvrir, par son agilité et sa souplesse, il est capable d'explorer les lieux sans retenue aucune.

Alors il passe le premier, il découvre. Aussi quand le chemin s'efface, le retrouve et en fait part à ses maîtres pour leur permettre de continuer leur route.

2 - Bébert le guide, l'éclaireur :

« Ottave décide… Bébert passe d'un bond, lui! le premier!… il s'élance!… un saut sur la table! Norbert bronche pas… figé, assis… Bébert fait le tour des couverts… et puis il s'installe … d'abord sur une chaise… et puis sur le fauteuil… il se fait une puce. » (Féerie pour une autre fois II p.440)

On trouve dans l'oeuvre célinienne ce rôle subsidiaire attribué à Bébert : celui de l'éclaireur. Il est celui qui ouvre le chemin, qui découvre des trésors, qui trouve les issues des situations inextricables. Par son agilité souvent, son courage parfois, son insolence il descelle la voie. On le voit déjà dans *Féerie pour une autre fois II*, où lorsque le calme arrive enfin à la fin du roman, Bébert une fois revenu ouvre la voie. Il passe le premier, et est celui qui découvre les lieux. Il les inspecte puis après ces vérifications réalisées, il s'installe tranquillement pour reprendre son rôle simple de chat.

Il est alors ici montré comme l'éclaireur qui explore les lieux, en vérifie la sûreté et prévient ses compagnons. Il revêt alors un rôle qui est pourtant essentiel à la poursuite du « voyage », qui est bien au-delà de ce que l'on serait en droit d'espérer d'un chat. Ainsi par ce rôle (néanmoins dérisoire dans la composition de Bébert) le chat se fait une place à part entière dans ce triangle célinien.

On trouve dans *Nord* un passage bien plus démonstratif de rôle de guide :

« On s'assoit sur nos lits-cages, on pense... y a penser... Bébert part à la découverte... la façon des chats, dès qu'ils sont quelque part, il faut, même en très grand danger, qu'ils reconnaissent les lieux et les environs... leur espace vital... pour ça qu'il est si délicat de les emmener à la campagne... leur instinct, ils fuguent, et vont finir à la marmite...là, l' « espace vital » au « Zenith », c'était la longueur du couloir... tout de suite Bébert est au bout... Lili l'appelle...il revient pas... elle va voir... une tenture...j'y vais aussi, on est à regarder tous les trois, Lili, moi, Bébert... rien! le vide... oh, un vide de bien sept étages, un entonnoir de très forte bombe, vaste assez pour plusieurs immeubles... le « Zenith » peut dire qu'il l'a frisé poil... comme la loterie les bombardements!... engloutissez?... on parle plus de vous!... si c'est votre veine, ce sont les autres qui plongent! vous pouvez jouez dès aujourd'hui, puisque

vous partez en vacances, à qui plongera ? lui ? elle ? moi ?... au « Zenith », tout considéré nous l'avions belle... [...] Bébert lui passe par où il veut... fissures... trous de rats, rideaux... certaines fissures un peu plus larges, Lili passe... elle va au couloir, à l'autre... elle m'appelle... je veux pas y aller... » (Nord p.343)

Dans son instinct naturel, Bébert trouve les qualités nécessaires à l'accomplissement de rôle d'éclaireur. Ici on voit qu'une fois de nouveaux lieux investis, il se sent l'obligation de les visiter de les découvrir, de les explorer. Alors, par ses investigations, il découvre ici pas grand-chose, le vide. Mais il prévient tout de même ses maîtres de ses trouvailles.

Mais un peu plus tard, on observe que cette fois sa découverte est essentielle pour la poursuite du voyage :

« nous revoici donc à quatre pattes, à prospecter vers une autre fente plus large, plus facile... Bébert nous trouve une très béante, je l'avais pas vue... ça y est!... nous y sommes! » (Nord p.344)

Bébert découvre le chemin. Il trouve une fente accessible à tous, qui était toutefois passée inaperçue. Sans Bébert le chemin ne se serait pas ouvert face à eux, le chat qui leur permet de trouver la voie et de continuer leur route.

Dans *Rigodon* l'on trouve l'aveu le plus convaincant quant à ce rôle d'éclaireur attribué au chat :

« Lili me dit : « le mieux tu vois c'est de laisser allez Bébert !... » comme ça un trou Bébert irait, c'était sûr, lui était pire que les mômes, question de disparaître... il fonçait... et puis il trouvait, il miaulait... « lâche-le !... » Lili le pose à terre... comment les mômes ont pu passés ?... je me demande... Bébert entre facile, il va... Lili l'appelle... il miaule... un miaulement tranquille... Lili me demande pas, elle va aussi, pas le temps de faire ouf... à genoux elle y va, elle peut se risquer, elle est acrobate... moi, je pourrais pas... ah si !... je peux !... à genoux !... de même... hardi petit !... arrive ce qu'arrivera !... aïe donc !... c'est de la terre glaise... j'appelle... « je viens ! » Lili me réponds... ça va !... je progresse sur les coudes... par les coudes... j'aurais pas cru... de dehors ça imaginait pas, le passage

s'agrandit, je veux dire cette espèce de crevasse... disons en somme un couloir...pas droit, à détours et zigzags... toujours en pleine glaise...pas il me semble de la fragile glaise croulante, seulement très mouillée, poisseuse... » (Rigodon p.864-5)

Cette fois, il est amusant de voir que Bébert représente la meilleure solution pour avancer. Comme Lili le dit sans détour : la chose la plus raisonnée est de laisser Bébert explorer à leur place, il est le plus compétent pour accomplir cette tâche. Il a les qualités requises pour s'y atteler. Ainsi d'un accord commun entre Lili et Céline, il laisse le chat libre et celui-ci en quelques instants réussit. « Pas le temps de faire ouf », comme le confesse l'auteur, et le chat avait déjà visité les lieux, trouvé un passage accessible et avait communiqué cela à sa maîtresse.

Il est intéressant de voir comment ce qui pouvait paraître superficiel, devient essentiel. De voir comment un chat réussit, à travers les qualités exceptionnelles que l'auteur lui reconnaît, à devenir le parfait éclaireur. Bien que ne l'oublions pas, ce rôle de moteur s'exprime comme souvent dans l'œuvre par ce triangle célinien, on peut rappeler une courte citation *D'un château l'autre*:

« -Embrasse Mme Mitre, Lili! et allons-nous en!... Bébert! Bébert »

Bébert, le mot qu'elle se décide!... qui la fait lever... « Bébert » veut dire qu'on passe d'abord chez Landrat chercher ses rognures... » (D'un château l'autre p.144)

Que ce soit par ses actions comme souvent, ou simplement par le fait d'être, Bébert est celui qui fait avancer le voyage. Il devient alors le moteur du triangle célinien sans même intervenir en soi. En effet, la considération de ses maîtres à son égard leur fournit l'énergie nécessaire à poursuivre leur route. Ils doivent continuer leur chemin pour pouvoir aller chercher de la nourriture pour Bébert. Bébert est le mot qui décide Lili, qui la fait lever. Seul Bébert arrive à convaincre Lili que la poursuite de leur voyage est nécessaire.

Une fois ces deux rôles subsidiaires évoqués, attardons nous plus en détail sur l'un des rôles essentiel de Bébert dans l'œuvre célinienne. Pour cela il est nécessaire de rappeler ou plutôt d'évoquer la volonté première de l'auteur lors de l'écriture de ses romans.

3 - Bébert et la volonté de chroniqueur de Céline :

Il convient de rappeler que l'un des écrivains que Céline admire le plus est Tallemant des Réaux, l'auteur des *Historiettes*:

« Tallemant suffit, compact, vous met tout, pognon, les crimes, l'amour... en pas trois pages... » (Nord p.499)

Tallemant des Réaux (1619-1692) est un écrivain français connu pour ses *Historiettes*, un recueil de courtes biographies de ses contemporains. Dans ses *Historiettes*, il dresse des portraits d'écrivains tels que La Fontaine, Pascal, et bien d'autres. Il parle aussi de personnalités politiques comme Richelieu, de célébrités ou des courtisanes à scandales. Les *Historiettes* sont d'une valeur inestimable pour l'histoire littéraire du XVIIème siècle. Cette œuvre suscita, au mieux, l'incrédulité, et au pire, l'indignation. Néanmoins, des témoignages indépendants ont désormais établi l'exactitude de la substance de ses rapports. On comprend alors que l'admiration que cet auteur suscite chez Céline est démonstrative de l'importance que l'écriture a pour lui. Elle dénote la volonté première que Céline se fait d'un écrivain : celle du chroniqueur.

De même qu'il est notable de voir qu'il dédie *Féerie pour une autre fois II* à Pline l'Ancien. D'ailleurs il écrit dans ce même roman :

« ... saquez pas le probe chroniqueur!... regardez un peu Pline l'Ancien, il a fallu des années, qu'il se décide à son grand moment... qu'il aille renifler le Vésuve! » (Féerie pour une autre fois II p.346)

Cette référence mérite qu'on l'analyse un peu plus en détail. D'évidence le chroniqueur le passionne chez Pline l'Ancien. Il l'avoue. Il voulait observer l'éruption du Vésuve,mais il s'était aussi rendu à Stabies pour tenter de sauver les habitants menacés par le volcan. Pline mourut, asphyxié par les vapeurs délétères.

Cette comparaison que Céline s'autorise avec lui-même est alors plutôt élogieuse. Dans un sens elle tente d'innocenter Céline. D'une certaine manière, il n'est pas plus responsable de la guerre que Pline ne l'était de l'éruption du volcan. La façon dont Pline a été victime de sa volonté de chroniqueur, renforce la position de victime que Céline s'octroie. Il est aussi la victime de la guerre (mais ne serait-il pas simplement victime de lui-même), ce sujet est difficile à évoquer concernant Céline car on ne peut pas omettre certains de ses écrits.

Ne nous y attardons pas plus ici, retenons seulement l'admiration que Céline portait à Pline l'Ancien et l'idée qu'il souhaitait se rapprocher de cet auteur dans son écriture. Le but premier de son entreprise était la chronique de la guerre. Tout comme Pline l'Ancien ne voulait que décrire l'éruption du Vésuve.

On trouve alors à plusieurs reprises évoquées cette volonté de chronique à laquelle aspire Céline. La plus démonstrative est extraite d'un dialogue que l'on trouve au début de *Nord* :

« Vous vous dites en somme chroniqueur ?

Ni plus ni moins !... [Céline]

Sans gêne aucune?...

Ne me défiez! j'entends encore Mme von Seckt... » (Nord p.304)

Ici tout est dit, simplement sans artifice. Il se dit « *en somme chroniqueur* » sans gêne, il se considère comme tel « *ni plus ni moins* ». Cette citation démontre toute la volonté qu'a Céline à écrire ou décrire les faits. Sa seule motivation, ou plutôt sa principale est la chronique.

Ou aussi pour renforcer cette idée, on pourrait revenir quelques instants sur la dernière phrase de *Féerie pour une autre fois II* :

« voilà, les faits, exactement ... » (Féerie pour une autre fois II p.487)

Ses dernières paroles, la dernière chose qu'aura le lecteur de ce roman, est la chose que l'on retient, sur laquelle on reste quand on termine et que l'on referme ce livre. Alors ces derniers mots résonnent en nous.

Cela dénote l'importance que Céline accorde à cette entreprise, et devient son but premier. Il se veut celui qui décrit les faits.

On peut s'attarder alors sur cette citation de Féerie pour une autre fois II :

« plutôt minimiser, que surfaire !... » (Féerie pour une autre fois II p.285)

L'auteur avoue ici qu'il préfère passer sur certains aspects de la vérité qu'il ne pourrait se permettre de développer plus en détail plutôt que de modifier exagérément les faits.

On observe alors que cette volonté, que l'auteur exprime, reste cohérente dans la mesure où il se refuse à tout enjolivement. Il n'est pas là pour interpréter et réécrire l'histoire selon la façon dont il l'a vécue. Au contraire, par souci de véracité, il minimisera lorsqu'il ne pourra pas -par manque d'information ou de souvenir- retranscrire les faits plutôt que de créer des situations, des évènements de toutes pièces.

De la même manière on trouve dès le début de *Féerie pour une autre fois II*, cette volonté de l'auteur de ne décrire que les faits :

« ce que je vous raconte, c'est du fidèle, c'est pas à l'époustouflerie! y en a un charlatan (jules) là-haut! et terrible! et vous le connaissez!... » (Féerie pour une autre fois II p.223)

Il insiste sur ce point, ce qu'il nous raconte « c'est du fidèle ». Il ne fait que décrire les choses telles qu'elles ont été. Il est celui qui rapporte les faits tels quels sans les remodeler, sans les modifier. Le seul à être charlatan, selon l'auteur, est Jules, pourtant il est étrange de penser que l'auteur se veut fidèle en nous décrivant les choses telles quelles le sont décrites dans le roman. Ne serait-ce que le personnage de Jules nous permet de douter de la sincérité profonde de l'auteur, ce personnage appartient en effet au délire célinien plus qu'à une réalité fondée. Les transformations réalisées par l'auteur pour en faire le responsable du déclin dans l'oeuvre, en faire le responsable de tout le bombardement.

Ainsi, on note que malgré la volonté avouée de chroniqueur de l'auteur, il a beaucoup de difficultés à s'y soustraire réellement puisqu'il façonne les personnages, les actes, les faits en somme. Comme Céline le dit lui-même, il transpose. On remarque alors l'échec de l'entreprise de l'auteur, mais Céline lui-même n'en est pas dupe, et d'une certaine façon il le regrette et à travers le personnage de Bébert, on trouve cet aveu. Il ne fait pas partie de ce délire célinien, il le rejette, le réfute par son absence.

En effet la présence du chat à la fin du roman ramène la vérité :

« Je m'enfièvre au souvenir!... oh, je divague pas pour autant!... non!... je sais parfaitement ce que je raconte!... la preuve: les faits!... les faits!... voilà!... je vous présente Norbert à table... en habit!... et Bébert qui se fait les puces un fauteuil plus loin!... voilà le tableau!... un fauteuil plus loin... je divague pas... » (Féerie pour une autre fois II p.443)

On retrouve ici la volonté de chroniqueur de l'auteur. Elle revient souvent dans ce roman, par souci de convaincre le lecteur et aussi lui-même sans doute. A ce titre, il est vrai que l'on ne peut accorder que peu de crédit à ce qu'il se passe dans ce roman, le délire célinien règne en maître durant la majorité de l'oeuvre. On voit que l'auteur le sait tout autant, il nous l'avoue ici : « *je m'enfièvre au souvenir* »; ce qui suit paraît être une tentative de convaincre le lecteur de l'inverser mais surtout apparaît comme tentative de se convaincre lui-même. Mais ici tout se dissipe, il réussit à convaincre. Il a introduit le chat dans ses propos.

Tout comme dans le début de Féerie pour une autre fois II :

« je vous parles de Jules, je l'anathémise, je vous parle des danseuses, je vous parle des familles qui descendent, je vous parle de Bébert, je vous parle de l'avenue Gaveneau qu'est en torrents de feu, je vous mélange tout! quel récit! vous vous y retrouverez? Y a un fil continu je le jure!... c'est du tutti frutti? bien!... mais comme c'est de l'expérience directe, c'est l'honnêteté du chroniqueur! vous apprécierez! ordre, pas ordre!... ça me fait penser que j'ai oublié, quand je vous parlais de mes diverses taches » (Féerie pour une autre fois II p.231)

On retrouve cette volonté de chroniqueur exprimée par l'auteur précédemment. Elle est exprimée ici telle quelle, le récit de Céline se résume d'après lui en quelques mots : « c'est de l'expérience directe, c'est l'honnêteté du chroniqueur. » En effet, on sait que l'auteur accorde une importance considérable à ce qu'il appelle « sa petite musique », ce style qui lui est caractéristique où les mots se retrouvent lâchés les uns après les autres, sans ordre, sans organisation, tout juste séparés par quelques signes de ponctuation : ... ou ! selon l'effet souhaité. Ce style d'écriture est, d'après l'auteur, censé retranscrire le langage parlé à l'écrit, il l'a adopté car il lui permettait de faire transparaître l'émotion, les mots perdent leur sens, leur valeur une fois noyés les uns parmi les autres, et il n'en ressort que l'émotion (que l'on retrouve si peu dans le langage écrit et qui pourtant est le fondement du langage oral).

Ici il nous fait la liste presque exhaustive des choses qui viennent à son esprit et qu'il lui paraît nécessaire de développer dans son roman. Il commence par Jules – comme si le roman était écrit pour lui ou plutôt est-il plus juste de dire contre lui. Céline est conscient du sort qu'il réserve à Jules, le bouc émissaire du délire célinien, le responsable de toute la misère. Il l'avoue instantanément et l'anathémise. Il profère une sentence de malédiction à son encontre car il le juge comme hérétique, ou plutôt non conforme aux règles de la société car bien que la référence soit d'ordre religieuse, ce terme employé ici dépasse le cadre du religieux pour prendre un sens bien plus général. Jules devient l'excommunié.

Puis suit une liste des choses qui sont abordés dans le roman, parmi elles on retrouve deux allusions importantes : les danseuses et le chat Bébert. Il est intéressant de voir que parmi les choses qu'il cite on retrouve celles qui évoquent la grâce entre autres.

Enfin l'auteur redoute l'abondance de récit, l'abondance des choses dont il parle, et aussi le manque de cohérence, de cohésion avec laquelle il nous le décrit. Il craint de faillir à son rôle de chroniqueur. Néanmoins, il mélange tout. Il cherche pourtant à lier tous ces récits par un fil conducteur, il fait l'effort -ou plutôt nous le laisse penser- d'organiser son récit de sorte qu'il soit intelligible pour la majorité. Mais cela lui paraît contrarier par essence même sa volonté de chroniqueur. Il n'est pas l'auteur qui simplifiera les faits, qui les reprendra d'une manière claire et limpide pour tous mais qui au passage seraient teintés de l'opinion de l'auteur. Il justifie son manque d'organisation par souci de véracité, il sacrifie l'unité

temporelle et spatiale de l'action du roman au profit de la sincérité, de la volonté de décrire le plus fidèlement les faits.

« *Sa petite musique* » qu'il souhaiterait appréciée par le lecteur, devient alors la première « preuve » de la volonté de chroniqueur de Céline. On trouve plusieurs preuves de cette honnêteté dans ses romans. Déjà dans *Féerie pour une autre fois II* :

« C'est à remarquer... je remarque un peu... dans les moments où c'est fini, où je crois que vraiment tout y passe, j'avoue... j'ai dit : je mentirai pas... je pense à moi !... je pense à moi d'abord!... puis à Lili ... puis à Bébert... puisqu'on parle de sentiments, de progrès moral et d'héroïsme, quand je penserai à Lili d'abord, puis à Bébert, puis à mi, y aura un [sacré] progrès d'accompli, progrès essentiel!... la vache humanité sera mieux... » (Féerie pour une autre fois II p.294)

On observe au travers de cette citation à quel point l'auteur ne dérogerait jamais au rôle de chroniqueur qu'il s'est attribué. On voit que même dans les pires moments, là où selon Céline « c'est fini », où il croit que tout va y passer, il ne peut se résoudre à déformer la vérité. Le mensonge est rejeté totalement par l'auteur car celui-ci est l'ennemi premier du véritable chroniqueur. Rien ne pourrait détourner l'auteur de cette tâche.

On retrouve le souci d'honnêteté de l'auteur même dans les passages les plus anodins de l'œuvre :

« Zut j'avais pas envie de sortir... tout de même il a fallu... pas le jour même mais le lendemain...chercher des rognures pour Bébert...[des rognures chez le Landrat... pour être franc, très honnête, nous partagions avec Bébert...] » (D'un château l'autre p.204)

Passage qui a d'ailleurs été supprimé dans la version finale éditée mais que l'on retrouve dans les notes de l'oeuvre complète qui nous permet de voir à quel point ce souci de franchise est au coeur de toute l'entreprise d'écriture de Céline.

On retrouve une autre preuve vers la fin de Rigodon :

« et que les mômes grimpent! et Lili et moi et Bébert... c'est compliqué... [...] j'ai bien du mal à me hisser sur la plateforme... je ne veux pas vous apitoyer, je vous indique simplement... ah, ça y est!... » (Rigodon p.885)

L'auteur apporte ici un mot pour confirmer son rôle de chroniqueur. Il nous décrit les difficultés dues à son handicap : il a bien du mal à se hisser sur la plateforme. Mais il précise tout de suite qu'une telle description n'est pas là pour attiser la pitié du lecteur, mais il rapporte les événements tels qu'ils se sont déroulés; alors ce passage n'est pas une justification de la victimisation de Céline mais juste une anecdote parmi tant d'autres que l'auteur se doit de nous raconter par souci de véracité des détails.

Et Bébert dans tout ça?

On s'est attardé sur la volonté première de l'auteur car celle-ci est essentielle à la compréhension du travail de Céline. Savoir ce qu'il recherche en écrivant permet de déchiffrer son écriture, ses romans.

Ainsi sa volonté première est celle de la chronique. Il est alors nécessaire de tenter de saisir l'implication du chat au milieu de ces romans. Comme le notait F.Vitoux dans son écrit Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline :

«Bébert accompagne son maître partout, et Céline n'a de cesse, dans ses romans de l'après-guerre, de mentionner sa présence. D'évidence, le chat est celui que l'on n'invente pas. Par contagion, il semble garantir la probité de l'écrivain et justifier son ambition de chroniqueur. Etre un observateur scrupuleux des spectacles et des aventures dont il a été le témoin et l'acteur, telle semble être l'unique ambition de Céline. Telle est du moins sa principale profession de foi. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.49)

Effectivement, Bébert est sans cesse présent durant les dernières œuvres de l'auteur. Céline ne manque jamais une occasion de le rappeler, il est celui qui est toujours là. Même s'il n'a pas de retombées majeures sur le roman, en effet le chat est souvent au second plan dans les œuvres, il est constamment là.

Sa présence suffit à elle seule, elle justifie sa place. Comme le dit Vitoux, Bébert est « celui qu'on n'invente pas ». On ne peut décemment remettre en cause la présence d'un chat. Alors simplement le chat devient plus qu'un simple spectateur, il devient le spectateur privilégié du théâtre célinien. Cette place de spectateur offre à l'auteur la légitimité de sa chronique. Elle permet d'ancrer dans la réalité ses romans où les mots pullulent, où les choses se mêlent, s'imbriquent sans chronologie aucune.

Vitoux le résume élégamment par la suite :

« Bébert parcourt les trois derniers romans comme une présence qui ne se dément pas, mais qui est aussi estompée. A l'arrière-plan. On le dirait parfois voilé sous le flux du langage qui saisit et déforme la réalité. Il est là comme un repère ou mieux encore : un gardefou. Il miaule, il râle, il chasse, il joue, il a faim et il mange, il disparaît, il s'absorbe dans une toilette minutieuse. Et l'on dirait qu'il intervient à chaque fois comme un rappel à l'ordre de la réalité.[...]

Voici Bébert l'innocent.

Et Céline ne ment plus. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.61-2)

Pourtant il est intéressant de revenir un peu en détail sur les deux romans *Féerie pour une autre fois*. Il convient d'étudier leur construction et la mettre en parallèle avec la présence du chat, présence qui semble garantir la probité que recherche l'auteur.

Puisqu'il se dit chroniqueur, essayons de le voir ainsi. En cela ces deux romans sont passionnants. Ils paraissent en opposition totale avec cette idée de retranscrire les faits. D'ailleurs dès le début de *Féerie pour une autre fois II*, l'auteur nous le confesse :

« je vous ai dit que j'étais pas certain... » (Féerie pour une autre fois II p.230)

Il n'est pas vraiment dupe de lui-même.

Rappelons un peu le roman *Féerie pour une autre fois* : il n'y a pas d'histoire en tant que telle dans cette œuvre. Juste quelques thèmes, quelques lieux (Saint-Malo, Montmartre, la prison de Copenhague) précisent l'origine de son exaltation littéraire. Comme le résume parfaitement F.Vitoux :

« Céline prophétise, il maudit, il geint. Des brides de souvenirs s'enchevêtrent à ses persécutions. Il ne nous retient que par ses appels. Il se plaint d'être la victime d'une universelle conspiration. Le monde se déforme pour répondre à ses angoisses. N'accuse-t-il pas son chat d'être capable de se retourner contre lui? Le comble du délire est atteint. Oui, l'horreur des réalités! » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.55)

Cette « horreur des réalités », Céline l'introduit dès le commencement de son roman :

« la peau de Bébert vaut pas cent sous ! Cent sous ? Je vois grand ! Je vois 14 ! » (Féerie pour une autre fois p.34)

Déjà, il fait référence à son chat qu'il implique dans son délire. D'ailleurs remarquons à juste titre que pour l'instant ce n'est pas Bébert lui-même qui est évoqué mais sa « peau », référence importante car rappelons justement comment Céline définissait son chat : « le tact en ondes » et non une « peau ».

Alors il est remarquable de voir, comment Céline détourne les mots, transforme la réalité. Par son angoisse, son pessimisme constant, son auto-martyrisation permanente, le chat n'est plus chat : il devient l'être inanimé, il s'efface pour ne se réduire qu'à une peau.

On retrouve cette dévaluation du chat un peu tard dans le roman :

«Et la vie d'Arlette <[si sensible! où que je l'ai entraînée? la pauvre][alors là moi la brute! l'ostrogoth!] Comment que [j'ai [malmené]saccagé sa vie] je l'ai saccagé sa vie! ses élèves! son cours des Grâces!>

Et Bébert qu'a plus de dents, de moustaches!... (comme moi!)... une rejeunesse qu'il faut refleurir!... Je vous parlais de la trame du Temps!... bonne mine! » (Féerie pour une autre fois p.54)

Ici l'altération du chat est moins importante. Il reste Bébert le chat, simplement l'auteur lui retire les éléments physiologiquement essentiels à son épanouissement : les dents pour se nourrir, les moustaches pour ressentir les choses. Il tente de justifier cette transfiguration du chat : le temps produit son effet. Il est le responsable. D'ailleurs il a les mêmes conséquences sur Céline que sur le chat.

Comme si le temps permettait de disculper l'auteur ? Mais la multiplication d'exemples de son aliénation le rattrape :

« - Ah qui c'est donc qui le fera crever! On y a déjà tout volé! plagié! renié!... Coupez-lui voir le robinet!

Il me l'ont coupé!... je vis sans boire... sans faire caca... sans uriner... Vingt et un jours, je sais... mon tabouret collé au cul... par croûtes!... sorti, si je sors, je vous ferai passer une pétition, vous m'entretiendrez à vie! je veux plus rien foutre!... ni Bébert, ni Tête-de-Chou, ni Ninive l'autre chat, ni Bessy la chienne...petit médecin de banlieue encore? peut-être?...pour juste traiter les rhumatismes?... » (Féerie pour une autre fois p.163)

On trouve ici comme souvent dans ce roman un échantillon de l'agitation cauchemardesque qui hante l'auteur. Ce qui pourrait un peu s'expliquer : comme s'il regrettait de s'écarter son dessein originel, il est incapable de l'accomplir. La démence le précède et seule elle est mise en avant durant cette œuvre. Elle atteindra même son paroxysme un peu plus loin :

« Je vous gâterais vous me calomnieriez! pire que le Jules! m'enfonceriez des longues aiguilles! vous me soudoyeriez mon Bébert vous y achèteriez des biftecks! il me crèverais les yeux!... la mésange aussi! qu'est plus futée qu'elle a l'air et le rouge-gorge à Lili qui vient nous voir tous les matins... » (Féerie pour une autre fois p.168)

Où elle arrive au point que Bébert, son fidèle greffe qui ne l'a jamais quitté, se retourne contre lui. Le pessimisme célinien l'emporte, son impression d'être la victime prend le dessus sur sa volonté première.

Pourtant on voit que parfois comme dans le début de Féerie pour une autre fois II :

« J'embrasse Piram! je l'embrasse... y a que lui qu'a du cœur!... il pleure sa petite garce! et ce qu'elle s'en fout! planquée! planquée!... sa petite maîtresse! ô gué! ô gué! on est tous cocus! Rigodon! brroum! que tout s'écroule, ça sera fantastique! » (Féerie pour une autre fois II p.271)

Il en arrive à souhaiter le délire qu'il est en train de construire dans son roman. Cette phrase est démonstrative de la démarche qu'il emploie dans ce roman (et dans l'autre *Féerie pour une autre fois*), il permet de comprendre le délire de l'auteur et d'en percevoir les origines. Il ne l'excuse pas pour autant, l'entreprise qu'il réalise avec ces deux romans est à l'opposé de ce qu'il proclame. Mais il ne le considère pas pour autant comme un échec. Au contraire, ce paradoxe reflète les motivations de l'auteur, bien qu'il n'accomplit pas son but premier dans cette œuvre, il le sait pertinemment et ne peut s'empêcher de nous le faire remarquer, subtilement, il ne va pas tout briser lui-même ouvertement mais par l'intermédiaire de Piram ici, il nous laisse deviner qu'il ne se veut pas chroniqueur somme toute ici.

Il l'avoue, il souhaite que « *tout s'écroule, ça sera fantastique* » et plus que le souhaiter, il le dépeint dans ces deux romans. Il faut retenir cette fantaisie peu commune de ces romans. Il se place dans l'imaginaire, tout en se voulant chroniqueur, il ne réécrit pas l'histoire, il la pervertie, serait-ce une façon de montrer un visage tout autre, une vision des choses différentes de ce qui se passe ? Comme s'il ressentait le besoin de se placer dans le délire factuel pour prouver que la vérité est tout aussi délirante.

Ce n'est plus alors la chronique des faits, mais l'irascible chronique de l'absurde. Tout est tellement insensé qu'il serait tout autant insensé de vouloir le retranscrire tel qu'il est. Seul l'absurde permet de mettre en valeur l'absurde de la situation. Traiter cela comme un chroniqueur ne serait pas en faire la chronique, en tout cas pas celle qu'aimerait faire Céline.

Alors où se situe Bébert parmi tout ça?

Il nous l'évoque assez justement plus tard dans Rigodon :

« preuve que vous intriguez le monde, qu'on vous laissera jamais tranquille... même n'est-ce pas sous les pires tunnels...je vous montre...le ragot est partout chez lui, déjà là, faufilé... et que vous allez apprendre plein de trucs, sur vous-même, et sur Bébert, à vous demander si vraiment ?... » (Rigodon p.768)

Effectivement, le lecteur en arrive à se demander « si vraiment ?... »

B - Bébert dénonce les coulisses du théâtre :

Revenons alors d'un peu plus près sur le rôle du chat dans ces deux romans. Tout d'abord concernant *Féerie pour une autre fois*, F.Vitoux le résume très bien dans son livre :

« Dans Féerie il (Bébert) apparaît peu. Céline l'évoque à Montmartre au début. Ce sont là les pages les plus apaisées, celles qui font référence à un âge d'or d'avant l'exil et la souffrance. Bébert participe d'un rituel heureux. Il est cette présence chaleureuse et discrète qui retient Céline au monde. Mais dès que son maître enfle la voix, balaie les souvenirs de la rue Girardon, aussitôt Bébert disparaît. Dans les soupirs, les plaintes et les malédictions de Céline, le chat n'a plus de place. L'horreur des réalités, c'est l'horreur de Bébert! En chassant les premières, il chasse le second. Bébert n'est plus guère cité ensuite, sinon dans le miroir hypothétique et déformant d'une universelle conspiration. En fait, il disparaît bel et bien. Il n'appartient pas à l'ordre du délire. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.56)

Nous l'avions très bien remarqué précédemment. Ainsi par cette absence le chat permet de garantir à sa façon la probité de l'écrivain. Il dénonce le délire de l'auteur. Céline pourrait presque prétendre au rôle de chroniqueur qu'il convoite. Mais attardons nous ici plus en détail sur le second roman : *Féerie pour une autre fois II*. Dans ce roman, Bébert y tient un rôle prépondérant sur lequel il convient de s'étendre.

Rappelons quelque peu ce roman, F. Vitoux en a fait un résumé fort juste :

« Normance (Autre nom de Féerie pour une autre fois II), lui, ne traite que d'un seul épisode : un bombardement allié sur Paris à la fin de la guerre. Là aussi, le délire est avoué. Un événement qui devait être minime est haussé au rang d'une catastrophe planétaire. Des myriades d'avions s'abattent sur la capitale et y lâchent leurs bombes. Les maisons tanguent. La butte Montmartre s'effondre. Tout s'écroule. Tout brûle. Les gens s'écrasent, se tuent. Paris n'est plus. [...]

Bientôt les visions s'amplifient et s'exaltent. Jules, le peintre cul-de-jatte (personnage inspiré de Gen Paul), est juché au sommet du Moulin de la Galette. Céline l'accuse d'orchestrer le

ballet des avions sur Paris. Dans leur immeuble, le plus grand désordre règne. Les locataires roulent d'un étage à l'autre. Les murs se fissurent. L'escalier s'effondre. On ne s'entend plus. Et Bébert reste introuvable. » (F. Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.55-6)

Alors examinons en détail la présence ou plutôt l'absence du chat dans ce roman. Assez tôt dans le livre, Céline nous rappelle :

« Le souci qui me revient, subit!... je lui hurle... broum! et bram! qu'est-ce que ça fout?... j'ai pas de papier!... je veux qu'il sache! il dort? il ronfle? bombes! pas bombes! il est pas poli, c'est tout! il a voulu m'assassiner! comme Jules! il me doit du papier je suis certain! je veux qu'il sache! très joli, sa femme! et la mienne? elle compte pas la mienne?... et Bébert? ils bombardent, ils fulgurent dehors, alors? alors?... c'est de l'éruption! c'est l'affaire de la guerre des airs! mais moi mes tirages un petit peu!... » (Féerie pour une autre fois II p.358)

Il nous rappelle sa volonté de chroniqueur : « je veux qu'il sache » mais aussi l'impossibilité de réaliser une telle entreprise dans ce cas. Les bombes, les soucis l'en empêchent. Il est dominé par ses propres démons et ne peut s'en extirper. Mais lui Bébert a cette capacité, il fuit. Il ne participera pas de fait à cette effusion d'hallucinations à laquelle se livre l'auteur.

Pourtant ici Céline aimerait être en mesure de dresser les faits, il souhaite retrouver de quoi écrire. Il veut tout noter, pour sans doute ne pas oublier. D'apparence, la situation est difficile, et cette recherche de support pour relater les événements afin qu'ensuite ils ne soient pas modifiés, modulés par la mémoire de l'auteur et les sensations qu'il a éprouvées, est louable.

Mais force est de constater que c'est un échec, et cette relative honnêteté dont Céline fait preuve laisse place rapidement à son emportement. Jules fait son apparition, et Céline se perd dans l'ivresse de ses mots, de ses injures, noyant alors sa requête dans un délire avoué.

Pourtant il rappelle son chat, se demande où il peut bien être. Alors son absence est une preuve de l'irréalisme de la scène, Bébert ne cautionne pas le délire célinien. En ce sens il permet à Céline de se dédouaner, il lui offre l'échappatoire lui permettant de ne pas contrarier totalement son désir de chroniqueur. Il échoue ici mais Bébert lui permet de conserver une certaine fierté, il lui offre la légitimité qu'il avait perdue.

Toutefois, on s'aperçoit que Céline tente de se comprendre, de justifier la verve incendiaire qui laisse place à tout récit dans ce roman :

« Delphine veut pas que la belle-sœur bêle... chante! bêle?... ça serait pas le Bébert des fois? bêle? vous seriez comme moi à ma place... un petit peu confus... la fatigue c'est la confusion... vous êtes chez le juge d'Instruction, il vous fatigue, il est de mauvaise foi, il parle faux, tout ce qu'il dit est faux, mais quand même, quand même, de fatigue, vous l'excusez! vous êtes à le prendre pour un ange... et un ange assez fatigué... et que vous êtes pareils tous les deux!... que vous êtes à s'aimer... la Paix c'est ça, le Ciel, le Pardon, la fin des fatigues!... » (Féerie pour une autre fois II p.279)

Il se place d'entrée dans le domaine de l'imaginaire. Il nous décrit entendre son chat Bébert bêler, aveu complet, il se perd dans son étourdissement. Pourtant rapidement, il tente de se justifier, de nous expliquer pourquoi il s'égare tant.

Il utilise à ce titre une figure symbolique : celle du juge d'instruction. Il est important de voir comment l'auteur s'en remet à une figure d'autorité. Une figure que l'on ne peut décemment remettre en cause car il est celui qui représente la Justice. Pourtant Céline se complaît à la détourner, il l'accable de « faux » propos, il va même plus loin dans sa démonstration : il est « de mauvaise foi », et « tout ce qu'il dit est faux ». Il formule une lourde accusation, il remet non seulement en cause ce juge auquel il fait allusion mais par là surtout il ébranle la Justice.

L'image est forte, mais ce n'est qu'un stratagème supplémentaire pour se justifier puisqu'il l'excuse. Tout comme il aimerait qu'on l'excuse aussi d'ailleurs. Il en appelle au Ciel, à la paix et au Pardon surtout. Il nous livre un fragment d'explication : une légitimation des mensonges du Juge, de ses propres mensonges surtout. Tout ça est en partie dû à ce que Céline appelle la « fatigue ». Elle est pour lui la principale responsable de son délire alors. Il arrive ainsi par souhaiter « la fin des fatigues !... »

Aussi un peu plus loin, on trouve une autre tentative d'explication de sa furie frénétique dans ce roman :

« J'ai encore qu'à peine effleuré... j'ai pas fait pshutt! dans les airs! de toute ma personne! c'est quelque chose!... je peux avoir des souvenirs uniques!... pas beaucoup ont réchappé!... et pas beaucoup sont pas menteurs... moi, Lili, Bébert, et des rares! Piram! A propos de cette chaleur, de brasiers, vous auriez vu le poil à Bébert!... le dos, la queue, complètement roustis!... que même à travers l'Allemagne, qu'on a remontée du Sud en Nord, un an plus tard, sous au moins vingt bombardements et qui brûlaient féroce, je vous jure! il a pas autant rousti... sa moustache, à droite, repousse plus mais il s'en fout... » (Féerie pour une autre fois II p.291)

On s'aperçoit dans ce passage d'une nouvelle piste de compréhension du « délire » célinien, il compose par manque de matière à décrire. Puisqu'il doute de ses souvenirs, il les crée de toutes pièces. Il est pleinement conscient du mensonge de ses souvenirs, ils ne naissent pas d'une réalité événementielle mais plutôt d'une idée constante de persécution qui a forcé l'auteur à les inventer de la sorte. On le rapproche un peu de ce qu'il appelait précédemment la « fatigue », cette « fatigue » qui le prive de souvenirs réels sur lequel s'appuyer pour réaliser sa complexe entreprise, sa chronique.

Pourtant seul Bébert lui fait partie de la réalité, la preuve lui fait partie de ses souvenirs. Il fait partie de ses souvenirs « *uniques* » qui restent présents dans la mémoire de l'auteur. Il ne manque pas de nous rappeler que peu de ses souvenirs « *uniques* », réels, tout simplement vrais ont réchappé. Les autres ont disparu petit à petit laissant la place à Céline pour s'en créer de nouveau, introduisant le « délire » célinien.

Notons aussi, dans la seconde partie de la citation, la démonstration du rejet de Bébert des inventions de son maître. Lui il s'en fout, même quand Céline l'affecte physiquement. Il se complaît à le brûler, à lui retirer une grande partie des poils, de sa moustache, à lui changer sa couleur. Il le déforme de la même façon que ses souvenirs ont été déformés. Mais le chat reste impassible, tout ça ne le concerne pas le moins du monde. Céline le résume : « il s'en fout ».

Alors on commence à entrevoir, petit à petit, la place que prend Bébert aux yeux de l'auteur et dans ce roman. Il est celui qui par son silence, son absence de réaction, révèle les délires de l'auteur à lui-même tout d'abord, puis logiquement au lecteur.

Mais revenons sur une autre citation à rapprocher de la précédente puisqu'elle revient sur les causes de ce délire que Céline nous dépeint :

« mais Delphine?... où est Delphine? et Lili?... et Bébert? où c'est tout ça?... c'est pas commode à se souvenir, après tant de bombes... de rien, d'ailleurs!... surtout moi choqué depuis des ans!... flûte!... ça là, putain de Déluge en plus!... » (Féerie pour une autre fois II p.346)

On retrouve ici un nouvel aveu de Céline de l'état de choc qui l'étreint lors de l'écriture du roman. Cet état l'a contraint à remodeler ses souvenirs qu'il a perdu, il a inventé, brodé autour du peu qu'il lui restait, chose qui pourtant va à l'encontre de sa volonté de chroniqueur. Mais il se justifie un peu, comme on l'avait vu avant. Même si ça ne l'excuse en rien, ça permet d'entrevoir quelques pistes de compréhension.

Bébert, lui, ne veut pas en faire partie (tout comme Lili et Delphine dans ce passage). L'auteur pense à lui, juste pour nous rappeler que dans toute cette effusion de mots presque incompréhensibles, le chat ne brille que par son absence, que l'on découvre plus en détail ici :

« j'aurais pas mon caractère, optimiste bien qu'il en paraisse, et Arlette et la jalousie, mon compte avec un certain Jules, et le voyou chat encore en fugue, et mes manuscrits làhaut, que merde j'ai laissés sur la planche, la tête donc très préoccupée, plus mes malades au dispensaire, je me laisserais peut-être obséder ? hanter ? oisif, je serais peut-être perdu! oh mais aucun risque!... je devrais être à Bécon maintenant! voilà qui me hante! je devrais pas être là, à rouler, d'un mur l'autre, avec ces ignobles! je devrais être à Bécon, au Devoir! Par exemple un peu mal au cœur...

Lili!...Lili!... ça va pas!

Elle rit Lili ... elle rit...la disposition de cette petite!... joyeuse! aimable...amène!... amène,oui! brroum! brroum!...et les cieux crèvent!...flammes...grenailles...phosphore ... rien lui fait perdre sa gentillesse!...Jules la fait rire! Perché-la-gondole-l'acrobate!... elle

le trouve pas méchant du tout! et que je suis même dur avec lui!... » (Féerie pour une autre fois II p.248)

On se doit de s'arrêter ici sur la mention que l'auteur fait à propos de son chat. D'ailleurs Céline ne se gêne aucunement pour y ajouter un qualificatif dépréciatif « voyou » de façon à renforcer le caractère mesquin, roublard de la fugue du chat. Mais le chat fuit avant tout l'absurdité. La fuite du chat laisse place au délire de Céline qui pourtant est rattrapé par la raison symbolisée ici par Lili. En effet, cette démence dans laquelle l'auteur se noie déclenche l'hilarité de sa compagne. Quoi de plus démonstratif ?

Cela lui permet de rejeter totalement les accusations que Céline profère envers Jules. D'ailleurs il insiste sur ce point : « elle le trouve pas méchant du tout ! » et il va même beaucoup plus loin en remettant en cause son propre jugement par l'intermédiaire de Lili Peu à peu il commence à être rattrapé par la raison, et pourtant on retrouve plus loin sa folie dans toute sa splendeur :

« Quand on se retrouvera tous dans le trou, dans le fond d'un vide, avec des pieds dépareillés, les têtes des uns, les burnes des autres, que la Butte sera en creux de cratère... tous sous l'effondrement du Tertre, alors y aura plus d'histoires, on verra qui c'est qu'a planqué, qu'a eu des réserves de tomates, d'ananas, de gniole, d'anisette, et la peau de Bébert! la peau de Bébert! d'ailleurs, je vous préviens! j'aurais peut-être pas le temps de vous dire tout! orages de bombes, trombes, foudres, bouzin! l'amour et l'horreur c'est pareil... un point ça va... ça dure, c'est trop!... « Bibici », raravions, tonnerres, « mosquitos » pourchasseurs de buées... « Passive »... spirales crépitantes, salut! » (Féerie pour une autre fois II p.304)

On trouve ici une démonstration du délire de l'auteur, il se perd en mots. Une description dont seul Céline a le secret. Il se projette dans une hypothétique apocalypse, les termes, les qualificatifs s'accumulent sans ordre aucun. Ils sont même souvent rapprochés de manière antonyme : « *l'amour et l'horreur c'est pareil...* »

L'abondance des mots ne laisse place qu'à un vide, la raison s'efface. Toute cette description se focalise sur le dernier mot, simple « *salut!* » de sorte que tout finisse par disparaître.

On note dans ce passage une référence intéressante sur le chat Bébert, il n'y est mentionné que comme une peau. Bébert n'est plus vraiment présent, mais comme l'auteur le disait dès sa présentation une simple « *peau* ». Ainsi Bébert réfute toute cette description, non plus par son absence mais par sa présence altérée dont l'auteur fait référence.

Le refus du chat à participer à ce grand théâtre des impossibles s'observe à son paroxysme dans ce passage :

« - Et Bébert?

Où il est ce Miragrobis?...ah le Bébert! plus sournois roublard que Jules!... et perfide!... où est-il monté? monté où?...aux mansardes? on pas rescalader tout!... miracle qu'on est déjà là, au « second »...enfin presque...

Lili l'appelle.

Bébert! Bébert!

C'est ridicule! Pensez les cyclones qui passent! Ah! Minet! Minet! Le Bacchanal... il s'en cogne Minet! Liberté qu'il veut! et nous emmerder!... il entend peut-être... Minet ?Minet?... on sera sous les catacombes, au dernier soupir... « Minet! Minet!... » il répondra pas... au cœur des abîmes... » (Féerie pour une autre fois II p.240)

Le chat disparaît totalement, il fuit tout ce délire. Céline s'interroge sur l'absence de son chat, mais sans vraiment y réfléchir outre mesure. Tout ce qu'il remarque c'est qu'il n'est plus là. On observe que cette absence attise chez lui, une autre forme de déraison, il en vient à remettre en cause la composition même du chat qu'il nous avait livré. Bébert n'est plus le chat que l'on connaissait, il devient alors l'instrument de la démence de l'auteur. Comme il le décrit, sa fuite le rend alors « plus sournois roublard que Jules... ».

L'image est brutale, voire excessive. Jules focalise toute la démence de l'auteur dans ce roman, et même s'il est tiré d'un personnage existant (Gen Paul, ami artiste peintre de Céline qui vivait tout comme l'auteur à Montmartre), il est la personne la plus déformée par Céline. De peintre, il devient le chef d'orchestre du bombardement de Paris, il dirige les avions, commande les bombes, il est l'instrument de la destruction de la capitale. On trouve alors ici le point d'orgue de la rage presque psychotique de Céline. Mais le chat lui comme précédemment n'appartient pas à ce monde que Céline dresse. Il est libre, liberté qui

d'ailleurs est la seule chose qui le motive : « *Liberté qu'il veut* ». La majuscule sur le mot « liberté » en fait une vertu inébranlable.

Le chat dénonce alors la transe dans laquelle l'auteur se déverse ici, il ne répondra pas à toute cette furie. Et même Céline doute qu'il puisse ne serait-ce que l'entendre et ce, même si Lili l'appelle.

On trouve aussi plus tard un autre parallèle notable entre le chat et ce personnage de Jules :

« je reprends tout! je lui chante tout!

Ferdinand, Bébert! Bébert!

Encore interrompu! quand c'est pas Jules c'est le greffe! les femmes c'est ça : interrompre! Bébert! Bébert!..

Elle veut pas qu'on aille au métro, qu'on risque les voûtes, elle veut remonter chercher Bébert!... elle est plus courageuse que moi!... je suis brave pourtant, je suis brave! prouvé, que je suis brave!... mais elle c'est le courage insensé!... y a pas de réflexion chez elle... qu'elle dit : j'y vais!... elle y va!

Tu vois pas Jules?

Qu'elle regarde Jules! mais Jules elle s'en fout, elle, subit! tout pour Bébert! plus que pour Bébert! il est pourtant à voir le Jules...»(Féerie pour une autre fois II p.283)

Ce passage a déjà été largement étudié mais il est important de le replacer ici, car l'auteur met en parallèle le chat Bébert et le personnage de Jules. Mais contrairement à la citation précédente, ils ne sont plus mis sur un plan d'égalité mais cette fois tout les oppose. Bébert symbolise la véracité, depuis le début de l'œuvre, il brille par son absence, il a fuit le délire que l'auteur peine à décrire et à l'opposé Jules est le personnage symbolisant à lui seul tout le délire de l'auteur.

Ces deux personnages sont totalement antagonistes ici. L'un, Jules, appartient au monde de l'auteur, il est un personnage de totale composition, bien que Céline se soit inspiré d'une connaissance (et il en profite à ce titre pour « régler ses comptes » avec lui) tandis que le chat, lui, rejette ce monde totalement virtuel.

Ici à travers Lili, jaillit la vérité, on voit qu'elle n'a que faire de ce Jules, pour elle seul Bébert compte. Alors on commence à voir à travers la personne de Lili la raison prendre le pas petit à petit, surtout grâce à Bébert, enfin devrait-on plutôt dire la recherche de Bébert car le chat a bel et bien disparu depuis le début du roman.

« une trajectoire de bout en bout, tout le Ciel! s'engouffrer dans la grande crevasse, en même temps au moins que trente avions! et question Bébert à propos? il aurait pas été soufflé aspiré avec? bel et bien? le promeneur des toits! pourquoi pas? les remous de cent hélices c'est quelqu'un!

les avions l'ont pas aspiré?

J'hurle à Lili.

Mais non! il était chez les demoiselles! demande-leur!

Vous avez pas vu Bébert?

Satané cauchemar greffe ingrat » (Féerie pour une autre fois II p.305-6)

Dans cette citation, la façon qu'a Céline d'intégrer son chat à son délire est fascinante. D'après l'auteur il aurait ici été aspiré par un avion, il voit les choses de cette façon. Il n'oublie pas que son chat est un habitué des toits et tente de justifier son absence de cette façon. Ce procédé lui permet encore de conserver l'illusion que tout ce qu'il décrit appartient à la réalité, il n'admet aucunement que tout ce qui se passe autour de lui est issu de sa propre imagination.

Pourtant, il est victime d'un dur retour à la réalité. Persuadé que son chat a été aspiré par les avions, il questionne sa compagne à ce sujet. Elle est ancrée, tout comme Bébert, dans la réalité. Elle ne mentira pas. D'ailleurs, elle rappelle à son époux que les hypothèses abracadabrantesques qu'il formule sont du domaine de l'absurde. Elle le ramène à la réalité et lui rappelle que Bébert a juste fui, qu'il est parti se réfugier plus loin chez de jeunes demoiselles dans un appartement à un étage supérieur.

Il est toujours absent, mais cette fois, on dénote une once de regret de la part de l'auteur, surtout lorsqu'on observe la façon qu'il a de qualifier son chat. Il devient alors le « satané cauchemar greffe ingrat ». Ces insultes sont exubérantes, elles démontrent le caractère ubuesque de la situation. Il fait référence au cauchemar, à Satan quand il pense à son

chat. Son ingratitude le caractérise. Alors on se doit de se pencher un peu plus sur la façon dont Céline commence à se rendre compte des réalités. A travers cette évocation de son chat qu'il exprime à sa façon, indéniablement, l'amertume qui l'envahit. La réalité ressurgit devant ses yeux, alors on peut observer la prise de conscience de l'auteur de la démence dans laquelle il s'est plongé.

On le pressentait déjà dans un passage situé un peu plus tôt :

« C'est à partir... c'est à partir!... tant pis de tout... mais le Bébert?... Miaaôoui! broumm!... miaôôi!

C'est des avions qui rejaillissent, c'est pas Bébert! qui repiquent du creux Caulaincourt... c'est pas du chat!...je vous imite tout, je vous ai prévenu... » (Féerie pour une autre fois II p.282)

Céline commence à s'interroger sur l'absence de son chat. Il reste pourtant noyé dans la confusion, confusion qui l'amène à confondre le vrombissement d'un avion au miaulement de Bébert, comme si, par là, Céline voulait nous faire palper au plus près tout le cafouillage auquel il est confronté.

Mais rapidement sa conscience le rattrape, l'honnêteté le dépasse et l'on recommence à apercevoir son désir de chroniqueur. Il nous confesse « *c'est pas du chat!...* », il « *imite tout* ». Cette fois il a la pertinence de nous en prévenir : l'auteur ne se cache même plus.

Un autre passage où sa probité refait surface est situé un peu auparavant dans le récit :

« Piram... Piram, voilà un brave!... il revient avec nous, Mme Toiselle, Lili, moi... entre nous... il roule, valdingue, avec nous!... pas le Bébert qu'est fidèle comme çà! ah non! en excursion, le Bébert, partout!... fugueur! retors!... Bébert, depuis le bombardement, c'est simple, il nous fuit! plus aucune confiance en ses maîtres! partout il est! en haut, aux toits, aux chambres de bonnes...et puis à la cave... et il refile!... on l'entend miauler!...ailleurs! l'insaisissable!...nous on est esclaves du Bébert!... on peut le dire!... tandis que regardez Piram... la fidélité tendre même!... et pourtant rabroué comme! la Toinon planquée, faufilée, là sous les corps, il peut toujours tenter Piram! au museau oui!...

renifler... gémir !... il tremble avec nous... il tremble de chagrin... » (Féerie pour une autre fois II p.265)

On trouve ici une explication assez claire de la fuite du chat. Céline ne s'embarrasse plus d'une abondance de terme pour essayer de l'élucider. Ca devient simple : il le fuit. Il n'a plus aucune confiance en ses maîtres. D'ailleurs, Bébert est un chat d'une fidélité irréprochable, et essentiellement grâce à cette confiance aveugle qu'il porte envers ses maîtres, il a réussi à traverser l'Allemagne avec eux (ce qui est décrit dans la trilogie allemande). Céline se voit alors comme l'esclave de son chat. Il n'a pas vraiment tort. Dans la mesure où il a fait de cet animal le garant de la probité des événements, il devient alors esclave de sa présence dans l'œuvre pour atteindre le statut de chroniqueur auquel il souhaite accéder.

Par la suite, il tente difficilement de se justifier, de se dédouaner d'avoir fait «fuir » son chat par sa démence. Il essaie de retrouver en Piram ce qu'il a placé en Bébert, mais le chat n'a pris ce rôle par sa qualité animale, mais Céline l'a chargé de ce fardeau, et ce même si d'évidence il arrive amplement à accomplir cette mission par ses caractères animal. Son indépendance, sa liberté lui permettent de fuir la démence de l'auteur. Son silence, aussi, met en valeur la logorrhée célinienne, il dévoile ses mensonges.

Mais là où le chat arrive avec succès à s'acquitter de cette tâche, Piram, lui, échoue. D'ailleurs même si aux yeux de Céline il en devient brave, on voit que le chien, lui, « tremble » avec eux, il en « tremble de chagrin... »

Ainsi on commence à discerner au milieu de ce marasme ambiant la place que tient le chat :

« - Et tu laisses Bébert?

Où j'avais mis ma conscience ?... faut qu'elle pense à tout la conscience ! pas de vacances pour la conscience !... je pouvais jurer ! sacripoter !... » (Féerie pour une autre fois II p.278)

Bébert est assimilé ici à la conscience de l'auteur, conscience qu'il a perdu durant la totalité de ce récit. Il l'avoue, il jure, sacripote, tout ça pendant d'innombrables pages,

pourtant il ne retrouvera pas sa conscience pour autant. Seul Bébert pourrait la lui rendre, évidemment cela reste symbolique mais ce symbole devient le leitmotiv du roman. On a vu le désir de chroniqueur de l'auteur, et dans ces deux romans il s'éloigne de cette volonté annoncée, mais il n'en est pas dupe, l'absence de Bébert et la constante recherche de celui-ci sont là pour nous le rappeler et surtout pour le lui rappeler.

On trouve alors de multiples démonstrations de cette recherche du chat :

« Ah, seulement si on retrouvait le greffe, on partirait, ça serait fini, on risquerait tout! mais chierie de greffe! Lili veut pas! veut pas du tout!... sans Bébert! elle aime mieux être écrasée là, sous la voûte... sous les locataires... sous le buffet... que de partir laissant l'animal... et vous verriez le tohu-bohu!... cette navigation du couloir!... y a pas que Jules sur le moulin qu'est forcé de rattraper la rampe!... nous avec les murs c'est peut-être pire!... » (Féerie pour une autre fois II p.310)

L'auteur commence à douter de l'intérêt d'un tel roman, on le voit, il regrette l'absence de son chat. Il souhaiterait seulement le retrouver pour pouvoir enfin mettre un terme à ce délire ambiant qu'il décrit depuis trop longtemps. Au point qu'il en arrive même à insulter son chat tant aimé, ce qui dénote son agacement.

Comme il le disait déjà :

« - Pour aller le chercher ?

Pas pour lui, voyons! pour Bébert! pour être en bas!

C'est vrai, y a Bébert... Où est Bébert?

C'est une raison et elle est bonne » (Féerie pour une autre fois II p.213)

Cette courte citation démontre pleinement la volonté de retrouver le chat. Il n'oublie pas qu'il a disparu. Cette interrogation représente le leitmotiv que l'on trouve dans l'intégralité du roman. Comme il le résume : « c'est une raison et elle est bonne ». Effectivement il nous le confesse et se l'avoue à lui-même c'est une bonne raison, retrouver son chat pour mettre fin à sa confusion mentale.

On commence à pressentir le rôle qui va être attribué au chat. Déjà rien qu'à son évocation ici :

« J'aurais pas eu Lili, là... et Bébert... et peut-être Piram... je serais parti tout seul!... ouest! midi! nord!... à la bonne vôtre! mais voilà le plus terrible de tout: la conscience... vous osez plus vous dégueuler...que ça serait le soulagement même! « Bravoure, discipline, taisez-vous! »... le coup du devoir militaire dans un monde qu'est plus qu'outrageant, trahissant, mauvaise foi?... perfidents, décadents, culeurs, provocateurs, plein la boutique!... vous prenez tout, vous, dans le baba! vous! désuet, puéril imbécile! y a que le Jules là-haut qui jouissait! tronc cochon! » (Féerie pour une autre fois II p.309)

On entrevoit l'évanouissement du délire de l'auteur. Bien que la construction de la citation soit bâtie de sorte à ce que l'effusion de termes viennent après l'allusion au chat (et à sa compagne). Ainsi se caractérise l'écriture célinienne, il introduit le désordre dans tout le roman et ce même dans la plus simple des phrases.

On s'aperçoit alors que comme il dit, sans son chat, sans sa compagne, il serait parti tout seul. Il aurait laissé libre court à ce qu'il décrit par la suite. Les termes s'expliquent par eux-même et dénotent définitivement la divagation qui l'accable. Il est juste important d'observer que pour terminer cette hallucination il en revient au personnage de Jules.

Mais évidemment, on commence simplement à le ressentir mais seul le véritable retour du chat marquera nettement son rôle :

« Où que t'étais Lili?

Sur le toit!

Et Bébert!

Avec moi!...

Elle m'explique...

Même quand les cheminées sont tombées ?

Oui!

Mais les flammes alors ?...et les shrapnels ? et les tornades dis, des avions ?... elle avait tout vu sur le toit!...tout! absolument! elle avait vu la langue du ciel!... cette langue de feu

qu'allait d'Issy à la Chapelle... enfin, je lui disais... je lui racontais, elle répétait... elle savait pas exactement... à vrai dire!...à vrai dire! toujours maintenant elle était là!... toujours!... je lui tenais la main...de l'autre main elle tenait Bébert...pour le reste flûte! zut!... » (Féerie pour une autre fois II p.434-5)

A la fin du roman, Bébert revient, accompagné de Lili par ailleurs. Voilà, tout se dissipe. Céline tente d'interroger sa compagne à propos de l'épisode qu'il vient de traverser, il ne peut pas décemment interroger son chat. Mais comme il note, « elle savait pas exactement...à vrai dire! ». Elle ne le contrarie pas équivoquement, mais ne conforte aucunement Céline dans ses propos. Seule la disparition de la démence et le retour du calme importe. Se reforme alors le triangle célinien « je lui tenais la main... de l'autre main elle tenait Bébert... ». L'auteur nous avoue que de toute façon « pour le reste flûte! zut! ... », plus rien n'a d'importance. Il a retrouvé la raison. Il a juste retrouvé Bébert.

Alors dans le cheminement complet de ce roman, on s'aperçoit du rôle majeur que lui confère l'auteur. Pourtant, Bébert est pour le moins absent de la majeure partie du roman, mais cette absence est bien plus significative que pourrait l'être sa présence. Il refuse d'appartenir au monde dans lequel se plonge ici l'auteur. Céline arrive alors à donner à son chat un rôle d'une importance considérable, et les innombrables évocations du chat dans ce roman ne peuvent que conforter cette idée. Il arrive à insuffler dans ce chat la vérité, il lui donne la capacité de démasquer les mensonges de son maître, de Céline l'écrivain. Connaissant l'importance première que représente aux yeux de Céline le souci de véracité, on ne peut qu'admettre le rôle primordial du chat.

On retrouve aussi durant la trilogie allemande quelques exemples de cette capacité que possède Bébert à démasquer les égarements de Céline :

«A partir de cet instant, je vous préviens, ma chronique est un peu hachée, moi-même là qui ai vécu ce que je vous raconte, je m'y retrouve à peine...

[...]

au moment juste je disais : ça y est nous sommes faits, ils nous dépècent !... vlac ! une bombe !... pas une petite, une énorme à éclaboussures et raoumb !... une autre plus près...panique sans doute... chez nous, les nôtres, et chez les autres, les poursuivants... je

dis: je crois... je ne sais pas, je suis forcé d'imaginer... je ne sais plus... défaillir? pas beaucoup mon genre, mais là endormi je dirais, un peu mal et du sang... au cou... je dégouline, oui, le sang du cerveau... non! du cervelet, je crois... enfin de la région, je précise,... je peux dire, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rester lucide... j'ai encore pensé à Lili... et à Bébert... mais comme s'ils étaient partis ailleurs.... déjà loin.... Moi aussi, encore plus loin... un autre côté! tout ce que je peux honnêtement me souvenir... de cette bombe aussi, tombée où ? cette rue obstruée... ces fondrières et toute cette ferraille... y a bientôt vingt-sept ans... » (Rigodon p.823-4)

On trouve dans *Rigodon* le même procédé qu'étudié précédemment. On note même cette fois que Céline en est pleinement conscient, et on a presque que l'impression que ce court passage n'a d'intérêt que pour nous rappeler son roman *Féerie pour une autre fois II*. On y retrouve les thèmes identiques : les bombes, la perte de souvenir, son incapacité à rester lucide. Mais cette fois, il ne se cache plus vraiment, d'ailleurs dès le départ il prévient que « *sa chronique est un peu hachée* » et que lui-même ne sait plus vraiment, que ses souvenirs se sont évanouis.

On ne s'attardera pas vraiment sur la description extravagante de ses blessures, qui à elle seule conforte le lecteur dans son idée d'un retour du délire célinien. Mais on s'aperçoit dans ce passage, que Céline n'est plus si inconscient qu'il y paraît ; déjà il ne se perd plus durant des pages complètes dans sa démence, très rapidement, il pense à Lili, il pense à Bébert pour tenter de se raccrocher à la réalité. On note une fois de plus que ses protagonistes sont absents de ce passage, comme on a vu, il refuse de prendre part à l'aliénation de Céline. On se rend compte également que l'auteur confesse aisément ses divagations, comme il le souligne, il ne peut honnêtement se souvenir, il a même oublié le point de chute de la bombe.

Ainsi on retrouve dans *Rigodon* le même rôle déjà attribué auparavant à Bébert, celui qui par sa présence donne la légitimité de chroniqueur à l'auteur. On constate aussi ce rôle dans la suite de ce roman :

« Je me dis : Lili, je te retrouve, t'es là !... Bébert aussi !... oh, mais les sirènes... que de sirènes !... autant qu'à Berlin... » (Rigodon p.824)

L'auteur se perd dans ses mots, sonné par une brique, il est perdu. Il tente de se convaincre qu'il ne délire pas, il tente de nous convaincre :

« Maintenant là revenons au faits... » (Rigodon p.825)

Mais rien n'y fait, il n'a de cesse de retrouver la musique que lui seul arrive à entendre. Il n'est plus lui-même, et malgré ce court instant de raison où il aimerait retrouver la vérité, il en est incapable. Il laisse alors libre court à sa verve, plongé dans le délire. Cette fois nous livre quelques pages baignées dans la folie presque au point de l'insanité.

Seul le retour de Lili et du chat ramènera la raison :

« il me rassure... je me dis ça va...je me dis : Lili, je te retrouve, t'es là!... Bébert aussi!... oh, mais les sirènes uuuh!...autant qu'à Berlin... » (Rigodon p.829)

Bébert ne dénonce pas seulement les excès de Céline, mais il permet tout autant de révéler les facéties des situations, les mensonges des personnages. Il est celui à qui on ne ment pas.

On a un exemple tout à fait démonstratif dans Nord :

```
« « La Vigue !... Lili ?... tu l'as vue ? »
Elle était partie de l'autre fauteuil...
```

« Elle est sortie avec Bébert! »

Nom de Dieu, il l'avait laissée!

« Tu l'as pas retenue?

Et toi? »

C'est vrai j'aurais dû me méfier, fatigue, pas fatigue, la manie de Lili s'en foutre que ce soit défendu, sortir coûte que coûte... fugueuse dans un sens... elle me l'avait fait à Sartrouville, promené Bébert, onze heures du soir au bord de la Seine... les Allemands étaient en face, en reconnaissance, l'autre rive... forcément, elle et sa lampe, ils l'avaient visée... ptaf! ptaf!... nous partions le lendemain, avec l'ambulance et les nourrissons et la pompe à incendie et les archives municipales... sept camions... Sartrouville... Saint-Jean-d'Angély... cet incident des

coups de feu allemand... la berge en face... l'avait beaucoup amusée... je lui avais dit ce que j'en pensais... au diable, ce que je pensais!... je suis sûr là qu'elle était sortie juste parce que c'était défendu, et avec Bébert... j'attrape mes cannes... La Vigue me suit... un escalier... le couloir... [...] j'appelle... « Lili!... Lili!...

Voilà!... voilà!... »

Ah, elle est vivante!

« T'es blessée ?

-Mais non !... mais Bébert sort plus ! »

je rehurle:

« Sort plus d'où ?

-Là! là! du trou là! »

Je branquillle vers l'endroit... oh, mais Lili a sa « torch » !... grand allumée !... presque un projecteur ! elle illuminait tout le sous-bois... elle a attiré du monde, ils sont au moins dix autour... qui regardent aussi le trou, entre les briques, sous les ronces... dix « landsturm » barbus... Lili s'occupe pas... elle appelle Bébert... il doit être dans le creux, sous les ronces... [...]

la grande alerte! et que c'est Lili et la Volksturm qu'on tout déclenché! ah, comme c'est drôle!... et bien français!

« Ah chère Madame! ah cher Céline!... Madame a donné l'alerte à tout flach de Berlin avec sa petite lampe!... ooch!... ooch!... ils vont tirer du canon! vous allez voir!... ooch!... ooch!... »

j'ai plus à rire avec lui...

« Les Volkstrum du parc ont cru aussi que Madame était parachutiste! vous les avez entendus?... ils ont tiré dans les fourrés! deux se sont blessés!... oooh!... ach!... tout à fait idiots nos milices!... s'ils ont eu peur de Madame!... et du chat!... eux qui ont alerté la flach!... »

En fait, aux nuages, au moins cent pinceaux, à présent... nord... sud... est... cherchaient l'escadrille...

« Tout idiote aussi notre flach! Confrère!... aussi stupide que les Volksturm...ils devraient illuminer les trous! par ici!... par ici!... il n'est pas au ciel Bébert!...n'est-ce pas? il est sous les briques!... je vais leur téléphoner, la flach... ils ne sont pas loin!... Potsdam! ils peuvent!... eux ont une tour!... et un phare... pour les patrouilles!... vous connaissez?... Sans-Souci?

-Telefon, Otto !... telefon! »

L'officier de tout à l'heure, Otto,... je vois qu'il porte sur son épaule une très grosse bobine... il vient... il déroule... Harras prend le cornet...

« Hier!... Hier Harras! »

Harras parle... ça doit être cocasse... de nous il parle... à quelqu'un là-bas à la flach... c'est trop rigolo!... ach!...ach! ooah!... l'officier S.S. reprend le cornet et le fil... tout de suite les pinceaux se rabattent... des nuages vers nous... sur nous!... en oblique;... un d'abord...puis trois!... puis tous!... on peut dire qu'on y voit clair!... plus clair qu'en plein jour!... même à travers les taillis... clair blafard... même les militaires sont blafards, et les buttes de briques, et Harras... avec son peignoir il fait énorme bonhomme de neige, blanc éblouissant... seulement ses lèvres, noirs... je lui demande:

« Maintenant, ils vont nous tirer dessus ?

Pas encore Confrère! pas encore! »

Nous sommes en pleine plaisanterie...

Bébert l'intéresse... où peut-il être ? damné greffe ! mais là tout de suite ! derrière un arbre !... il s'en faisait pas... Lili le tenait à la laisse, un bond, il était parti... un autre bond à travers les ronces... il nous regarde... il avait quelque chose... un rat !... le rat était encore chaud... il l'avait eu à la nuque... Harras regarde, retourne le rat...

« Celui-là est pas mort de la peste!... »

Il propose :

« On décore Bébert ? »

Bébert toilette avant tout!... il nous laisse le rat!... il commence par le bout de sa queue... lèche!... lèche!... et puis une patte!... et puis l'autre...

Abrutis Volksturm qui ont alerté toute la flach!... je veux, Lili est aussi bien responsable avec sa « torch » grand allumée! Bébert maintenant qui les bluffe avec sa toilette si soigneuse... sur le nez sur l'oreille... sous les badigeons du ciel, phares et flach, rabaissé sur lui, sur son rat...

« Il va la passer sur l'oreille! »

Un qui annonce..

« S'il se la passe, il va pleuvoir!... »

Voilà la question!... ce qu'est important! tous les Volksturm sont d'avis... en fait, il se la passe!... et la repasse!... et même il se la retourne! une fois!... deux!... plus de doute! ça y est!

« Leutnant Otto! telefon! »

Otto revient avec la bobine... Harras est en pleine plaisanterie... il leur annonce là-bas au flach qu'il va pleuvoir, que Bébert a retourné son oreille, que c'est assez de leurs projecteurs, qu'ils éteignent tout! ils exécutent!.... plus que la petite « torch »... on redescend à nos cavernes... et à nos sandwich et fauteuils... chacun un gros peignoir tout prêt.... Même très gros « éponges » qu'Harras... aussi comme lui, rouge et jaune, à fleurs... nous enlevons nos canadiennes... ouf! et juste eu le temps d'un sandwich, deux... on aurait pu un peu dormir... même Bébert...

Nos papiers étaient là, j'oubliais, sur chaque fauteuil signés, tamponnés... » (Nord p.375-6-7-8)

Il dénonce aussi les mensonges et les facéties du monde qui les entoure. Comme lors de cet épisode, par sa fugue Bébert dévoile ce que tout le monde cachait aux autres (Céline et ses compagnons) mais aussi à eux-mêmes. Il pensait être hors de la guerre, mais Bébert a su faire revenir la réalité dans le monde surréaliste qu'ils s'étaient construit.

Par sa fuite, accompagnée de Lili, il déclenche une alerte qui démontre toute l'absurdité de cette scène. On voit que toute l'armée se retrouve préoccupée par la présence du chat et n'a de cesse de le retrouver. L'auteur se plaît à renforcer l'aberrance comique de la situation en terminant ce passage sur une note légère, tout le monde observe le chat qui s'est plongé dans une toilette minutieuse, et toute la question alors est de savoir si Bébert va se passer la patte derrière l'oreille pour savoir s'il va pleuvoir.

Lui, Bébert n'est absolument pas concerné par l'agitation qu'il a créé. Comme à son habitude, il fait preuve d'une indépendance insolente, que ce soit par sa fugue ayant causé l'alarme ou même par l'attention que tout le monde lui porte. Il se contente juste de révéler aux yeux de tous (et ici en particulier de Céline) les choses telles qu'elles sont réellement. Il dévoile les mensonges, permet de voir la réalité tel qu'elle est.

On retrouve un exemple plus anecdotique mais où le rôle du chat est similaire plus tard dans le roman :

« je regarde ma montre... Bébert grogne... lui qui grogne jamais... oui!... y a quelqu'un dehors!... dans l'escalier... un employé de la dienstelle?... ils sortent pas la nuit ... ils restent dans leurs chambres, même en cas d'alerte... peut-être le tremblotement des murs?... non!... c'est une marche qui craque... crisse!... d'autres petits crissements ... sûr, des marches !... Bébert regrogne... je vais y aller... je veux pas réveiller La Vigue... un cri !... deux cris!... pas que des cris, ça gueule!... [...] elles étaient en train de foutre le feu [...] je m'étais pas gouré en entendant craquer les marches... Bébert non plus... » (Nord p.671)

Bébert ici dévoile les plans machiavéliques des filles qui commencent à mettre le feu. Il se manifeste alors qu'il est plutôt d'un naturel calme et paisible, il dévoile le stratagème des filles. Il n'est pas dupe des choses qui se trament, il les dévoile et les annonce auprès de son maître.

Un autre passage que l'on peut rappeler pour étayer un peu plus ce rôle du chat :

« ce cher Marion!... [...] comme il s'amusait de Bébert, qu'il lui fasse le père Descaves... dardantes moustaches, mon tour de cou, et goutte au nez... comme on a ri!... plus personne pour rire!... » (Rigodon p.814)

On retrouve ce que l'on avait évoqué précédemment : le rôle de distraction attribué au chat. Cette fois elle permet à l'auteur de révéler la gravité de la situation, cet instant de détente inespéré introduit la phrase lourde de sens «plus personne pour rire». A travers ce rôle pourtant anecdotique, le chat dévoile les réalités, qu'il fait apparaître les choses telles qu'elles sont, même si le chat distrait, il n'y a « plus personne pour rire ».

Bébert dévoile aussi les personnages. Il ne dévoile pas que les délires de l'auteur, il fait tomber les masques et montre la vraie face des gens :

« Ivan, as-tu un peu de viande ?... pas pour nous !... pour notre chat, là ? [...] Cet Ivan est providentiel, je trouve... il a droit encore à cent marks... je veux me ruiner pour Ivan!

[...]

Ivan revient, il remonte avec le petit bout de viande... je m'y connais... cette viande ne sent pas... mais elle est pâle... je veux pas vous faire un effet, mais enfin les choses... l'endroit... « on ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a déjà dans l'esprit »... Bébert renifle un peu ce bout de viande pâle... il mord dedans, il la refuse pas... pas de commentaires... une bonne chose, il a à manger !... » (Nord p.345)

Comme ici Ivan qui d'inconnu peu important dans l'œuvre devient quelqu'un de vertueux pour l'aide qu'il apporte au chat dans ces conditions difficiles. Il est l'une des rares figures que Bébert dévoile en positif

Il faut aussi rappeler l'épisode avec la petite bossue qui d'un procès similaire accède à la vertu.

« Maintenant Bébert ?... je pensais à lui ... il aimait pas tant le jambon, ni les sardines... ce qu'il voulait c'était de la marée, du poisson vif... heureusement y avait la bossue... celle-là vraiment très très aimable... son père demeurait à Berlin, dans un grand bunker... il était pêcheur de la Spree... ça tombait bien... chaque lundi sa fille nous ramènerait une bouteille pleine de petits poissons... c'était entendu... Bébert se régalerait toute la semaine... ça durerait ce que ça durerait ... ! y a du bon cœur où que ce soit, on peut pas dire que tout est crime... » (Nord p.421-2)

Ces deux citations sont intéressantes dans la mesure où Bébert permet de mettre en relief la bonté de ce personnage. On s'aperçoit ici que la petite bossue apporte au chat son plat favori, quelques petits poissons frais, plutôt inespéré au vue de la situation. Alors Bébert permet de révéler à Céline les qualités principales de ce personnage.

On retrouve un peu plus loin dans l'œuvre, une autre allusion à cette petite bossue :

« en tout cas cette petite bossue s'occupait de Bébert très gentiment, et son père aussi, pêcheur à grands risque!... pas que des ablettes, gardons, goujons... si Bébert la voyait venir, avec sa bouteille!...quand on connaît un peu les greffes, si peu liants, tellement sur leurs gardes, c'était la surprise de le voir, il l'aimait bien avec sa bosse... et pas je crois, tout intéressé, aussi parce qu'elle pensait à lui, il se rendait compte... » (Nord p.444-5)

Cette fois, l'auteur s'étend un peu plus sur la surprise que cette situation amène chez lui. Il s'étonne de voir son chat si complice avec elle, d'ailleurs Céline était méfiant à son égard, mais de voir son chat si coopératif, de l'attendre, avec une certaine impatience, révèle à Céline toute la bonté de ce personnage. Ainsi le chat permet tout comme pour Ivan de montrer à Céline la vraie personnalité des gens, et ce qui leur permet parfois d'accéder à une pureté rare concernant les hommes dans les œuvres de Céline.

Mais le chat permet aussi de dévoiler la nature plus perfide d'autres :

« on demande pour Bébert un petit reste... reste de quoi ? voilà le petit reste!... une demi-patate dans une sauce... je fais pas réflexions... La Vique en fait, lui, et tout haut... « Pour ça que t'as donné nos cartes, Lili ?... je la crève!... vous la crevez pas ? Si!... on va le dire à Harras! S'il s'en fout Harras! vous avez pas regardé son bide!... » (Nord p.413)

A l'inverse du personnage d'Ivan qui est sacralisé par son intervention pour Bébert, Harras par son absence d'intervention, lui, est dévoilé aux yeux de Céline et de Lili.

On peut remarquer aussi un peu plus tard dans Nord:

« assassins de ses fils!... j'y avais pas pensé!... qui c'est que j'ai pas tué finalement?... ses fils bien-aimés!... Hans!... Kurt!...oui, nous les trois! et notre chat!... nous voleurs, traîtres, saboteurs... tout ça que nous sommes! absolument!... et assassins! et de ces deux fils! ce que j'ai pu être assassin tout de même... en France, en Allemagne, partout.!... » (Nord p.601)

L'implication du chat dans le délire permet de souligner la loufoquerie de la situation. Il est totalement improbable que Céline soit l'assassin des fils. Alors l'auteur assigne le chat à ce délit, et par là renforce l'absurdité de cette accusation.

Mais Bébert n'est pas le seul animal qui a pour rôle de dévoiler la nature intrinsèque des hommes dans les romans de Céline. Il est intéressant de se pencher sur le cas du chien

Iago qui traverse les écrits de l'auteur durant quelques pages de *Nord*. On voit alors la première évocation de Iago :

« pas du tout le méchant hobereau, comme celui que vous venez de voir !... sauf avec son chien Iago !.... vous verrez Iago... » (Nord p.404)

Il nous est succinctement présenté: Iago est le chien du vieux von Leiden, bourgmeister du village. Un personnage qui paraît plutôt gentil comme le souligne l'auteur mais il introduit rapidement le doute dans ce qualificatif. Le doute vient de Iago son chien, effectivement il suffit de parcourir quelques pages pour découvrir ce qu'il en est réellement :

« « le dogue, tu vois ?

Oui je vois, il grogne pas...

Il a pas l'air commode quand même... »

Un énorme chien mais bien maigre... sur le flanc à même le carrelage, on devait pas le nourrir beaucoup, sous tous les régimes y a des êtres pour l'austérité, la vertu... les faibles et les animaux... en passant à côté de lui, il grognait un peu... il nous aurait peut-être bouffés ?... en plus qu'il le faisait jeûner, question démonstration de vertu, le vieux von Leiden, commandant de uhlans, le sortait tous les jours, l'emmenait faire le tour du domaine, lui en bécane, le dogue à la laisse... que tout le hameau se rende compte que l'énorme lago crevait de faim, qu'on plaisantait pas au manoir... je nous voyais nous aussi un jour attelés à quelque chose, tous les trois, bien démonstratifs travailleurs... la façon qu'on avait dîné, soupe tiède et heil y avait plus beaucoup à faire... les demoiselles étaient pas maigres, même assez dodues, sûr elles engraissaient pas de la soupe !... » (Nord p.414)

On découvre le sort qu'il réserve alors à son chien. Iago est un énorme dogue ayant tout d'imposant mais son maître le laisse jeûner pour qu'il paraisse bien maigre, qu'on voit bien qu'il n'y a plus rien pour nourrir ce chien. Pourtant, les provisions ne manquent guère, mais elles manqueraient s'il les partageait. Le chien devient alors pour son maître le faire-valoir de tout ce qui lui manque, et il ne se gêne pas pour le montrer, il lui fait faire matin et soir le tour du domaine pour que tout le monde le constate.

Iago démontre les manques pourtant virtuels et Céline n'oublie pas de nous le rappeler à la fin de la citation. Les demoiselles, elles, n'étaient pas maigres pour autant, il n'y a bien qu'Iago qui devait jeûner.

D'ailleurs on le retrouve un peu plus loin :

« les von Leiden devaient manquer de rien! Nicolas non plus!... il était pas pour la vertu... nous on était pour et Iago!... il devait avoir double ration, porteur-infirmier!... » (Nord p.417)

Céline nous rappelle ici que seul Iago n'était pas nourri. Il se permet même d'annoter une petite qualification sur les von Leiden « *il n'était pas pour la vertu* ». On commence déjà à apercevoir comment Iago dénonce le manque de vertu de ses maîtres.

On retrouve bien plus loin une nouvelle allusion à cela :

« la Vertu c'est nous et Iago leur grand chien danois... lui en plus il promène le dab, il tire, le « Rittmeister », le fouettard à vélo, le tour du village, chaque matin, que les femmes et les prisonniers voient bien que Iago est juste squelette et que pourtant il en fout un coup, le tour de Zornhof, deux fois chaque matin... preuve qu'on s'amuse pas au manoir, qu'on observe les grandes Ordonnances « Privez-vous de tout » ! Iago tout le monde peut se rendre compte est bien privé! un os un bout de pain par semaine, pas davange!... l'effort qu'il donne, tire le vieux tout le tour du hameau, deux fois, au ras des fossés, les fondrières, à la cravache!...yop!...ce qui va venir pour nous un jour, pas rester là des inutiles... » (Nord p.453)

On voit ici aussi ce qu'inspire cette situation à Céline. Iago permet de dénoncer les stratagèmes dont abusent les von Leiden, sans lui, on ne pourrait se rendre compte de leur véritable nature, sans son « son tour de vertu, à tirer le vieux, montrer sa maigreur... » (Nord p.490)

Alors on voit comment Iago prend ici le relais du chat en ayant un rôle similaire. De la même façon que Bébert dénonçait les mensonges, faisait tomber les masques, Iago le fait aussi. Il est assez remarquable de voir comme Iago termine :

« Vous venez voir ce que nous mangeons Kracht?

Non!... non! cher ami! je me permets de vous déranger... mille pardons, Madame!... un petit mot!... une urgence...

Une vacherie?

Non ... non Docteur! une tristesse...

Allez-y pour la tristesse!

Iago est mort!

En bas?

Non! sur la route avec le Rittmeister...

Ils ne l'ont pas empoisonné?

Non! je ne crois pas, vous verrez, il n'a pas vomi... vous verrez, je crois que c'est le cœur... vous savez comme il tirait...

Parce qu'ils sont capables de tout!

Oh oui !... oh je sais !... mais là je crois c'est le cœur...

Alors?

Nous n'avons plus de vétérinaire... le village demande que vous y alliez ... ils ont tous peur pour leur bétail... que Iago soit mort d'un mal contagieux!... ils ont peur surtout pour eux-mêmes... ils craignent!...

Entendu Kracht! à vos ordres! parfaitement compris!... » (Nord p.571)

Il finit par en mourir, cela paraissait évident, Céline n'en doute pas. Pourtant les villageois demandent l'aide du médecin qu'est Céline pour faire un diagnostic sur la mort qu'il juge suspecte du chien. Il redoute un mal contagieux ou un empoisonnement, il est remarquable de voir que seul Céline n'était pas dupe de la situation. Seul, lui, par sa relation avec le chien avait pu se rendre compte de la réalité, par Iago, il a pu voir les choses telles qu'elles étaient.

Il ne manquera de le signaler aux yeux de tous lors de son examen :

« Nous voilà, on a fini... il reste encre du saucisson... si on le laisse là, les gaspards, sûr, sitôt nous partis, se jetteront dessus... possible ils dévoreraient Bébert si on le laissait là... comme moi mes Epurateurs, rue Girardon, absolument rien laissé!... ils ont brûlés jusqu'à mon page, furieux de pas pouvoir le descendre, trop lourd... donc nous finissons trois sardines, et le reste : oh! dans la musette!... avec le pain noir, deux boules, et Bébert!

Kracht fait tout reculer! reculer!... que je puisse examiner Iago... sur le flanc, il est ... pas de bave... pas de vomissements... les quatre pattes raides... le corps encore tiède... je me demande, il est mort il y a deux heures environ... en traînant le vieux... subit!... des gens étaient là, ont vu... c'était en faisant le tour du soir... pas eu de convulsions, rien du tout!.... bien!... je peux conclure: le cœur... le cœur a cédé, l'âge et le surmenage... rien de contagieux!... aucun danger! et puis de pas manger assez de viande... un chien comme Iago, son poids, devait manger au moins cinq cents grammes de viande crue par jour... donc, ni maladie, ni empoisonnement... je suis affirmatif... privations! Kracht leur répète mes paroles... mais plus affirmatif encore! très! grognant, grondant comme un führer!... une servante traduit tout en russe, que tout le monde comprenne... maintenant on peut enterrer le chien, Kracht a prévu... voici huit Bibelforscher avec pelles, pioches, et trois larges pierres... le trou est vite fait... le pauvre clebs au fond, la terre pilonnée... c'est fini... » (Nord p.572)

Cet épisode avec Iago renforce les impressions que l'on avait concernant Bébert. Le chien n'a pas une place majeure dans le roman, mais méritait tout de même d'être évoqué, ne serait-ce que pour conforter le rôle du chat.

Ainsi comme le disait F.Vitoux:

« Bébert démasque Céline, il dénonce ses mensonges et souligne ses inventions. Par conséquent, il approuve à l'occasion sa sincérité. Mais ce rôle qu'il tient auprès du narrateur – et qui est de le confondre – il le joue encore à ses côtés, face aux spectacles qu'ils découvrent, aux aventures qu'ils vivent, aux personnages qu'ils connaissent.

Bébert vient secourir Céline. Il lui révèle le machiavélisme des acteurs et lui souligne l'inanité des décors. Il l'entraîne dans les coulisses de ce théâtre où se jouent les derniers actes de la Deuxième Guerre mondiale. Et, dans une certaine mesure, il lui montre la face cachée du drame [..]

Dans l'univers célinien ivre de paroles, d'imprécations et de menaces, immobilisé parfois dans l'inventaire insoutenable des différents états de la misère, Bébert ne peut rester en place. Il se glisse dans les moindres interstices. Il surgit là où on ne l'attend pas. Il disparaît aux plus mauvais moments et entraîne ses proches en une épuisante course-poursuite. Il découvre des trésors fabuleux. Il déclenche des alertes folles. Il suscite l'admiration ou la colère, la générosité ou la cruauté. A son contact les masques tombent. Les acteurs cessent de jouer. Les montants du plateau s'effondrent. Les labyrinthes se démêlent. Les mensonges s'effritent. Bébert aide à y voir plus clair. » (F.Vitoux, Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, p.63-4)

DISCUSSION/CONCLUSION

Nous avons alors vu que Bébert possédait, même s'il n'est qu'un personnage de second plan, un rôle majeur dans l'œuvre de Céline. Il est celui qui permet à l'histoire d'avancer, il est le moteur du triangle célinien quand celui-ci peine à continuer son chemin. Il est celui qui ouvre le chemin, et permet de passer à la suite. Il est aussi celui qui garantit la probité de l'écrivain, sa présence à elle seule suffit à prouver la véracité de ce que nous raconte Céline, et son absence nous montre les mensonges de l'auteur. D'ailleurs sa présence est constante dans les trois derniers romans, il est toujours évoqué au début et à la fin de chaque épisode, simplement pour conforter l'idée de chronique que Céline veut que l'on ait de ces trois romans. Mais il est aussi celui qui dévoile les coulisses du théâtre dans lequel il évolue. Par son silence animal, par son innocence, il se met à l'écart du monde des hommes et devient alors celui à qui on ne peut pas mentir, un peu comme le devient Lili à travers sa connivence avec le chat.

Mais Bébert a été dans l'œuvre célinienne chargé d'un rôle tout autre. Quelque chose qui passerait presque inaperçu dans les romans mais qui pourtant lui confère une considération hors norme. Le chat permet à l'auteur d'introduire sa vision de la mort idéale.

La mort est un thème majeur dans l'œuvre célinienne, et on trouve quelques évocations de ce thème avec l'intermédiaire des animaux et des descriptions que Céline fait de la mort de ses animaux. Ce thème est l'un des plus conséquents dans les romans de Céline, il est à rapprocher au thème de la misère qui est sans doute ce qui ressort le plus quand on découvre Céline. L'état de misère atteint son plus haut point avec la mort, ces deux thèmes sont alors indissociables et à ce titre toujours indissociés par Céline.

On le remarque dès le début de Féerie pour une autre fois :

« la vie c'est des répétitions, jusqu'à la mort.... » (Féerie pour une autre fois p.25)

On observe toute la réflexion que la mort a suscitée chez Céline. Au point qu'il en arrive à cette conclusion.

On trouve deux descriptions importantes dans ses romans qui sont à rapprocher de la thématique de la mort : celle de Bessy, chienne qu'il avait adoptée au Danemark et bien évidemment celle de son chat Bébert.

« le même mystère avec Bessy, ma chienne, plus tard, dans les bois, au Danemark...
elle foutait le camp... je l'appelais...vas-y!... elle entendait pas!... elle était en fugue ... et
c'est tout!... elle passait nous frôlait tout contre... dix fois!... vingt fois!...une flèche!... et à
la charge autour des arbres!... si vite vous lui voyiez plus les pattes! bolide! ce qu'elle
pouvait de vitesse!...je pouvais l'appeler! j'existait plus!... pourtant une chienne que
j'adorais... et elle aussi... je crois qu'elle m'aimait... mais sa vie animale d'abord! pendant
deux... trois heures... je comptais plus... elle était en fugue, en furie dans le monde animal, à
travers futaies, prairies, lapins, biches, canards... elle me revenait les pattes en sang,
affectueuse... elle est morte ici à Meudon, Bessy, elle est enterrée là, tout contre, dans le
jardin, je vois le tertre... elle a bien souffert pour mourir... je crois, d'un cancer... elle a
voulu mourir que là, dehors... je lui tenais la tête... je l'ai embrassée jusqu'au bout...c'était
vraiment la bête splendide... une joie de la regarder... une joie à vibrer... comme elle était
belle!... pas un défaut...pelage, carrure, aplomb... oh, rien n'approche dans les
Concours!...

C'est un fait, je pense toujours à elle, même là dans la fièvre... d'abord je peux me détacher de rien, ni d'un souvenir, ni d'une personne, à plus forte raison d'une chienne... je suis doué fidèle... fidèle, responsable... responsable de tout!... une vraie maladie... anti-jean-foutre... le monde vous régale!... les animaux sont innocents, mêmes les fugueurs comme Bessy... on les abat dans les meutes...

Je peux dire que je l'ai bien aimée, avec ses folles escapades, je l'aurais pas donnée pour tout l'or du monde... pas plus que Bébert, pourtant le pire hargneux greffe déchireur, un tigre !... mais bien affectueux, ses moments... et terriblement attaché! j'ai vu à travers l'Allemagne... fidélité de fauve...

A Meudon, Bessy, je le voyais, regrettait le Danemark... rien à fuguer à Meudon!... pas une biche!... peut-être un lapin?... peut-être!... je l'ai emmenée dans le bois de Saint-Cloud!...qu'elle poupole un peu... elle a reniflé... zigzagué... elle est revenue presque tout de

suite... deux minutes... rien à pister dans le bois de Saint-Cloud!... elle a continué la promenade avec nous, mais toute triste... c'était la chienne très robuste!... on l'avait eue très malheureuse, là-haut... vraiment la vie très atroce...des froids -25°... et sans niche!... pas pendant des jours... des mois!... des années!... la Baltique prise..

Tout d'un coup, avec nous, très bien!... on lui passait tout!... elle mangeait comme nous!... elle foutait le camp... elle revenait... jamais un reproche... pour ainsi dire dans nos assiettes elle mangeait... plus le monde nous a fait de misères plus il a fallu qu'on la gâte... elle a été!... mais elle a souffert pour mourir... je voulais pas du tout la piquer... lui faire même un peu de morphine... elle aurait eu peur de la seringue... je lui avais jamais fait peur... je l'ai eue, au plus mal, bien quinze jours... oh, elle se plaignait pas, mais je voyais...elle avait plus de force... elle couchait à côté de mon lit... un moment, le matin, elle a voulu aller dehors... je voulais l'allonger sur la paille... juste après l'aube...elle voulais pas comme je l'allongeais... elle a pas voulu... elle voulais être un autre endroit... du côté le plus froid de la maison et sur les cailloux... elle s'est allongée joliment... elle a commencé à râler... c'était la fin... on me l'avait dit, je le croyais pas... mais c'était vrai, elle était dans le sens du souvenir, d'où elle était venue, du Nord, du Danemark, le museau au nord, tourné nord... la chienne bien fidèle d'une façon, fidèle aux bois où elle fuguait, Korsör, là-haut... fidèle aussi à la vie atroce... les bois de Meudon lui disait rien... elle est morte sur deux... trois petits râles... oh, très discrets... sans du tout se plaindre... ainsi dire... et en position vraiment très belle, comme en plein élan, en fugue... mais sur le coté, abattue, finie... le nez vers ses forêts à fugue, là-haut d'où elle venait, où elle avait souffert... Dieu sait!

Oh, j'ai vu bien des agonies... ici... là... partout... mais de loin pas des si belles, discrètes... fidèles... ce qui nuit dans l'agonie des hommes, c'est le tralala... l'homme est toujours quand même en scène... le plus simple... » (D'un château l'autre p.114-5-6)

On retrouve dans ce passage sur Bessy ce que l'on avait déjà observé concernant Bébert, la tendresse que Céline porte à sa chienne. Tout est symbolisé à travers ces fugues. Elle se doit de laisser libre court à son instinct animal, cette indépendance irrévocable, cette innocence inaltérable, que l'auteur trouve dans Bessy et qu'il n'a jamais réussi à voir chez l'homme. Autant il accable l'humanité pour ses défauts, autant il développe une fascination renversante pour les animaux.

Tout d'abord, il insiste lourdement sur plusieurs points. Jamais elle ne semble avoir été altérée par le temps, la maladie qui la touche, et pourtant elle a souffert pendant une quinzaine de jours, mais rien n'y fait, elle peut être faible, elle restera toujours aussi gracieuse aux yeux de son maître. Céline nous dresse un portrait presque idyllique de sa chienne qui pourtant est en pleine agonie. On voit aussi l'importance que l'auteur accorde à la manière dont l'animal meurt. Simplement sans aucune plainte ou presque, elle reste silencieuse, attendant patiemment le sort qu'elle ne pourra éviter. Elle ne se débat pas, elle comprend d'une certaine manière que cela serait inutile. Elle part dignement. Il est intéressant aussi de voir quelle position elle a choisi, ce qui paraît surprendre Céline au plus haut point, lui, qui tenta de lui faire une couche décente qu'elle refuse. Elle choisit sa position, la truffe pointée vers les mondes qu'elle a connus et où elle a pu satisfaire son besoin d'indépendance.

Vraiment, on trouve ici une esquisse presque divine de l'agonie de son animal. Ce genre de chose est tellement rare dans son œuvre, il conserve son style d'écriture, mais adapte son champ lexical, fini les insultes, l'argot.

On trouve aussi un parallèle avec l'agonie des hommes. Céline a malheureusement pu assister à un grand nombre d'agonies, de part sa qualité de médecin et des conditions qui régnaient à l'époque (les guerres). Toutefois il n'a jamais retrouvé chez l'homme ce qu'il a vu chez sa chienne Bessy. Oublie-t-il alors de nous rappeler l'agonie du jeune Bébert dans le *Voyage au bout de la nuit*, ou cela conforte-t-il l'hypothèse que ce personnage ne fut qu'une composition pour introduire justement la mort « parfaite » ?

Céline insiste sur ce qui nuit à l'agonie des hommes, une fois de plus est la parole et son excès qui la dégrade. L'homme, même dans la mort, se sent l'obligation de se mettre en scène, même dans ces derniers instants cela reste un jeu, une pièce de théâtre.

De plus on retrouve dans la courte description que Céline fait de la mort de son chat Bébert les mêmes remarques que pour celle de Bessy :

« je peux pas m'occuper de tout le monde !... et Bébert ? je crois que je l'entends... il pousse des soupirs... déjà il était plus tout jeune... il a encore vécu sept ans, Bébert, je l'ai ramené ici, à Meudon... il est mort ici, après bien d'autres incidents, cachots, bivouacs,

cendres, toute l'Europe... il est mort agile et gracieux, impeccable, il sautait encore par la fenêtre le matin même... nous sommes à rire, les uns les autres,vieillards nés!... je décide... « laissons-le...montons chez nous!... » dans notre réduit de tour! demain on verrait!... demain... l'aube... » (Nord p.670-1)

Cette description est moins développée que celle de Bessy. Peut-être par pudeur, il est indéniable que ce chat a eu une relation toute particulière avec Céline. Il se refuse peut-être de s'étendre en mots pour ne pas non plus la pervertir. Cependant sans excès de paroles, on trouve ici encore la perfection du chat malgré la maladie et sa faiblesse. Il part « impeccable », toujours aussi agile et gracieux (description particulièrement étonnante considérant les proportions de ce chat et cette fois aussi la maladie qui le touche : une tumeur mammaire ayant métastasée), tellement agile qu'il était toujours capable de faire des sauts.

Comme pour Bessy, on trouve un parallèle avec l'humanité : « nous sommes à rire les uns, les autres, vieillards nés !... » qui rappelle les mêmes préceptes.

Alors à travers ces deux descriptions des agonies de ses animaux, l'auteur ouvre une fenêtre sur la façon dont il envisage la mort lui-même, sur la façon dont il souhaiterait partir. Lui aussi est touché par la maladie, depuis un moment d'ailleurs quand il écrit ses derniers romans. Il ne se déplace quasiment plus, ne quitte plus sa demeure à Meudon et garde à peine la force de griffonner quelques pages. Tout comme l'étaient Bessy et Bébert d'ailleurs. Il aimerait s'inspirer de leur agonie pour échapper aux défauts, imperfections des nombreuses agonies des hommes.

D'ailleurs il avait déjà plus évoqué cela dans Féerie pour une autre fois :

« Oh, mais je fais très attention! Je me plains pas à tort à travers! Vous me direz: Vous êtes si déchu, vous devriez bien vous finir!... Bon!... Quand je me finirai je vais vous dire: c'est en pensant aux animaux, pas aux hommes! à « Tête-de-Chou », à « Nana », à « Sarah » ma chatte qu'est partie un soir, qu'on a jamais revue, aux chevaux de la ferme, aux animaux compagnons qu'on souffert mille fois comme des hommes! lapins, hiboux, merles! passé tant d'hivers avec nous! au bout du monde!... la mort me sera douce... j'aurai donné mon cœur à tous... je serai débarrassé de vos personnes, de vos affections, de vos

mensonges!... Je serai débarrassé de Tante Estrême! de Clémence! du brutal Toto!... ils danseront plus dans mes murs!... Putois s'écrasera plus la tête... Je veux pas que la mort me vienne des hommes, ils mentent trop! ils me donneraient pas l'Infini!

[...]

Oh j'ai déjà l'envie de mourir... mais pas pour vous! je veux pour Bébert, tête de Chou, Valby, chats sauvages, et pour Sarah ma chatte sacrée et pour les animaux de la ferme... » (Féerie pour une autre fois p.166-7)

Rien à ajouter, tout est dit ici. Tout lui paraît simple : « je ne veux pas que la mort me vienne des hommes, ils mentent trop ! ils me donneraient pas l'Infini ».

BIBLIOGRAPHIE

- 1. CELINE, L.F., Voyage au bout de la nuit, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1932
- 2. CELINE, L.F., Mort à crédit, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1936
- 3. CELINE, L.F., Guignol's band, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1944
- 4. CELINE, L.F., Casse-pipe, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1949
- 5. CELINE, L.F., Féerie pour une autre fois, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1952
- 6. CELINE, L.F., *Normance : Féerie pour une autre fois II*, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1954
- 7. CELINE, L.F., *Entretiens avec le professeur Y*, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1955
- 8. CELINE, L.F., D'un château l'autre, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1957
- 9. CELINE, L.F., *Nord*, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1960
- 10. CELINE, L.F., *Le Pont de Londres : Guignol's band II*, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1964
- 11. CELINE, L.F., Rigodon, Bibliothèque de la pléiade Gallimard, 1969
- 12. VITOUX, F., Bébert le chat de Louis-Ferdinand Céline, Grasset, 1976

L'ANIMAL DANS LE ROMAN CELINIEN:

ETUDE DE BEBERT, LE CHAT DE CELINE

NOM ET PRENOM: BIVEN Vincent

RESUME:

L'étude de l'animal, en particulier le chat Bébert, dans le roman célinien permet d'avoir une

nouvelle vision de Céline, qui en a fait l'un des héros de ses romans. A travers l'étude de ses

cinq derniers romans (Féerie pour une autre fois I et II, et la trilogie allemande : D'un

château l'autre, Nord et Rigodon) on apprend à connaître Bébert. On trouve un chat à la

personnalité complexe, parfois contradictoire mais toujours entière. Il est élevé au rang de

personnage et entretient d'étroites relations avec ses maîtres. Il permet à Céline de renvoyer

une image de lui que l'on ne soupçonnait aucunement, il met en exergue les vertus de sa

maîtresse. Il introduit le triangle célinien qui est au cœur de la trilogie allemande. Il prend des

rôles multiples, que ce soit par sa troublante manière de faire progresser l'aventure ou bien

même des rôles plus profonds : celui d'introduire la vérité dans le délire célinien, de dénoncer

les mensonges des hommes, des situations.

MOTS CLES: LITTERATURE, CELINE, BEBERT, ART ANIMALIER, SYMBOLISME

ANIMALIER, CHAT

PRESIDENT: Pr. GAULARD

DIRECTEUR: Dr. MAIHLAC Jean-Marie

ASSESSEUR: Pr. ENRIQUEZ Brigitte

ADRESSE DE L'AUTEUR:

59 rue de la croix 92000 NANTERRE

ANIMALS IN CELINE'S NOVELS: STUDY OF

BEBERT, CELINE'S CAT

SURNAME: BIVEN

GIVEN NAME: Vincent

SUMMARY:

The study of animals in Céline's novels gives a new vision of the author. As he made him one

of his heroes in the last novels, Bébert became one of the most famous cat in literature. We

get to know Bébert through the studies of the last five novels (Féerie pour une autre fois I et

II, and the German trilogy: D'un château l'autre, Nord et Rigodon). There he became a true

character with intimates connections with his masters. Those connections introduce another

vision of Céline, one we had never had before, and highlights the many qualities of his

mitress. With his masters, he constitutes the "triangle célinien", which is the center of the

German trilogy. He has many roles in the novel, sometimes he opens the way and some other

times he has a deeper role such as introducing the truth in céline's madness or exposing the

lies of men and situations.

KEYWORDS: LITERATURE, CELINE, BEBERT, ANIMAL ART. **ANIMAL**

SYMBOLISM, CAT

PRESIDENT: Pr. GAULARD

DIRECTOR: Dr. MAIHLAC Jean-Marie

ASSESSOR: Pr. ENRIQUEZ Brigitte

AUTHOR'S ADRESS:

59 rue de la croix 92000 NANTERRE